







ŒUVRES
DE THEATRE
DE
M^R. DE BOISSY,

THEATRE ITALIEN.

TOME V.



A PARIS,
Chez PRAULT pere, Quay de Gêvres, au Paradis.

M. DCC. XXXVIII.
AVEC PRIVILEGE DU ROI.

TABLE DES COMEDIES

contenuës au Tome cinquiéme.

Théatre Italien.

LES AMOURS ANONIMES,

COMÉDIE.

De Monſieur DE BOISSY.

Repréſentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens, le 5. Decembre 1735.

Le prix eſt de 24 ſols.



A PARIS,

Chez PRAULT, pere, Quay de Geſvres; au Paradis.

M. DCC. XXXVI.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, *Les Amours anonimes*, Comédie ; & j'ai crû que le Public en verroit l'impreſſion avec plaiſir. A Paris ce 14. Decembre mil ſept cens trente-cinq.

Signé, GALLYOT.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & feaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé PIERRE PRAULT, Libraire & Imprimeur à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il lui auroit été mis en main pluſieurs petits Ouvrages qui ont pour titre *les Etrennes*, ou *la Bagatelle*, & autres Pieces de Théatre du Sieur de Boiſſy, qu'il ſouhaiteroit imprimer ou faire imprimer & donner au Public, s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege ſur ce néceſſaires, offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon Papier & beaux caracteres, ſuivant la Feüille imprimée & attachée pour modele ſous le contre-ſcel des Preſentes. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Preſentes, de faire imprimer leſdites Pieces ci-deſſus ſpecifiées en un ou pluſieurs volumes, conjointement ou ſéparément, & autant de fois que bon lui ſemblera, ſur papier & caracteres conformes à ladite feüille imprimée & attachée ſous notredit contre-ſcel, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de *ſix* années conſecutives, à compter du jour de la datte deſdites Preſentes. Faiſons défenſes à toutes ſortes de perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéïſſance ; Comme auſſi à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire leſdits Livres ci-deſſus expoſés en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, ſous quelque prétexte que ce ſoit, d'augmentation, correction, changement de titres, ou autrement, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Expoſant, & de tous dépens, dommages & interêts ; à la charge que ces Preſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois

mois de la datte d'icelles ; que l'Impreſſion de ces Livres ſera faite dans notre Roïaume & non ailleurs ; & que l'Impetrant ſe conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725. Et qu'avant de les expoſer en vente, les Manuſcrits ou Imprimés qui auront ſervi de copie à l'impreſſion deſdits Livres, ſeront remis dans le même état où les Approbations y auront été données, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin ; & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin ; le tout à peine de nullité des Preſentes : Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Expoſant ou ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie deſdites Preſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin deſdits Livres, ſoit tenuë pour dûëment ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & feaux Conſeillers & Secretaires, foi ſoit ajoûtée comme à l'original ; Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent, de faire pour l'execution d'icelles, tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires : CAR tel eſt notre plaiſir. DONNE' à Paris le trente-uniéme jour du mois d'Aouſt, l'an de grace mil ſept cent trente-trois, & de notre Regne le dix-huitiéme. Par le Roi en ſon Conſeil. *Signé*, SAINSON. Et ſcellé du grand Sceau de cire jaune.

Regiſtré ſur le Regiſtre VIII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 437. *Folio* 466. *conformément aux anciens Reglemens, confirmés par celui du* 28 *Fevrier* 1723. *A Paris ce premier Fevrier* 1733.

Signé, G. MARTIN, Syndic.

LES

LES AMOURS ANONIMES,

COMÉDIE.

ACTEURS.

LA COMTESSE, veuve.

LUCINDE.

AGATE.

ORONTE, amant anonime d'Agate.

DAMIS.

DORANTE, époux anonime de Lucinde.

ARLEQUIN, valet de Dorante.

La Scene est en Touraine sur la Terrasse d'un Jardin.



LES AMOURS ANONIMES,

COMÉDIE.

❖❖❖❖❖❖❖❖❖❖❖❖❖❖❖❖❖❖❖❖❖❖❖❖❖❖❖❖❖

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LUCINDE *seule*.



A beauté de ces lieux n'adoucit point ma peine
Dorante est à Paris, je m'ennuïe en Touraine.
On me croit insensible, & personne ne sçait
Que nous sommes tous deux unis d'un nœud secret.

Qu'on ſouffre à déguiſer les tourmens de l'abſen-
ce
Sous les traits de la joïe, & de l'indifférence!
Ce qui rend mon eſprit encor plus inquiet,
Je ne vois point venir Arlequin ſon muet.
Il devoit au plûtôt m'écrire par ce more;
Quinze jours ſont paſſés, & je l'attens encore!
Quoi? Son amour déja ſeroit-il ralenti?...
Non: J'ai tort. Notre himen eſt trop bien aſſorti.
Il eſt, de plus, caché; le miſtere l'anime,
Et l'époux eſt amant, quand il eſt anonime.
La Comteſſe paroît; & tourne ici ſes pas;
Feignons, & que ſes yeux ne nous pénétrent pas.

SCENE II.

LUCINDE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

D'Où vous vient aujourd'hui cette humeur
ſolitaire?

LUCINDE.

Aux fadeurs de Damis j'ai voulu me ſouſtraire.
Du grand monde qu'il cite, il a mal profité,
Et je n'ai jamais vû d'homme plus aprêté:

Quand il ne vous dit mot, ſon air vous déſoblige,
Et s'il vous entretient, ſon jargon vous afflige.
La bonne Compagnie eſt ſon terme chéri,
Et viſer au grand bien eſt ſon goût favori.
Tranchant du bel eſprit, & du Seigneur ſans l'être,
Il s'exprime en pédant & penſe en petit maître.

LA COMTESSE.

Il eſt vrai, c'eſt un fat qui ne reſſemble à rien.
Pour vous dédommager d'un pareil entretien,
Je vous dirai qu'Oronte inceſſamment arrive.

LUCINDE.

Le contraſte eſt parfait. Ma joïe en eſt très-vive.

LA COMTESSE.

Ce qui rend à mes yeux ſon mérite plus grand,
C'eſt qu'il eſt né modeſte autant que bienfaiſant;
Et qu'il cache les dons de ſa main liberale,
Avec le même ſoin qu'un autre les étale.
La Cour, où le grand art eſt ſouvent d'étre faux,
A poli ſes vertus, & non pas ſes défauts.

LUCINDE.

Ajoûtez à cela que ſon eſprit allie,
La ſolide raiſon à l'aimable ſaillie.
Philoſophe du monde, il eſt gai, complaiſant,
Et ſçait l'art d'amuſer, même en moraliſant.

Sans en être la duppe, il se plie à l'usage,
Et sous l'homme du siécle, il cache le vrai sage.

LA COMTESSE.

Cet éloge est complet ; & si de votre cœur,
Je pouvois ignorer l'invincible froideur,
Je vous croirois sensible au mérite d'Oronte,

LUCINDE.

A former des soupçons, je ne suis pas moins prompte.
Et j'en croirois autant de vous même en ce jour,
Si je ne sçavois pas que les traits de l'amour
Ne font sur votre esprit qu'une atteinte légere,
Et qu'il n'est occupé que du désir de plaire.

LA COMTESSE.

Ma vanité médite un triomphe plus beau,
Et veut se signaler par un effort nouveau.
Forcer des cœurs communs à me rendre les armes,
Ne m'offre qu'une gloire au-dessous de mes charmes.
Parlez-moi de soûmettre un homme indifférent,
Qui, mettant comme vous son bonheur le plus grand
A braver de l'amour le pouvoir redoutable,
Hors la tranquillité, ne trouve rien d'aimable.
Voilà l'ambition qui flate mes attraits,

Et la ſeule conquête échapée à mes traits.
Si j'attache à mon char un amant de la ſorte,
Il n'eſt point de beautés ſur qui je ne l'emporte.

LUCINDE.

Quel eſt donc cet amant?

LA COMTESSE

Dorante.

LUCINDE *à part.*

Mon époux!

(*à la Comteſſe.*)

Oh! Vous le ſoûmettrez avec des yeux ſi doux.

LA COMTESSE

Plaiſanterie à part, j'ai tout lieu de le croire.
J'ai déja pour le moins ébauché ma victoire.
Dans un long entretien qu'avec lui par hazard,
Je liai quelques jours avant notre départ,
Il blâma poliment ma parure coquette,
Diſant que l'art nuiſoit à la beauté parfaite.
Moi, je lui répondis que j'en avois beſoin;
Qu'à mes femmes pourtant j'épargnerois ce ſoin,
Si je croïois par-là m'attirer ſon hommage.

LUCINDE.

Et que répliqua-t'il à ce tendre langage?

LA COMTESSE.

Non, dit-il en riant, gardez-vous de changer,
Et ne m'expoſez pas à ce cruel danger.

Si vous faisiez sur vous un effort si pénible,
Je craindrois à mon tour de devenir sensible.
Je pars pour la Campagne afin de l'essaïer,
Repartis-je à l'instant, j'ose vous défier.
Que Monsieur vienne armé de son indifférence ;
Sa défaite sera le prix de ma constance :
Et pour venger l'honneur de mon sexe outragé,
Je vais dans mon Château l'attendre en négligé.

LUCINDE.

A ce défi galant, il souscrivit sans doute ?

LA COMTESSE.

Oui, quelque grand que soit le péril qu'il redoute,
Dorante m'a promis de venir l'affronter ;
Et pour l'assujettir je sçaurai tout tenter.

LUCINDE *à part.*

O ! Situation & cruelle & gênante !
Je suis en même tems rivale & confidente.
Elle m'ouvre son cœur, je dois cacher le mien,
Je brûle de parler, & ne puis dire rien.

LA COMTESSE.

Comme j'ai dans l'esprit qu'il viendra ce jour même,
J'ai fait dans ma parure une réforme extrême,
Et mon goût a voulu se conformer au sien.
Comment me trouvez-vous ?

LUCINDE *à part.*

Elle s'addreſſe bien!

LA COMTESSE.

Ma coëffure, parlez, ſied-elle à ma perſonne?

LUCINDE *à part.*

Que trop!

LA COMTESSE.

Eſt-elle, là, modeſtement friponne.
Répondez franchement; ſuis-je bien?

LUCINDE.

A charmer.

LA COMTESSE.

Je puis donc me flatter de pouvoir l'enflâmer.

LUCINDE *à part.*

Ah! Si ma main oſoit toucher à ſa coëffure,
Elle lui donneroit toute une autre tournure!

LA COMTESSE.

Un tel ajuſtement convient à mon état.

LUCINDE.

Oui, d'une jeune veuve il rehauſſe l'éclat,
Quand elle a comme vous le bonheur d'être belle;
Et la ſimplicité ſemble faite pour elle.

LA COMTESSE.

A Dorante mes yeux ne feront nul quartier,
Un négligé galant n'eſt que plus meurtrier:
Mais on vient. C'eſt Agate.

LUCINDE.

Un moment je vous laiſſe,
Pour achever d'écrire une lettre qui preſſe.

(elle ſe retire.)

SCENE III.

LA COMTESSE, AGATE.

LA COMTESSE.

VOus venez à propos, Agate, approchez-vous;
Je dois vous découvrir un ſecret des plus doux.
D'un ſervile devoir déſormais affranchie,
Vous n'êtes plus chez moi que ſur le pied d'amie.
De l'état de ſuivante aujourd'hui vous ſortez.

AGATE.

Moi! Madame.

LA COMTESSE.

Oüi, vous même, & vous le méritez.
A de nobles parens vous devez la naiſſance;
Vous n'aviez contre vous que leur ſeule indigence,
Titre plus reſpectable auprès des gens de cœur,

Que la richeſſe acquiſe aux dépens de l'honneur.
C'étoit de la fortune un injuſte caprice,
Elle repare tout par un retour propice;
Et ſa main, dans ce jour, prépare à vos beautez,
Un ſort même au-deſſus du ſang dont vous ſortez.
Vous pouvez en joüir ſans honte & ſans baſſeſſe;
Et de vos ſentimens on vous laiſſe maîtreſſe.

AGATE.

Un tel diſcours m'étonne avec juſte raiſon.
Apprenez-moi, de grace, à qui je dois ce don?

LA COMTESSE.

Vous devez à vous même un ſi grand avantage,
Et de votre merite il eſt l'heureux ouvrage.
Puiſqu'il faut découvrir ce miſtere à vos yeux,
Un inconnu m'envoye un dépôt en ces lieux;
Il joint à ce tréſor un billet anonime
Dans lequel il m'écrit qu'un amour plein d'eſtime
Et qui n'a pour objet que le bien de vos jours,
L'oblige à me prier d'accepter ce ſecours,
Pour vous faire un état plus digne de vos charmes;
Que vos malheurs, qu'il ſçait, ont fait couler ſes larmes:
Qu'ils augmentent pour vous ſon zéle & ſes égards,
Et rendent vos attraits plus chers à ſes regards.

Il viendra, pourſuit-il, dans ce ſéjour champêtre,
Sçavoir vos ſentimens qu'il brûle de connoître.
Il laiſſe votre cœur libre parfaitement,
Et ne vous enrichit que pour vous ſeulement.
Il veut, ſelon le choix qu'il vous plaira de faire,
Devenir votre époux, ou vous ſervir de pere.
Et ſes feux ſont ſi purs, qu'il ſe compte pour rien,
Et qu'à vous rendre heureuſe il borne tout ſon bien.

AGATE.

Ce que j'apprens, Madame, eſt ſi peu vrai-ſemblable
Que mon eſprit encor, le prend pour une fable.
Comment croire un tel fait? Il n'eſt pas dans nos mœurs;
Car le bel air conſiſte à ſéduire nos cœurs.
Dans un tel procedé je méconnois les hommes,
Les préſens qu'ils nous font, dans le ſiecle où nous ſommes,
Sont moins un don pour nous, qu'un prix honteux & bas
Que leur propre interêt attache à nos appas.
On les voit pour eux ſeuls donner à leurs maîtreſſes,
Et payer leurs vertus moins cher que leurs foibleſſes.

LA COMTESSE.

Plus vous avez de peine à concevoir ce trait,
Plus vous devez d'estime à celui qui l'a fait.
Vous ne pouvez avoir trop de reconnoissance;
Votre cœur peut lui seul être sa recompense.

AGATE.

Je sens comme je dois sa générosité,
Et me conforme en tout à votre volonté.
Je ne puis m'égarer en vous ayant pour guide.
Mon ame, cependant, délicate & timide
Sent de la répugnance à recevoir ses dons,
Et d'un pareil bienfait je rougis, dans le fonds.
De refuser tout homme on nous fait un précepte;
Il en est un.

LA COMTESSE

Son cœur merite qu'on l'excepte.
Envers vous l'inconnu se conduit de façon
Qu'il ferme sagement tout chemin au soupçon.
Pour n'être point suspect, c'est à moi qu'il s'adresse :
Tel est même l'excès de sa délicatesse,
Qu'il rend votre destin independant du sien,
Et vous laisse à vous même, en vous comblant de bien.

AGATE.

Madame, vos raisons dissipent mon scrupule,

Je bannis ma frayeur, puiſqu'elle eſt ridicule.

LA COMTESSE.

Toute injuſte qu'elle eſt, j'aime à l'appercevoir;
Elle montre un eſprit jaloux de ſon devoir.
Votre vertu me plaît; votre bonheur m'enchante;
Et je ne vous vois plus que comme une parente.
Allez, dans ma Maiſon je prétens, déſormais
Que chacun vous diſtingue autant que je le fais.

AGATE.

Ah ! c'eſt trop de bontés : ma fortune, Madame,
En changeant mon état, ne change point mon ame.
Non, Agate jamais ne ſe méconnoîtra;
De ce qu elle vous doit elle ſe ſouviendra.
Plus vous aurez pour moi d'égard & d'indulgence,
Madame, plus j'aurai pour vous d'obéïſſance;
Et ce bien qu'on accorde à mon peu de beauté,
Augmentera mon zele, & non ma vanité.

(elle ſort.)

SCENE IV.

LA COMTESSE *seule.*

ELle est digne en effet d'un sort si favorable,
Elle à tout ce qui peut rendre une fille aimable ;
A l'exacte sagesse elle unit l'agrément,
Et joint beaucoup d'esprit à plus de sentiment.
Mais à mes yeux surpris quel objet se présente ?
N'est-ce pas Arlequin le muet de Dorante ?
C'est lui même. Je suis dans le ravissement !
Et son Maître sans doute arrive en ce moment.

SCENE V.

LA COMTESSE, ARLEQUIN.

LA COMTESSE *à Arlequin.*

(*il fait signe que non.*)

DOrante te suit-il ? Non. Il doit donc m'écrire?
Tu ne fais aucun signe, & je ne sçai que dire :
Mais je vois un billet que veut cacher ta main.
Cesse de badinèr, donne donc Arlequin.

Pourquoi tant de façons ? C'eſt à moi qu'il s'adreſſe ;
Tu dois me reconnoître, & je ſuis la Comteſſe.
Pour l'obliger plus vîte à rendre ce papier,
Du chemin qu'il a fait, il faut le défrayer.

Arlequin tend les deux mains pour recevoir l'argent de la Comteſſe, & laiſſe tomber le billet.

(elle ramaſſe le billet & lit)

» Las de faire en public le rôle d'inſenſible,
» Je ſuivrai de près ce billet,
» Pour faire près de vous celui d'amant parfait.
» Ce perſonnage-là me ſera moins pénible,
» Quoique je n'oſe encor le remplir qu'en ſecret.
» Sous ce titre à vos yeux je veux toujours paroî-
» tre ;
» Et je jure au fond de mon cœur,
» D'en conſerver toujours l'ardeur,
» Et de ne vivre que pour l'être.

(après avoir lû.)

Mes deſirs ſont remplis ! Dorante eſt amoureux ;
Et je ſuis en ſecret l'objet de tous ſes vœux !
Ce billet me répond de ſa vive tendreſſe.
C'eſt par diſcretion qu'il n'a pas mis d'adreſſe.
J'aurois tort d'en douter ; c'eſt à moi qu'il l'écrit.
Il a trop de rapport à tout ce qu'il m'a dit.

Arlequin,

Arlequin, je n'ai plus besoin de ta présence ;
De tout ce jeu badin cesse l'extravagance.
Va je veux être seule. Obeï ; laisse moi,
C'est trop me fatiguer. Vîte, retire-toi.

Arlequin se retire avec peine, après avoir fait plusieurs lazzis qui marquent l'embarras & le chagrin où il est, de voir entre les mains de la Comtesse le billet qui est pour Lucinde, & qu'il n'ose redemander, de peur de découvrir l'Anonime que Dorante lui a recommandé de garder.

SCENE VI.

LA COMTESSE *seule.*

J'Attens, j'attens Lucinde avec impatience ;
Je veux de mes transports lui faire confidence.
Dans le sein d'une amie il est doux d'épancher
Un bonheur qu'à tout autre on a soin de cacher.
Quand on le communique, il flatte davantage ;
Et l'on sent doublement un bien qui se partage.

SCENE VII.

LA COMTESSE, LUCINDE.

LUCINDE *sans voir la Comtesse.*

Pour chercher Arlequin, je reviens sur mes pas,
Je le croyois ici, mais je ne le vois pas.

LA COMTESSE *appercevant Lucinde.*

Ah! Lucinde, approchez pour partager ma joïe!
Et lisez ce billet que Dorante m'envoye.
Vous y verrez ma gloire, & dans tout son éclat.

LUCINDE *à part, ayant jetté les yeux sur le billet.*
(après avoir lû.)

Voilà son caractere. Ah! Quai-je lû? L'ingrat!
A d'autre qu'à moi-même auroit-il dû l'écrire?
Mais cachons à ses yeux le trouble qu'il m'inspire.

LA COMTESSE.

Eh bien, vous le voyez, mon triomphe est parfait.
Mais prenez y donc part.

LUCINDE.

J'y prens part en effet
Plus que vous ne pensez; & j'y suis si sensible,
Que de vous l'exprimer il ne m'est pas possible!

LA COMTESSE.

C'eſt pour moi que Dorante arrive dans ces lieux,
Et je puis m'applaudir du pouvoir de mes yeux.
Quelle gloire d'avoir vaincu ce cœur rebelle!
Pouvois-je remporter de victoire plus belle?
C'en eſt fait, dans mes fers, pour toûjours je le
tiens;
Un eſclave pareil ne rompt point ſes liens.
L'amour prend à le vaincre une peine infinie:
Mais quand il eſt ſoumis, c'eſt pour toute la vie;
Et ſon ame entraînée avec rapidité,
Paſſe de la froideur à la fidelité.

LUCINDE *à part.*

Ah! Je fais du contraire une épreuve cruelle!
Il étoit inſenſible, il devient infidelle!

LA COMTESSE.

Lucinde,en ce moment,pour ſentir mon bonheur,
Je voudrois que l'amour eût touché votre cœur.
Ce cœur pourroit alors connoître par lui-même,
Quel eſt l'enchantement de plaire à ce qu'on
aime.
Non, tous les autres biens n'ont qu'un goût im-
parfait.
Pour les amans heureux le vrai plaiſir eſt fait.

LUCINDE *à part.*

Et la vive douleur pour l'épouſe trahie.

J'ai peine à contenir ma juſte jalouſie !

LA COMTESSE.

Je vois que vous ſentez mon diſcours foiblement.

LUCINDE.

Non non, vous vous trompez, je le ſens vivement.
Mais Damis vient. Adieu, ſon aſpect m'importune,

(*à part en s'en allant.*)

Allons ſeule, en ſecret, pleurer mon infortune.

LA COMTESSE.

Oui, c'eſt le beau Damis; qu'il a l'air radieux !
Allons, préparons-nous à converſer au mieux.

SCENE VIII.

LA COMTESSE, DAMIS.

DAMIS.

MAdame, vous voïez un homme dans l'yvreſſe.

LA COMTESSE.

Si matin ?

DAMIS.

C'eſt d'eſprit, d'eſprit, belle Comteſſe.
Je ne me laſſe pas d'admirer ce Château ;
Il eſt beau, beau, très beau, du vrai beau, du grand beau :
La tournure en eſt neuve; oüi, neuve, interreſſante ;
Sa beauté me ſurprend, ſa beauté m'épouvante,
Vrai, d'honneur, en honneur, & ſur mon grand honneur.

LA COMTESSE.

Oh, ma foi, ſur ma foi, ce diſcours me fait peur.

DAMIS.

J'aime à voir ce jet d'eau s'élançanr par boutade,
Pouſſer en grand ſon onde, & joüer la caſcade.
Et ce baſſin du jour répétant la ſplendeur,
Badiner le ſoleil, & le rendre en douceur.
Ce jardin décoré de berceaux, de terraſſes,
Eſt planté par le goût, façonné par les graces;
Et ces boſquets touſus ſemblent formés exprès
Pour les plaiſirs furtifs, pour les amours ſecrets,
Et les tendres faveurs, d'une jeune bergere,
Que l'ombre doit cacher, & le miſtere, taire.
Quoique jeune & badin, je ſuis vraiment diſcret;
Je traite l'anonime au plus fin, au parfait,
Et je file au plus doux, le ſentiment, le tendre.

Moins légere aujourd'hui, si vous vouliez m'entendre,
Nos cœurs pourroient porter le Roman au plus haut,
Soûpirer au plus fort, & brûler au plut chaud.
A goûter le piquant d'une flâme anonime,
Tout ce qu'on voit ici vous porte, vous anime :
Ce beau désert, ce Ciel aussi calme que pur,
Le silence prudent de ce bois sombre, obscur,
Cette grotte isolée, & ce ruisseau que j'aime,
Dont le murmure est doux, & secret à l'extrême;
L'exemple familier de ces petits moineaux,
Moineaux que vous voïez cachés sous ces berceaux :
Ces oiseaux écartés que forme la tendresse,
Retiennent leur gosier, pour taire leur caresse.
Suivons de ces derniers l'instinct sûr & charmant;
Ils s'aiment tendrement, fortement, sagement,
Et voilà de l'amour, voilà le vrai sistême.
Pour le traiter au mieux, dans le sublime même,
Entrons, Madame, entrons dans un de ces bosquets,
Dont les feüillages sont épais. frais & discrets.

LA COMTESSE.

Non, non, je fuis l'amour, l'amour & le mistere,
Monsieur, ma liberté, liberté m'est trop chere;

Ce qui fait, aujourd'hui, que votre amour ſecret,
Me ſurprend au plus fort, & me choque au parfait :
j'eûs toûjours pour le tendre une haine invincible,
Et des boſquets épais l'ombrage m'eſt nuiſible.
Si des oiſeaux par moi l'exemple eſt imité,
C'eſt dans leur badinage & leur légereté.
Voïez là-bas, voiez cette linote alerte,
Linote ſautillant ſur cette branche verte ;
Un étourneau s'approche, & voudroit l'attendrir :
Zeſte ! elle prend l'eſſor, quand il croit la tenir.
Dès qu'on veut près de moi le prendre pour modele,
Comme elle je m'échape, & vole à tire d'aîle ;
Tire d'aîle.

(*elle fuit.*)

SCENE IX.

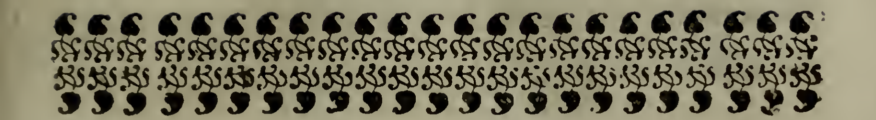
DAMIS *ſeul.*

L'Adieu me paroît ſingulier,
Il eſt particulier ; mais très-particulier !

Tout bien examiné, ſa fuite eſt impolie ;
Elle fait bien, parbleu, d'être femme & jolie :
Je veux, pour la punir, je veux la ſubjuguer,
Et je lui montrerai qu'on doit me diſtinguer ;
Que partout où je vais, je prens d'une maniere,
Qui ne lui permet pas de me rompre en viſiere ;
Que je ſuis tranſcendant en commerce reglé,
Et que, dès qu'il me voit, le beau ſexe eſt comblé.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DAMIS *seul.*

JE veux, pour un moment, oublier la Comtesse,
Et vais, près de Lucinde, essayer ma tendresse:
Par son air sérieux, loin d'être rebuté,
Mon cœur se sent piqué par la difficulté.
Pour vaincre je ne veux qu'un simple tête à tête:
Mais, bon, l'Amour déja m'amene ma conquête.
Lucinde rêve. O ciel! Quel changement flateur!
Elle pousse un soupir, soupir qui part du cœur!
Sa personne respire un triste qui m'enchante.
Aurois-je triomphé de sa froideur glaçante?
Elle parle. Ecoutons pour en être éclairci.



SCENE II.

DAMIS, LUCINDE.

LUCINDE *sans voir Damis.*

VOyage malheureux! Pourquoi venois-je ici?
L'Amour m'y préparoit le coup le plus à craindre!

DAMIS *à part.*

Hem? Qu'avois-je dit?

LUCINDE.

J'aime, & sans oser m'en plaindre,
Un ingrat, un volage.

DAMIS *à part.*

Un volage, un ingrat;
Voilà mes qualités; c'est moi sans être fat.

LUCINDE.

La Comtesse lui plaît; il me quitte pour elle!

DAMIS *à part.*

Oui, je lui rends des soins; autre preuve nouvelle.
Bon, j'ai déja soumis la plus fiere des trois.
Parlons-lui. J'ai pitié du trouble où je la vois.

LUCINDE.

Auroit-il dû tromper la flâme la plus pure?

DAMIS *haut.*

Il ne la trompe pas, c'eſt lui qui vous l'aſſûre.

LUCINDE.

Qui me parle?

DAMIS.

Damis, qui partage vos maux.

LUCINDE *à part.*

Ah, Ciel!

DAMIS.

Conſolez-vous, vous n'aimez pas à faux.

LUCINDE *à part.*

Je ſuis au déſeſpoir! M'auroit-il entenduë?

DAMIS.

Ne diſſimulez plus; votre ardeur m'eſt connuë.

LUCINDE.

Mon ardeur?

DAMIS.

Oui, l'ardeur que vous avez pour moi.

LUCINDE *à part.*

Quel eſt mon embarras!

DAMIS.

Madame, ſur ma foi,
Si vos feux ſont parfaits, mon amour eſt ſublime;
Et, pere du Reſpect, il eſt fils de l'Eſtime.

LUCINDE.

Ce diſcours n'eſt, Monſieur, qu'un galimatias.

DAMIS.
Mais vous m'aimez.
LUCINDE.
Qui? Moi? Je ne vous aime pas.
DAMIS.
Mais j'ai tout entendu : c'eſt feindre à pure perte;
J'entre dans la douleur que vous avez ſoufferte;
Votre état, en honneur, m'attendrit tout-à fait.
Je vous parois volage, & ſans l'être en effet.
Vrai, ma Lucinde, au vrai, mes ſoins pour la Comteſſe
Sont pur amuſement, & ſimple politeſſe.
LUCINDE.
Pour tenir ce propos, il faut, en verité,
Il faut être, Monſieur, bien plein de vanité.
DAMIS.
Mais, quand d'amour pour moi je vous crois poſſedée,
Ma vanité, Madame, eſt tout au mieux fondée.
Je vous ſurprens ici vous plaignant d'un amant,
Qui vous y fait ſouffrir le plus cruel tourment :
Cet amant ne peut être un autre que moi-même;
Car je vous fais ma cour avec un ſoin extrême.
Vous n'y voyez, d'ailleurs, d'homme aimable que moi.
Allons, convenez-en, ſoyez de bonne foi.

LUCINDE.

Je ne ſçaurois tenir contre une telle audace ;
Et je prens le parti d'abandonner la place.

DAMIS.

C'eſt moi qui me retire ; &, par diſcretion,
Je dois vous laiſſer ſeule en cette occaſion ;
C'eſt le dernier combat d'une fierté mourante,
Qui fuit de ſon vainqueur la vûë embarraſſante.
Adieu. Je choiſirai, pour revenir vers vous,
Un tems où mon aſpect vous ſemblera plus doux,
Plus doux.

(*Il ſe retire.*)

SCENE III.

LUCINDE *ſeule.*

VIt-on jamais orgüeil plus mépriſable?
Son excès, après tout, me devient favorable,
Puiſqu'il ferme les yeux au mérite d'autrui,
Et ne laiſſe tourner ſes regards que ſur lui.
Mais qui vois je paroître ? Ah ! c'eſt mon infidelle!
Et ſa préſence ajoûte à ma peine mortelle !

SCENE IV.

DORANTE, LUCINDE.

DORANTE.

Je revois ma Lucinde. Ah, quel raviſſement!
Embraſſez votre époux, ou plûtôt votre amant
Que ſes feux empreſſés vous raménent plus tendre.
Mon tranſport eſt ſi vif, qu'il ne peut ſe comprendre!
Quoi! Vous vous refuſez à ce tranſport ſi doux?
Lucinde, eſt-ce l'accüeil que j'attendois de vous?

LUCINDE.

Perfide! c'eſt celui que vous doit une femme
Dont vous avez trahi la trop crédule flâme.

DORANTE.

J'ai trahi votre flâme! Ah! Qu'eſt-ce que j'entens?
Je demeure muet à ces mots inſultans.

LUCINDE.

Ne vous contraignez plus; allez à la Comteſſe,
Allez porter l'ardeur promiſe à ma tendreſſe;
Courez vous applaudir de l'infidelité,
Et faire, de ma peine, hommage à ſa beauté:
Mais, elle vous prévient; ma preſence vous gêne.

DORANTE.

Vous m'offenſez, Lucinde, & c'eſt plûtôt la ſienne.

SCENE V.

DORANTE, LUCINDE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Ah! Dorante, c'eſt vous! Nos vœux ſont ſatisfaits,
Et vous avez ſuivi votre billet de près:
C'eſt être ponctuel à tenir ſa promeſſe.

DORANTE *bas à Lucinde.*

Quoi! Vous avez montré ma lettre à la Comteſſe?

LUCINDE *bas à Dorante.*

Ah! Le tour eſt fort bon! C'eſt elle, ce matin,
Traître, qui m'a fait voir un billet de ta main,

DORANTE *à part.*

Qu'entens-je?..

LA COMTESSE *à Dorante.*

Mon diſcours paroît vous interdire.

DORANTE *à part.*

Arlequin s'eſt mépris, & je ne ſçai que dire.

LA COMTESSE.

L'amour vous rend timide. Allez, raſſûrez-vous,
L'aveu de votre ardeur, je l'ai lû ſans courroux.

DORANTE *d'un air embarraſſé.*

Je ſuis.....

LA COMTESSE.

Lucinde ſçait votre flâme ſecrette,
Vous pouvez tout me dire; elle eſt ſage & diſcrete.

DORANTE.

Je voudrois... m'expliquer... mais... à ne rien celer,
En préſence d'un tiers... je ne ſçaurois parler.

LUCINDE *bas à Dorante.*

Perfide! tu voudrois que je me retiraſſe!

DORANTE *à la Comteſſe.*

Je dois fuir tout témoin; & ſur cette terraſſe....

LA COMTESSE.

Oui, l'on eſt trop en vûë, & vous avez raiſon;
Nous ferons beaucoup mieux, Monſieur, dans mon ſalon:
Pour tromper les regards je vais ſeule m'y rendre,
Vous y viendrez enſuite, & je vais vous attendre.

(*Elle rentre.*)



SCENE

SCENE VI.

DORANTE, LUCINDE.

LUCINDE.

VOus brûlez d'être ſeul, je vois votre embarras ;
Mais non, j'aurai l'honneur d'accompagner vos pas.

DORANTE.

Au contraire, je ſuis charmé qu'elle nous quitte ;
Et vous me ſoupçonnez ſans que je le mérite.

LUCINDE.

Par ton propre billet n'es-tu pas convaincu ?
Tu l'as écrit.

DORANTE.

Pous vous.

LUCINDE.

Quand elle l'a reçû....

DORANTE.

C'eſt à vous qu'Arlequin devoit ici le rendre ;
Et je ne ſçai comment il a pû s'y méprendre.

LUCINDE.

Quoi! vous m'auriez écrit ce billet dans ce jour

DORANTE.

Pouvez vous en douter, puisqu'il est plein d'amour?
Vos yeux qui m'ont fait seuls connoître la tendresse,
Ont-ils pû s'y tromper, quoiqu'il fût sans adresse?
Je veux, pour vous convaincre & chasser tout soupçon,
Parler devant vous même à la Comtesse.

LUCINDE.

Non.
Pardonnez au dépit qui vous a fait outrage,
Et d'un excès d'amour songez qu'il est l'ouvrage.

DORANTE.

Pour payer cet amour comme il l'a merité,
Apprenez que je touche au moment souhaité
Où ma bouche pourra déclarer l'hymenée,
Qui tient mes jours liés à votre destinée.
La Charge que je viens d'obtenir par Cléon,
Assure ma fortune, & sert notre union.
Lui même s'est chargé de l'apprendre à mon Pere;
J'attens son agrément: Mais,nous fut-il contraire,
Ma flame dans vos droits sçaura vous maintenir,
Et le trépas lui seul pourra nous désunir.

LUCINDE.

De joye à ce discours votre épouse est comblée !
Mais à cette douceur une crainte est mêlée ;
La froideur suit souvent un hymen declaré,
Et le mari l'est trop dès qu'il est averé.

DORANTE.

Je dois être excepté de la regle commune ;
C'est pour votre bonheur que j'aime ma fortune.
Vous ne verrez jamais mon cœur se démentir ;
Et l'amour d'un époux ne peut se ralentir
Quand il a la beauté pour objet légitime,
Pour guide le devoir, & pour base l'estime.

LUCINDE.

Je me sens rassurer par des mots si flateurs.
Nous devons cependant contraindre nos ardeurs.
Et nous avons, sur tout, à craindre la Comtesse.
Votre esprit dans l'erreur doit laisser sa tendresse.

DORANTE.

Un procedé pareil tient de la fausseté.

LUCINDE.

D'une coquette on peut tromper la vanité
Sans blesser la franchise, & choquer la droiture :
Par la feinte après tout c'est punir l'imposture.
On vient. Séparons-nous de peur d'être surpris.

DORANTE.

Je maudis la contrainte.

LUCINDE.

Et moi, je la chéris!
Nous devons nos plaisirs, Dorante, à cette gêne;
Et si nous nous quittons l'un & l'autre avec peine,
A nous retrouver seuls nous mettrons nos efforts,
Et nous nous reverrons avec plus de transports.
L'obstacle à la tendresse est souvent necessaire;
C'est-là ce qui nourrit le désir de nous plaire:
L'hymen, par ce secours, devient un noeud charmant,
Et d'un commerce tendre il a tout l'agrément.

SCENE VII.

AGATE *seule.*

O Ciel! inspire-moi ce qu'il faut que je fasse!
Autant qu'il me surprend, mon bonheur m'embarrasse:
Je voudrois m'acquitter par le don de mon cœur,
Mais, par malheur, un autre en est le possesseur.
On vient. C'est Arlequin.

SCENE VIII.

AGATE, ARLEQUIN.

AGATE.

QUe veut-il faire entendre ?
A tous ces ſignes-là je ne puis rien comprendre.

ARLEQUIN *fait pluſieurs ſignes à Agate, pour lui faire entendre qu'il eſt amoureux d'elle.*

AGATE.

Comment donc ? l'inſolent ! Il veut baiſer ma main.
Ne nous expoſons point avec un tel coquin.
Fuyons, dérobons-nous aux tranſports de ce more.

ARLEQUIN *retenant Agate.*

Belle Agate, arrêtez. Arlequin vous adore.

AGATE.

O Ciel ! ce muet parle ! Un tel évenement
Redouble ma frayeur & mon étonnement !

ARLEQUIN.

Ne craignez rien, ma reine, & demeurez, vous dis je,
Ma tendreſſe, aujourd'hui, fait ſeule ce prodige ;

Et je ſuis Arlequin muet par amour.

AGATE.

Vous?

ARLEQUIN.

Oui, ma langue eſt très-libre, & ce n'eſt entre nous,
Que pour pouvoir ici vous rendre mon hommage,
Que j'ai feint d'en avoir perdu l'entier uſage.

AGATE.

Pourquoi donc employer cet étrange moyen?

ARLEQUIN.

Je n'en avois point d'autre; & pour ne cacher rien,
N'ayant aucun accès près de votre maîtreſſe,
Et ſçachant que Dorante ami de la Comteſſe,
Vouloit prendre un muet pour en être ſervi,
J'en ai joüé le rôle & ſuis entré chez lui,
Dans l'eſpoir qu'en ces lieux il feroit un voyage,
Et que je vous verrois ſous ce faux perſonnage.
Heureuſement pour moi mon piége a réüſſi;
Je vous vois, je vous parle, & vous déclare ici
L'amour promt & ſubtil que j'ai pris dans la ruë,
Un jour que le hazard vous offrit à ma vûë.
Pour vous voir, par ce trait jugez de mon ardeur,
J'ai feint d'être muet, moi qui ſuis grand parleur

J'attens à vos genoux, j'attens la récompenſe
D'un ſi parfait amour, & d'un ſi dur ſilence.
Prononcez, belle Agate, arbitre de mes jours,
Un mot va terminer ou prolonger leur cours.

AGATE.

La déclaration eſt touchante & flateuſe,
La conquête brillante, & la journée heureuſe:
Mais, Monſieur, l'attitude eſt gênante pour vous,
Et vous ſerez levé, beaucoup mieux qu'à genoux.
Mon ame ſent le prix d'un cœur comme le vôtre:
Mais nous ne ſommes pas, Monſieur, faits l'un pour l'autre.

ARLEQUIN.

Mon deſtin eſt pourtant conforme à votre ſort,
Et nos perſonnes même ont beaucoup de rapport.
Vous ſervez la Comteſſe, & moi, je ſers Dorante;
Je ſuis Valet de chambre, & vous êtes Suivante;
Vous êtes brune, enfin, & je ne ſuis pas blond:
Je puis vous épouſer ſans vous faire d'affront.

AGATE.

Oüi, mais vous êtes, vous, toujours dans le ſervice,
Et de Suivante, moi, je ne fais plus l'office;
Vous êtes né Valet, & fait pour obéïr;
Moi, je ſuis Demoiſelle, & l'on doit me ſervir.

ARLEQUIN.

Demoiſelle? Tant mieux! Je vous en félicite:

Mais la naiſſance, au fond, ne fait pas le mérite.

AGATE.

Songez, quoi qu'il en ſoit, à reſpecter mon ſang.

ARLEQUIN.

Eh! Madame, l'Amour ne connoît point de rang.
Vous me la donnez belle avec votre nobleſſe!
Le plus noble eſt celui qui ſent plus de tendreſſe;
Et par là, plus qu'aucun, je dois l'être pour vous:
Prenez en ma faveur des ſentimens plus doux.
Pourquoi vous offenſer de mes ardeurs parfaites?
Nos Seigneurs, tous les jours, préferent des griſettes.

AGATE.

Vous vous moquez de moi! Le cas eſt different:
Un homme peut fort bien deſcendre en ſoupirant;
Dès qu'une fille eſt belle, elle a droit de lui plaire;
Et la Beauté, Monſieur, n'eſt jamais roturiere.

ARLEQUIN.

Je ne diſpute pas, Madame, là-deſſus:
Par là même, pour moi, je combats vos refus;
Puiſqu'un Grand peut aimer une griſette aimable,
Une Dame, à ſon tour, d'un Bourgeois eſtimable
Peut écouter les vœux.

AGATE.

Non pas ſans ſe trahir;
L'Amour doit l'élever, & jamais l'avilir.

ARLEQUIN.

Ah! Vous me faites voir une fierté que j'aime;
Sçachez donc que je puis vous élever moi-même.

AGATE.

Comment?

ARLEQUIN.

Vous m'avez dit votre état dans ce jour;
Je dois vous dévoiler ma naissance, à mon tour.
Bien loin d'être au-dessous de votre destinée;
Apprenez que je suis fils d'un Roi de Guinée.
Je cache un nom fameux sous celui d'Arlequin,
Et vous voyez en moi le Prince Morachin.

AGATE.

Eh! qui vous a réduit, Seigneur, dans l'esclavage?

ARLEQUIN.

Les injustes fureurs d'une Reine sauvage:
Sa haine m'a contraint d'errer dans l'univers,
Et du sein des grandeurs, j'ay passé dans les fers.

AGATE.

Je vais de votre rang instruire la Comtesse;
Afin qu'en ce Château l'on rende à votre altesse,
Prince, tous les honneurs qu'elle peut mériter.

ARLEQUIN.

Tout beau; gardez-vous bien de rien faire éclater;
Pour tout autre que vous, je suis Prince anonime.

AGATE.

C'eſt trop de modeſtie, & l'ardeur qui m'anime,
m'oblige malgré vous . . . . .

ARLEQUIN.

Non, belle Agate, non.
Je dois tenir cachés mon deſtin & mon nom;
Mes jours ſont en danger ſi ce ſecret tranſpire.
De grace, en même tems, gardez-vous de détruire
La croyance où l'on eſt que je ſuis né muet.
S'il étoit détrompé, Dorante me tûroit.

AGATE.

Soit. Je veux juſques-là porter ma complaiſance;
Mais à condition, qu'en un profond ſilence,
Vous tiendrez renfermé votre amour indiſcret.
Si vous dites un mot, adieu votre ſecret.

ARLEQUIN.

Souffrez....

AGATE.

Ne parlez plus ſur ce point qui me touche.

ARLEQUIN.

Mais....

AGATE.

Prince Morachin, je vous ferme la bouche.
Quelqu'un vient. C'eſt Oronte. Allez, retirez-vous.

SCENE IX.

AGATE, ORONTE, ARLEQUIN.

ORONTE.

[*à Arlequin.*]

BOnjour, charmante Agate. Un moment laiſſez-nous.
Je veux lui parler ſeul.

ARLEQUIN *bas en s'en allant.*

Malheureux! Je ſuffoque,
De nous & de nos feux la cruelle ſe moque.

SCENE X.

ORONTE, AGATE.

ORONTE.

L'Eclat de vos beautés augmente tous les ans,
Celui de vos vertus s'accroît en même tems,
Et je ſens, belle Agate, un plaiſir véritable
D'apprendre en arrivant que le ſort favorable
Récompenſe des dons ſi rares & ſi doux,

Et vous donne un état moins indigne de vous.
Mon cœur, vous le ſçavez, vous a toûjours chérie ;
Lui ſeul vous parle ici ; ce n'eſt point flatterie :
Je ſuis ſincere & vrai dans tout ce que je dis ;
L'inconnu plus que moi n'eſt pas de vos amis.

AGATE.

Monſieur, de votre eſtime Agate eſt trop flattée ;
Son heureuſe fortune en paroît augmentée :
L'Anonime a ſurpris, & ſurpaſſé mes vœux ;
Je ne mérite pas ſes bienfaits généreux.

ORONTE.

Ah ! Que dites-vous-là ? De tant de grace ornée,
Vous ne ſçauriez jamais être aſſez fortunée :
Votre mérite eſt tel qu'il les efface tous ;
Quelques biens qu'on vous faſſe, ils ſeront au-deſſous.

AGATE.

Non, je n'en ſuis pas digne, & je me rends juſtice ;
Le ſort devoit pour moi ſe montrer moins propice :
Je ne puis m'acquiter envers mon bien-faicteur.

ORONTE.

Ils ſera trop païé s'il obtient votre cœur :
Mais Quoi ! Vous ſoupirez ? Le bien qu'on vous envoïe

Cauſe votre triſteſſe, & non pas votre joïe?
D'un juſte étonnement mon eſprit eſt frappé.
D'où peut naître aujourd'hui ce ſoûpir échapé?
Excuſez; mais mon zéle & mon experience,
De vous parler ainſi m'ont acquis la licence:
J'ai pris dans tous les tems part à vos interêts,
Et vous m'avez toûjours confié vos ſecrets.
Qui peut cauſer en vous ce trouble, belle Agate?

AGATE.

Ma fierté qui ſe joint à la peur d'être ingrate:
L'une & l'autre à mon cœur livre un fâcheux combat;
Sur la reconnoiſſance il eſt ſi délicat
Que l'excès d'un tel bien l'embaraſſe & l'étonne:
Il craint de trop devoir à celui qui lui donne.
Ce cœur en même tems auſſi fier qu'ingenu,
Gémit de recevoir les dons d'un inconnu.
Quoique ſans interêt ſa bonté les lui faſſe,
Ce ſecours qu'il accepte eſt toûjours une grace
Dont le reſſouvenir l'avilit en ſecret;
Et s'il benit la main, il rougit du bienfait.

ORONTE.

Qu'entens je? Pouvez-vous rougir d'une largeſſe,
Qu'on fait à vos beautés moins qu'à votre ſageſſe?
Songez, qu'à la rigueur, ces preſens vous ſont dûs;
C'eſt un tribut qu'on rend, Agate, à vos vertus.

Ils changent votre ſort, ſans bleſſer votre gloire.
Montrez-vous donc plus gaïe, où vous me ferez croire
Qu'un ſoin tout diférent vous agite aujourd'hui.

AGATE.

Monſieur.... Mais Damis vient. Je vous laiſſe avec lui.

[*Agate s'en va.*]

SCENE XI.

ORONTE, DAMIS.

DAMIS.

En croirai-je ma vûë? Eſt-ce Oronte?

ORONTE.

Oui, lui-même.

DAMIS.

Ton retour me ravit, me tranſporte au ſuprême.
Après un ſi long-tems j'embraſſe, quel bonheur!
Un homme que j'eſtime & que j'aime de cœur.
Loin de toi les plaiſirs ſemblent tous s'interrompre,
On s'ennuïe à perir, & l'on baille à tout rompre.
Iſolé de ta vûë, on ne tient plus à rien,

Et si tôt qu'on te voit, on est du dernier bien.

ORONTE.

Quel langage est ce là ? Mais c'est un idiôme
Que tu parles, je crois, toi seul dans le Roïaume.

DAMIS.

C'est celui du grand monde & des cercles polis.

ORONTE.

C'est donc depuis un an que j'ai quitté Paris.
Je te jure qu alors cet étrange langage,
A la Ville, à la Cour, n'étoit point en usage.

DAMIS.

Ton goût est devenu Bourgeois, des plus Bourgeois.
Les mots dont je me sers sont tous termes de choix.
Je m'exprime au plus pur, & c'est la langue unie,
Que parle couramment la bonne compagnie.
Oui, la bonne, te dis-je, où l'on épure tout,

ORONTE.

La mauvaise plûtôt. Tu me pousses à bout.
La bonne Compagnie a des clartés plus sûres;
Tu ne la connois pas, ou tu la défigures:
Et je te dirai, moi, qui ne déguise rien,
Qui l'ai plus frequentée & qui suis ton Doyen;
Que celle que tu viens me citer avec faste,

Eſt ſa fauſſe copie, ou plûtôt ſon contraſte.

DAMIS.

Quelle erreur !

ORONTE.

Je dis vrai. La tienne gauche en tout,
Adopte les faux airs, & ſuit le mauvais goût ;
Son ton eſt précieux, ſa démarche affectée,
Et ſon expreſſion eſt toûjours aprêtée :
C'eſt elle qui fait voir à nos yeux, ſi ſouvent,
Le faux Seigneur anté ſur le demi-ſçavant ;
Son ſein du ridicule eſt la ſource fertile,
Et de mots hazardés elle ſeme la Ville ;
Elle produit, par-là, des ſots toûjours nouveaux,
Et peuple tous les ans Paris d'originaux.
La bonne Compagnie & digne de ce titre,
Du véritable eſprit le modele & l'arbitre,
Differente en tout point, n'affecte aucun jargon ;
Son guide eſt le bon goût, ſa régle eſt la raiſon ;
Elegant ſans recherche, & ſimple ſans baſſeſſe,
Son diſcours réunit, l'aiſance & la nobleſſe :
De la mode qu'on outre, elle arrête l'excès,
Et du beau ſeul qu'elle aime, elle fait le ſuccès ;
Son commerce poli, ſon vernis agréable,
Font le vrai connoiſſeur, & forment l'homme aimable,
Qui, ſans l'étudier, poſſede l'agrément,

Dans

Dans le monde qu'il orne, évite également
Le ton de bel eſprit & l'air de petit Maître,
Et juge bien de tout ſans vouloir s'y connoître.
Reconnois le mérite à des traits ſi marqués,
Et l'imites plûtôt que des eſprits manqués.

DAMIS.

Ton coloris, mon cher, eſt mince, du plus mince,
Et tu t'es enrouillé l'eſprit dans la Province:
Tu peins le vieux mérite, & l'homme trivial,
J'en recherche un plus neuf, qui ſoit original;
Et qui du ſingulier ſe montrant le modele,
De mots comme d'habits ſans ceſſe renouvelle.
La varieté charme, & fait que nous brillons;
Cameléons le jour, & le ſoir Papillons,
Nous changeons de couleur, & voltigeons ſans ceſſe.

ORONTE.

Pour aller de travers. Oh! la plaiſante eſpece
Qui vole en étourdie, & tombe à tous les bonds!
Des Papillons pareils ſont de vrais Hannetons.
Peut-être un peu trop fort je ris de ta mépriſe;
Mais à railler ainſi la raiſon m'autoriſe.

DAMIS.

Je pourrois m'en fâcher à la Ville, à Paris
Où dans le ſérieux le moindre terme eſt pris.

Mais aux Champs, en Touraine où l'on peut tout ſe dire,
Je me prête à la choſe & je n'en fais que rire.
Briſons là : J'ai beſoin d'un ſage confident;
Et je te choiſis.

ORONTE.

Moi!

DAMIS.

Je te connois prudent.
Ami, j'ai ſur les bras une terrible affaire.
A trois beautés ici j'ai le deſſein de plaire:
Je compte y réüſſir, & me faire un grand nom.
Je veux tout à la fois façonner un tendron,
Fixer une coquette & vaincre une inſenſible.

ORONTE.

L'entrepriſe eſt hardie!

DAMIS.

Elle l'eſt au poſſible.

ORONTE.

Qui ſont donc les objets de cette triple ardeur?

DAMIS.

La Comteſſe & Lucinde ont part à cet honneur:
Mais un troiſieme objet qu'avec feu je pourchaſſe,
Les combat dans mon cœur & ſouvent les en chaſſe.

ORONTE.

Tu n'as pas peu de ſoins !

DAMIS.

Son pouvoir ſingulier
M'oblige de brûler d'un amour roturier.
La Comteſſe eſt aimable, adorable, charmante ;
Mais je donne la pomme à ſa belle ſuivante.
Agate (c'eſt ſon nom) porte un de ces minois
Qui captivent un cœur dès la premiere fois.

ORONTE.

Mais ſçais-tu bien qu'Agate eſt bonne Demoiſelle ?
Sur le pié de ſuivante elle n'eſt plus chez elle ;
Sa conduite, d'ailleurs, égale ſes appas,
Et dans la bagatelle elle ne donne pas.

DAMIS.

Oh ! je ſçai comme il faut attaquer cette brune ;
Et je jouë à jeu ſûr l'homme à bonne fortune :
Je ſçai l'art.... il ſuffit, je ne m'explique point :
Mais je les réduirai toutes trois à leur point.

ORONTE.

As-tu fait du progrès, déja, près de ces belles ?

DAMIS.

Un progrès infini.

ORONTE.

Comment es-tu près d'elles ?

Ne me déguiſes rien. Là, parle franchement.

DAMIS.

Plaiſante queſtion ! J'y ſuis excellemment ;
Car Agate me fuit, & Lucinde m'évite,
Et, dès que j'ai parlé, la Comteſſe me quitte.

ORONTE.

Grande preuve d'amour !

DAMIS.

Oüi, pour l'œil connoiſſeur.

ORONTE.

La vanité voit tout par le côté flatteur.
Mais c'eſt trop m'occuper de tes frivoles flâmes.
Adieu. J'entre au Château pour rejoindre ces Dames.
Je te laiſſe vaquer au ſoin de tes amours.
Va, tu n'as pas de tems à perdre en vains diſcours.
Qui pourſuit trois beautés, doit emprunter des aîles.

DAMIS.

J'ai les jambes, mon cher, auſſi bonnes que belles.

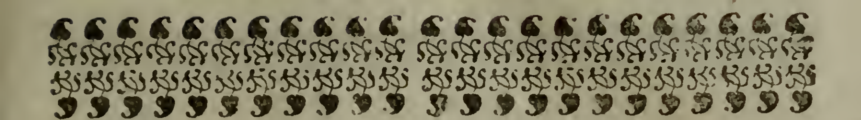
ORONTE.

Qui court plus d'une proye eſt un mauvais chaſſeur.

DAMIS.

On ne manque jamais, quand on eſt fin tireur.

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LA COMTESSE, LUCINDE.

LA COMTESSE.

LUcinde, je ne ſçai que penſer de Dorante,
Et de ſon froid accueil je ne ſuis pas contente.
Ah ! Que ſon entretien eſt bien loin de l'ardeur
Que ſa lettre flatteuſe annonçoit à mon cœur !

LUCINDE.

Mais ne vous a-t'il pas confirmé qu'il vous aime ?

LA COMTESSE.

Il me l'a dit d'un ton à me glacer moi-même ;
Ses yeux indifferens qu'il détournoit toûjours,
Et ſon maintien forcé démentoient ſon diſcours.



SCENE II.

LA COMTESSE, LUCINDE, DORANTE.

LA COMTESSE *à Dorante.*

AH ! Monſieur, vous voilà ; Je parlois de vous-même :
Je n'ai rien de caché pour Lucinde que j'aime,
Et je lui témoignois que j'avois, en ces lieux,
Trouvé votre billet plus tendre que vos yeux :
Ils rendent foiblement ce qu'il ſembloit promettre.

DORANTE.

Non, leur expreſſion encherit ſur ma lettre.

(*à Lucinde.*)

Ils doivent aſſurer celle à qui je l'écris,
Que plus je la regarde & plus j'en ſuis épris ;
Et pour en être ici pleinement convaincuë,
Qu'elle fixe les ſiens un moment ſur ma vuë :
Ils y liront un feu ſi vif & ſi flatteur,
Qu'aucun terme ne peut en exprimer l'ardeur.
Je vois avec tranſport qu'elle vient de m'entendre !
Et j'en ai pour garant le coup d'œil le plus tendre !

Nos regards ſont d'accord; & dans ce doux moment,
Mon cœur de leur concert ſent tout l'enchantement!

LA COMTESSE.

Vous voilà tel enfin que déſiroit mon ame;
Et dans vos yeux les miens trouvent toute la flâme
Qu'ils attendoient, Dorante, & méritoient de vous;
Leur pouvoir eſt flatté d'un triomphe ſi doux.

LUCINDE *à part.*

Ce triomphe eſt pour moi. La coquette eſt déçûë!
Et mon amour obtient ce qu'elle s'attribuë.
Après tous les tourmens qu'elle m'a fait ſouffrir,
Je vois ſa vanité trompée avec plaiſir.

LA COMTESSE.

Rien ne peut égaler l'éclat de ma victoire!
Soïez, toûjours, ſoïez le même pour ma gloire.

DORANTE.

Je le ſerai toûjours, & j'en fais le ſerment;
Oui, le ciel m'a formé pour aimer conſtamment;
Et loin de s'alterer, ma tendreſſe fidelle
Va recevoir du tems une force nouvelle.
L'objet de mon ardeur gagne par l'examen;

Il est fait pour braver les tiédeurs de l'hymen.
Je vais trop loin peut-être, en cette circonstance;
Ma bouche feroit mieux de garder le silence :
Mais je commande à peine à mon trouble confus;
Et s'il m'étoit permis, j'en dirois encor plus !

LA COMTESSE.

Dorante, mon amour vous permet de tout dire.

DORANTE.

Cet excès de bonté ne peut que m'interdire.

SCENE III.

LES ACTEURS *précédens*, AGATE.

AGATE *à la Comtesse.*

PLusieurs Danseurs, Madame, & nombre de Chanteurs,
Viennent pour vous offrir leurs talens séducteurs.

LA COMTESSE.

Je vais les arrêter, & ma joïe en est grande,

AGATE *à Dorante.*

Monsieur, en même tems, un Courier vous demande.

DORANTE *à part.*

Le Ciel l'envoïe exprès pour m'ôter d'embarras!

(à la Comtesse.)

Je vous quitte, pardon.

(Il ſort.)

LA COMTESSE.

Nous marchons ſur vos pas.

(elle s'en va avec Lucinde.)

SCENE IV.

DAMIS, AGATE.

DAMIS.

Je vous trouve iſolée, & je m'en felicite.
Engageons le diſcours, mon aimable petite.
Hem ? Comment va le cœur ? Que dit-il de nouveau ?

AGATE.

Mais il dit aujourd hui... que le jour eſt fort beau.

DAMIS *d'un air miſterieux.*

Il eſt vrai. Sçavez-vous encore une nouvelle ?

AGATE.

Non, Monſieur.

DAMIS.

Le mien dit que vous êtes plus belle....
Oüi, plus belle, en effet, que ce jour radieux.

AGATE.

Monſieur....

DAMIS.

Rien n'eſt égal au brillant de ſes yeux :
Elle a l'air diſtingué, diſtingué, plein de grace ;
Il promet de l'eſprit du plus fin qui ſe faſſe.
Cela fait, de tout point, le plus joli ſujet ;
Et trois de mes leçons vont le rendre parfait.

AGATE.

De vos leçons!

DAMIS.

Leçons de bonne compagnie,
Qui vont faire de vous une fille accomplie,
Et vous diſtingueront des gens de votre état.

AGATE *à part.*

Avec ſon air pincé l'inſuportable fat!

DAMIS.

Je veux preſentement vous donner la premiere
Seyez-vous avec moi, ma brillante écoliere ;
Seyez-vous : le fauteüil arrange l'entretien ;
Et l'on converſe aſſis ſingulierement bien.

AGATE *à part.*

De m'aſſeoir un moment ayons la complaiſance

Pour voir de ſon eſprit toute l'extravagance.

DAMIS.

Comme de mes leçons il faut ne perdre rien,
Approchez un peu plus votre ſiege du mien.

AGATE.

Je ſuis fort bien ainſi ; laiſſez-moi, je vous prie.

DAMIS.

Mais apprenez qu'il faut ſe prêter dans la vie!

AGATE.

J'aime à prendre de loin de pareilles leçons.

DAMIS.

Du bruſque dans l'humeur ! Corrigez ces façons.
Elles viſent au dur, ce ne ſont pas les bonnes ;
Il faut plus de liant dans les jeunes perſonnes ;
Et la vertu de mode eſt la docilité.
Vous avez en partage eſprit, grace, beauté :
Mais pour les ſecourir & les mettre en lumiere,
Il vous faut.....

AGATE.

Quoi, Monſieur?

DAMIS.

Apprêt, jargon, maniere.

AGATE.

Mais l'apprêt, le jargon.....

DAMIS

Mais c'eſt le goût courant.

Les graces ſans apprêt ſont d'un uni trop grand ;
La beauté ſans maniere offre un éclat barroque,
Et l'eſprit ſans jargon, eſt d'un bourgeois qui choque.

AGATE.

Moi, j'avois crû, Monſieur, juſques à cet inſtant,
Le jargon ridicule, & l'apprêt révoltant.

DAMIS.

Vieille erreur!

AGATE.

Daignez donc m'expliquer chaque terme;
Je brûle d'être au fait du vrai ſens qu'il renferme.

DAMIS.

Je vais vous ſatisfaire, & ce diſcours me plaît.

AGATE.

Qu'entendez-vous d'abord par le terme d'apprêt?

DAMIS.

L'apprêt : écoutez bien, le vrai, celui de France,
Autrement appellé l'apprêt par excellence,
Eſt ce vernis flateur qui, déguiſant le faux,
Exagere la grace & ſouſtrait les défauts;
Décore le beau ſexe & préſide aux toilettes,
Donne à l'ajuſtement des tournures parfaites,
Renferme l'art profond d'arranger un cheveu,
De bien mettre une épingle & de bien faire un noeu :

Communique du vif à la blonde mourante,
Et répand certain doux ſur la brune piquante;
Aux charmes naturels joint l'agrément acquis,
Et des graces du tems forme le coloris.
Sans lui, dans ſes projets une belle s'égare,
L'agrément ne prend plus ſi l'on ne le prépare.

AGATE.

Mais on m'a dit toûjours que l'art le détruiſoit.

DAMIS.

Votre grande maman jadis vous le diſoit.
Le jargon: je vous prie, attention profonde;
L'art de bien converſer, le précis du beau monde
Se trouvent renfermés dans ce terme important.
Le jargon qu'il employe & que lui ſeul entend,
Eſt ſingulierement l'art incomprehenſible
De s'exprimer au mieux & de dire au poſſible;
Et comme ce jargon renouvelle chaque an,
Tout mot fraîchement fait eſt un vrai taliſman:
Celui du jour, ſur-tout, pour peu qu'on le repete,
D'enchanter pleinement a la vertu ſecrette;
Il ſçait mettre en crédit les diſcours *brillantés*,
Et donner de la vogue à des *frivolités*;
De ce jargon divin la force eſt infinie,
Et du grand monde on peut l'appeller la magie.

AGATE.

Il en eſt le grimoire inconteſtablement,
Et vous le poſſedez très-ſingulierement.

DAMIS.

Oüi, ſingulierement; vous ſaiſiſſez le terme,
Et du goût pour le vrai je vois en vous le germe.
Mais ce n'eſt pas aſſez de ſçavoir le jargon;
Il faut, pour le bien rendre, il faut encore un don.

AGATE.

Et quel don, s'il vous plaît?

DAMIS.

C'eſt le ton, belle Agate:
Ce ton ſuperieur qui ſubjugue & qui flatte;
Ce ton maître de tout, arbitre des ſuccès,
A la Cour, à la Ville, au Théatre, au Palais;
Qui ſoutient la parole & lui donne la vie,
Et fait paſſer l'eſprit dans les ſons qu'il varie:
Par lui le trivial du neuf prend la couleur,
Et, ſans lui, le brillant perd toute ſa lueur.
Vous employez en vain une fraſe d'élite,
Si le ton diſtingué n'en rend tout le merite;
A l'image du mot il doit-être ajuſté:
La converſation eſt un livre noté;
Il faut prendre le ton pour y faire harmonie,
Autrement l'entretien devient monotonie.

Tout le feu renfermé dans une expreſſion,
Qui nous le fait ſentir? C'eſt.... c'eſt l'inflexion.
Que je diſe uniment: Agate a ma tendreſſe,
Sa beauté me ravit, ſa taille m'intereſſe,
Ses yeux ont pour charmer un jargon ſingulier;
Son maître d'agrément devient ſon écolier.
Ce diſcours dénué du ton vif, pathetique.
Perd ſa grace intrinſeque & ſa force énergique.
Mais qu'à ces mots flateurs je joigne l'action,
Et que j'en rende ainſi toute la paſſion,
En me tournant vers vous: Agate a ma tendreſſe;
Sa beauté me ravit, ſa taille m'intereſſe,
Ses yeux ont pour charmer un jargon ſingulier,
Son maître d'agrément devient ſon écolier.
Hem? Ne ſentez vous pas que le ton qui l'enflâme
Rend la choſe au plus tendre, & lui prête de l'ame?
Un jargon ſingulier. Ce ton original,
Au langage des yeux donne un prix ſans égal:
Sa taille m'intereſſe. Inflexion mourante,
Qui peint le doux pouvoir d'une taille touchante.

AGATE *ſe levant avec dépit.*

A ce dernier diſcours je me ſens émouvoir.

DAMIS.

Ah! de l'infléxion vous ſentez le pouvoir!
Je ſuis. . . . je ſuis comblé! Vous avez l'ame tendre;
Vous donnez de l'amour & vous devez en prendre.
Cet aveu détourné que je fais en ce jour,
Entre nous, part du cœur & merite un retour.
Je l'attens.

AGATE.

C'eſt à tort, & votre ame eſt déçuë.
C'eſt d'un juſte dépit que je parois émûë
Je ne reſſens pour vous que beaucoup de froideur,
Monſieur, & ce diſcours, entre nous, part du cœur.

DAMIS.

Mais vous devez m'aimer, & ce propos m'étonne.
Mon eſprit, mes façons, mon air, & ma perſonne,
Tout vous invite. . . .

AGATE.

A fuir.

DAMIS.

Non, non, vous m'aimerez,
Tout gît dans la maniere; & lorſque vous ſçaurez. . . .

AGATE.

AGATE.

Je ne veux rien ſçavoir ſur pareille matiere ;
Le ton m'a dégoûté, Monſieur, de la maniere.

DAMIS.

A ce que vous ferez prenez garde à preſent.
Je vous offre à la fois l'utile & l'amuſant.
Je prétens & je puis faire votre fortune.

AGATE.

Ma fortune, Monſieur !

DAMIS.

Qui ſera peu commune ;
Et je veux vous donner un état, qui plus eſt.
Il unit le plaiſir, la gloire & l'interêt.
Des amours près de vous aſſemblant le cortege,
Il vous fera jouir de l'heureux privilege
D'en goûter les douceurs même avec dignité,
Et de vous enrichir de votre volupté.
Vous verrez à vos pieds la jeuneſſe de France,
Et vous ſacagerez le corps de la Finance ;
Et pour mettre le comble à vos contentemens,
Vous aurez du Public les applaudiſſemens.

AGATE.

Quel eſt donc cet état ſi brillant ?

DAMIS.

Le Théatre
Où vos appas rendront tout Paris idolâtre.

AGATE.

Monſieur en verité m'honore infiniment.

DAMIS.

Le préjugé ſur vous agit en ce moment.
Vous craignez le mepris que l'erreur adoptée . . .

AGATE.

Non, par vous ma ſurpriſe eſt mal interpretée.
Une Actrice qui joint la ſageſſe aux talens,
Merite, ſelon moi, les égards les plus grands.
Elle eſt par ſa vertu d'autant plus élevée,
Que par l'occaſion elle eſt plus éprouvée.
Je n'en crois pas, Monſieur, les eſprits prévenus:
J'eſtime le Théatre & j'en blâme l'abus.
Son art eſt en lui-même un art très eſtimable.
C'eſt le défaut de mœurs qui le rend mépriſable.
Le vice fait lui ſeul, quoiqu'il ſoit protegé,
La honte d'un état & non le préjugé.

DAMIS.

Morale hors d'uſage & qui n'eſt que ſenſée:
La ſageſſe au Théatre eſt gauche & déplacée;
Tous les gens du bel air ſont de ce ſentiment.

AGATE.

Je fais gloire, Monſieur, de penſer autrement.
Vous vous êtes mépris dans votre fauſſe attente,
Et je ſuis de vos feux, la très-humble ſervante.

DAMIS.

Puiſque vous le prenez ſur ce ton de hauteur,
C'eſt moi de vos mépris qui ſuis le ſerviteur.
A votre mauvais goût Damis vous abandonne,
Et je vous bruſque en plein ma petite perſonne.
(*Il ſort.*)

SCENE VI.

AGATE *ſeule.*

QUe dans un autre tems je l'aurois badiné !
Mais, vers d'autres objets mon cœur eſt entraîné.
Que ne puis-je étouffer l'ardeur qui me ſurmonte.
Et rendre à l'inconnu ... Mais j'apperçois Oronte.

SCENE VII.

ORONTE, AGATE.

ORONTE.

AGate, je vous cherche avec empreſſement,
Nous voilà ſeuls ; je puis vous parler librement.
C'eſt de la part....

AGATE.

De qui, Monſieur?

ORONTE.

De l'Anonime.

AGATE.

Quoi! vous le connoiſſez?

ORONTE.

Oüi, je ſuis ſon intime.
Comme nos interêts furent toûjours liés,
Qu'il ſçait d'ailleurs en moi que vous vous confiez,
Et que je vous connois dès l'âge le plus tendre,
Dans un Billet qu'on vient à l'inſtant de me rendre,
Il ſe découvre à moi ſous le ſceau du ſecret,
Et m'écrit qu'il attend de mon zele parfait
Que je vous parlerai ſur un point qui le touche.
Il eſpere par moi ſçavoir de votre bouche
Quels ſont vos ſentimens qui regleront les ſiens;
C'eſt ſon propre diſcours ici que je vous tiens:
Dans toute leur franchiſe il prétend les connoître,
Et décider par eux s'il doit enfin paroître.
Si votre cœur eſt libre, & peut être obtenu,
A vos piés au plû-tôt vous verrez l'inconnu;
Il ſera trop heureux d'unir ſon ſort au vôtre:
Mais, ſi ce même cœur ſent du goût pour un autre,

Il eſt ſi délicat, Agate, ſur ce point,
Qu'il reſtera caché pour n'y prétendre point;
Et n'apprehendez pas qu'un tel aveu l'offenſe,
Non, il redoublera plu-tôt ſa bienveillance;
Et pour recompenſer cet effort vertueux,
Il hâtera, ſous-main, le bonheur de vos feux.
Je demande pour lui que vous ſoyiez ſincere;
Son amitié de vous ne veut que ce ſalaire:
Ouvrez-moi donc votre ame, & ſongez, qu'aujourd'hui,
Son repos en dépend & le vôtre avec lui.

AGATE.

Ce diſcours me ſurprend, & je reſte interdite.

ORONTE.

Ce trouble accompagné d'une rougeur ſubite,
Etonne mes eſprits & m'arrête à mon tour!
Seroit il en effet l'ouvrage de l'amour?
Belle Agate, parlez, la choſe eſt importante.
Vous ne répondez rien & votre trouble augmente.
Ah! je le vois; un autre a ſurpris votre cœur,
Et j'en ai pour garant ce ſurcroît de rougeur.

AGATE.

A quelle extremité reduiſez vous Agate?
Malgré moi, ma foibleſſe en cet inſtant éclate:
Je voudrois, mais envain, vous déguiſer mon feu;

Votre aſcendant ſur moi m'en arrache l'aveu !

ORONTE.

Ce coup pour mon ami m'aflige au fond de l'ame.
Mais, quoiqu'un tel aveu ſoit contraire à ſa flame,
Il vous en tiendra compte, & ſon bien l'exigeoit.

AGATE.

C'eſt d'un prix bien cruel payer ce qu'il a fait !

ORONTE.

Celui que vous aimez eſt ſans doute eſtimable.

AGATE.

Oüi, par ſes qualités il eſt recommandable.
Du ſeul diſcernement mon amour eſt le fruit;
Mon cœur dans un tel choix n'a pas été ſéduit
Par l'éclat paſſager d'une vaine jeuneſſe :
Au merite éprouvé j'ai donné ma tendreſſe;
Je me crois d'autant plus excuſable aujourd'hui,
Que le feu qu'il m'inſpire a la raiſon pour lui.
Ce qui me flatte ſeul, dans ma fortune inſigne,
C'eſt que d'un tel amant elle me rend plus digne,
Qu'elle donne du luſtre à mes foibles appas;
Et pour lier nos cœurs, rapproche nos états.
Mais où va m'égarer l'eſpoir vain qui me flatte ?
Je ne ſçaurois former ces vœux ſans être ingrate;
Et l'auteur genereux d'un changement ſi doux,
M'en défend la penſée & doit les fixer tous.

ORONTE.

Non, quoiqu'en ſon amour l'inconnu ſoit à plaindre,
Il doit combler vos vœux & non pas les contraindre.

AGATE.

Ah ! C'eſt à moi plûtôt d'éteindre mon ardeur ;
Le tems & mon devoir dégageront mon cœur:
Il doit de ſes bienfaits être la récompenſe,
Et j'immolerai tout à la reconnoiſſance.
J'eſpere y réüſſir d'autant plus aiſément,
Que l'objet de mes feux ignore en ce moment
Le triomphe ſecret qu'il obtient ſur mon ame ;
Et lui-même eſt bien loin de répondre à ma flâme!
Preſſez donc l'inconnu de venir en ces lieux ;
Que pour m'aider à vaincre il paroiſſe à mes yeux:
Son aſpect deſiré hâtera ma victoire.

ORONTE.

Je ſuis, pour l'en preſſer, trop jaloux de ſa gloire.
Je le prîrai plûtôt de ne pas ſe montrer.

AGATE.

Vous avez tort, Monſieur, vous pouvez l'aſſûrer ...

ORONTE.

Non, Agate, il n'eſt plus dans la ſaiſon de plaire ;
Sa preſence feroit un effet tout contraire.

AGATE.

Mais quel âge a-t-il donc ?

ORONTE.

Le mien exactement.
Et nous nous ressemblons en tout parfaitement.
Je vois qu'à ce portrait vous gardez le silence:
L'inconnu vous déplaît sur cette ressemblance;
Et je vais lui marquer qu'il est enfin haï.

AGATE.

Arrêtez ! N'allez pas abuser votre ami.

ORONTE.

Quoi ! Ses traits vous plairont ?

AGATE.

N'en doutez plus vous-même,
Puisqu'ils ressembleront, Monsieur, à ceux que j'aime.

ORONTE.

Qu'entens-je ?

AGATE.

Qu'ai-je dit dans mon égarement ?

ORONTE.

Mes traits sont-ils pareils à ceux de votre Amant?
Que je serois heureux, dans ce jour qui m'alarme,
Si moi-même j'étois cet Amant qui vous charme !

AGATE.

Il est trop vrai. Je dois rougir de mes transports.

ORONTE.

Sortez d'erreur, Agate, & calmez vos remords.
Vous pouvez vous livrer à votre amour ſans honte;
Voyez, à vos genoux, l'inconnu dans Oronte.

AGATE.

Oh! bonheur ſurprenant! il remplit mes ſouhaits,
Et j'ai donné mon cœur à qui je le devois.
Je trouve mon Amant dans mon bienfaicteur même;
Ma fortune s'accroît, faite par ce que j'aime;
Et la reconnoiſſance eſt un tribut bien doux,
Quand l'amour l'a fait naître & l'exige de nous!

ORONTE.

Non, non, ce n'eſt plus vous qui m'êtes redevable:
Votre main eſt un bien d'un prix ineſtimable.
J'ai voulu, pour l'avoir, conſulter votre goût;
Et puiſque vous m'aimez, c'eſt moi qui vous dois tout.



SCENE VIII.

AGATE, ORONTE, LA COMTESSE, DAMIS.

LA COMTESSE.

Ciel ! Quelle eſt ma ſurpriſe ! Oronte aux pieds d'Agate !

DAMIS.

A juger par ſon air, cet hommage la flate.

AGATE *à Oronte.*

La Comteſſe & Damis tournent ici leurs pas.
Oronte, levez vous.

DAMIS *à Agate.*

Ne vous dérangez pas.
Je vois qu'à ſes leçons vous êtes plus docile.

AGATE.

J'y trouve l'agréable, & l'honnête, & l'utile :
Les vôtres ne tendoient qu'à ſéduire mon cœur,
Et les ſiennes ne vont qu'à faire mon bonheur.
Madame, pardonnez à cet aveu ſincere,
Mais vos propres conſeils m'enſeignent à le faire.
Mo ſieur eſt l'inconnu qui ma comblé de bien,
Son amour genereux mérite tout le mien.

LA COMTESSE.

Que m'apprent on, Monſieur ? vous êtes l'anonime !
Un ſi beau trait pour vous redouble mon eſtime.

ORONTE *à la Comteſſe.*

Je mets toute ma gloire à me voir ſon époux.
J'attens votre agrément pour un lien ſi doux.

LA COMTESSE.

J'y conſens avec joye & je la felicite;
Son deſtin eſt heureux; mais elle le mérite.

DAMIS *à part.*

Lucinde me conſoſe, & j'en ſuis adoré.

SCENE IX.

LES ACTEURS *précédens*, LUCINDE, DORANTE.

DORANTE *à Lucinde au fond du Théâtre.*

Mon pere approuve enfin notre hymen ignoré.
Cleon par un Courrier m'apprend cette nouvelle.

LA COMTESSE.

Lucinde vient ici; Dorante eſt avec elle !

D'où naît l'enchantement qui paroît dans leurs yeux ?

DAMIS.

Ils se parlent de près.

LA COMTESSE.

Que vois je? juste Cieux!
Il lui baise la main !

DAMIS.

Elle le laisse faire !

DORANTE *à Lucinde.*

De ma felicité ne faisons plus mistere,
Je puis la publier au gré de mon amour.

LUCINDE.

Je dois faire éclater ma tendresse à mon tour;
Le plaisir le plus vif a penetré mon ame.

LA COMTESSE.

Je ne puis retenir le dépit qui m'enflame.

[*à Lucinde.*]

Courage, poursuivez cet amoureux transport.
Vraiment de vos froideurs vous vous corrigez fort.

LUCINDE.

Oui, Dorante sur moi remporte la victoire,

LA COMTESSE.

Vous n'en rougissez pas?

LUCINDE.

Non, j'en fais plûtôt gloire :
Je puis marquer pour lui tout l'amour que je ſens ;
En dépit des jaloux, en tous lieux, en tout tems,
Dans l'éclat du grand jour, dans l'ombre du ſilence,
Sans bleſſer la vertu, ſans choquer la décence ;
Et même l'embraſſer en preſence de tous,
Puiſque ma flâme eſt juſte & qu'il eſt mon époux.

DAMIS.

Ah ! C'eſt un guet à pan !

LA COMTESSE.

Ciel ! Que viens je d'entendre ?

LUCINDE *à la Comteſſe.*

Je vous frappe à regret par l'endroit le plus tendre :
Mais puiſqu'il faut trancher les diſcours ſuperflus ;
Des motifs importans qui ne ſubſiſtent plus,
Me forçant à tenir notre union cachée,
De vous déſabuſer m'ont tantôt empêchée.

DAMIS *à Lucinde.*

Mais l'ingrat dont tantôt, vous vous plaigniez ſi fort ?

LUCINDE.

C'eſt mon mari, Monſieur, que j'accuſois à tort.

DAMIS.

Ce coup pour tous les deux eſt aſſommant ;
Comteſſe.

LA COMTESSE.

Il cauſe ma ſurpriſe, & non pas ma triſteſſe.
Je vois cette union d'un regard de pitié,
Et Dorante eſt puni, puiſqu'il eſt marié.
Pour m'en dédommager, j'ai plus d'une conquête.
J'ai fait dans ce Château préparer une fête ;
Je veux, pour faire voir que je ris de ces nœuds,
Je veux qu'à l'inſtant même elle ſerve pour eux.
Je prétens, qui plus eſt, y danſer la premiere,

DAMIS.

Je vous imiterai, c'eſt la grande maniere.

ORONTE *à Damis.*

Hé bien, l'évenement a trompé ton eſpoir :
Dorante à la Comteſſe a plû ſans le vouloir ;
Il poſſede Lucinde, & j'épouſe ta brune.
De trois Belles, mon cher, te voilà ſans aucune.

DAMIS.

Va, je ne me tiens pas encore pour battu,
Mes charmes prévaudront ſur toute leur vertu.

[*à la Comteſſe.*]

L'affront nous eſt commun, & ma cauſe eſt la vôtre,

LA COMTESSE.

Oui, pour venger nos droits, liguons-nous l'un & l autre.

DAMIS.

Nous ſommes beaux tous deux ; employons nos attraits
Pour ôter à l'hymen les vols qu'il nous a faits.
Forçons-les tous les quatre à brûler d'autres flâmes :
Ayez ſoin des maris, je me charge des femmes.

SCENE DERNIERE.

DIVERTISSEMENT.

LE CHANTEUR, LES DANSEURS, LES DANSEUSES.

LE CHANTEUR.

JEunes Beautés, tendres Amans,
Dont l'ame eſt, en ſecret, épriſe ;
Venez à petit bruit dans ces jardins charmans ;
Venez, la nuit vous favoriſe :
Sous un maſque emprunté profitez des momens.

Ne craignez point les feux dont brillent ces retraites;
Leurs clartés, bien loin d'être faites
Pour éclairer les yeux jaloux,
Ne jettent un éclat si doux
Que pour guider les pas des Bergeres discretes.

Jeunes Beautés, tendres Amans,
Dont l'ame est, en secret, éprise;
Venez à petit bruit dans ces jardins charmans,
Venez, la nuit vous favorise:
Sous un masque emprunté profitez des momens.

VAUDEVILLE.

LE CHANTEUR.

I.

PAr avanture qu'un Epoux
Trouve sa femme en rendez-vous
Avec un Abbé qu'elle estime:
S'il est un sot il fait du bruit;
S'il a du monde & de l'esprit,
Il garde l'anonime.

II.

Que ſur un Ouvrage goûté
Un Rimeur ſoit felicité,
A l'avoüer l'orgüeil l'anime :
Mais, Auteur d'un couplet mordant,
S'il en reçoit un prix cuiſant,
Il garde l'anonime.

III.

Qu'un Gaſcon parvienne aujourd'hui
Par le beau ſexe ſon appui,
Son diſcours bruyant nous l'exprime :
Mais au jeu, par un art heureux,
S'il corrige le ſort fâcheux,
Il garde l'anonime.

AU PARTERRE.

Si, par bonheur, la Piece a pris,
Meſſieurs, par un aimable *bis*,
Que votre bouche nous l'exprime ;
Si l'Ouvrage ne vous plaît pas,
Arlequin vous prie, en ce cas,
De garder l'anonime.

FIN.

LIVRES ET PIECES DE THEATRE

Imprimés, & qui se vendent à Paris chez PRAULT pere, Quay de Gêvres, au Paradis.

De Monsieur DE BEAUCHAMPS.

RECherches sur les Théatres de France, depuis 1161. jusqu'en 1735. in-8°. 3. vol. *ou* en 1. vol. in-4°. gr. pap.

De Monsieur MAUPOINT.

Bibliotheque des Théatres, in-8°.

De Monsieur DE BOISSY.

Oeuvres de Théatre, in-8°. quatre volumes.

Les deux premiers volumes du Théatre François, contiennent,

Tome I.
- La Rivale d'elle-même, Comedie.
- L'Impatient, Comedie.
- Le Babillard, Comedie.
- Admete & Alceste, Tragedie, *Hollande.*

Tome II.
- Le François à Londres, Comedie.
- L'Impertinent malgré lui, Comedie.
- Le Badinage, Comedie, *Hollande.*

Les deux derniers volumes du Théatre Italien, contiennent,

Tome I.
- Le Triomphe de l'Interêt, Comedie, *Holl.*
- Le Je ne sçai quoi, Comedie.
- La Critique, Comedie, avec le Prologue de l'Auteur superstitieux.
- La Vie est un songe, Comedie héroïque.

Tome II.
- Les Etrennes, *ou* la Bagatelle, Comedie; avec les nouvelles Prédictions.
- La surprise de la Haine, Comedie.
- Apologie du Siecle, *ou* Momus corrigé, Com.
- Les Billets doux, Comedie.

Toutes ces Pieces se vendent aussi separément.

Les Amours anonimes, Comédie du même Auteur, *se vend separément des Oeuvres de Théatre.*

De Monsieur DESTOUCHES, *de l'Academie Françoise.*

Oeuvres de Théatre, in-12. trois vol. avec des corrections, des changemens, & des augmentations considerables à toutes ses Comedies.

Tome I. — Le Curieux impertinent.
L'Ingrat.
L'Irresolu.
Le Medisant.

Tome II. — Le triple Mariage.
L'Obstacle imprévû.
Le Philosophe marié.
L'Envieux, *sous presse.*

Tome III. — La fausse Agnès, *sous presse.*
Les Philosophes amoureux.
Le Glorieux.
Le Tambour nocturne, *sous presse.*

Toutes ces Pieces se vendent separément.

De Monsieur DE MARIVAUX.

Nouvelles Oeuvres de Théatre, in-12. trois volumes.

Les deux premiers Volumes contiennent les Pieces du Theatre François.

Tome I. — Annibal, Tragedie.
Le Dénoument imprévu, Comedie.
L'Isle de la Raison.

Tome II. — La seconde surprise de l'Amour.
La réünion des Amours.
Les Sermens indiscrets.

Le troisiéme Tome contient les Pieces du Theatre Italien.

Tome III. — L'Isle des Esclaves.
Le triomphe de l'Amour.
L'Ecole des Meres.
L'heureux Stratagême.

Toutes ces Pieces se vendent separément.

De M. DE R***.

Les caprices de l'Amour, Comedie.
La Dupe de ſoi-même, Comedie.

Ces deux Pieces ſe trouvent à la fin de chaque partie du Livre intitulé, La Veuve en puiſſance de Mari, in-12. 2. vol.

De Monſieur BRUEYS.

L'Avocat Patelin, Comedie, in-12.
L'Opiniâtre, in-12.
Le Sot toujours ſot, in-12.

De Monſieur RICCOBONI.

Ode prononcée à l'ouverture du Théatre Italien, en l'année 1733. in-8°.

Compliment prononcé à la clôture du même Théatre, en 1734. in-8°.

De Monſieur ROMAGNESI.

Compliment prononcé par Mademoiſelle Silvia & par lui-même, pour la clôture du Théatre Italien, en 1733.

De differens Auteurs.

L'Amante retrouvée, Opera comique, *de M. Niveau.* in-12.
L'après-dinée des Dames, Piece en trois actes, in-12. *Nantes.*
Le Caprice & la Reſſource, Prologue, in-12.
Le Complaiſant, Comedie, avec la Muſique, in-12.
Le Prologue & les Entrées des Ballets de l'Hercule amoureux, Opera. *Cette Piece ſe trouve dans le Livre intitulé,* Lettres hiſtoriques ſur les Spectacles de Paris, in-12.
Le Procès des Sens, Comedie *de M. Fuſelier.* in-8°.
Le triomphe des Melophilettes, in-8°. *Hollande,*

LE COMTE DE NEUILLI,

COMÉDIE HÉROÏQUE.

De Monſieur DE BOISSY.

Repréſentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens, le 18 Janvier 1736.

Le prix eſt de 24 ſols.



A PARIS,
Chez PRAULT, pere, Quay de Geſvres, au Paradis.

M. DCC. XXXVI.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, *Le Comte de Neuilli*, Comédie ; & j'ai crû que le Public en verroit l'impreſſion avec plaiſir. A Paris ce 17. Janvier mil ſept cens trente-ſix.

Signé, GALLYOT.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & feaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé PIERRE PRAULT, Libraire & Imprimeur à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il lui auroit été mis en main pluſieurs petits Ouvrages qui ont pour titre *les Etrennes*, ou *la Bagatelle*, & autres Pieces de Théatre du Sieur de Boiſſy, qu'il ſouhaiteroit imprimer ou faire imprimer & donner au Public, s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege ſur ce néceſſaires, offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon Papier & beaux caracteres, ſuivant la Feüille imprimée & attachée pour modele ſous le contre-ſcel des Preſentes. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Preſentes, de faire imprimer leſdites Pieces ci-deſſus ſpecifiées en un ou pluſieurs volumes, conjointement ou ſéparément, & autant de fois que bon lui ſemblera, ſur papier & caracteres conformes à ladite feüille imprimée & attachée ſous notredit contre-ſcel, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de *ſix* années conſecutives, à compter du jour de la datte deſdites Preſentes. Faiſons défenſes à toutes ſortes de perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéïſſance; Comme auſſi à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire leſdits Livres ci-deſſus expoſés en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, ſous quelque prétexte que ce ſoit, d'augmentation, correction, changement de titres, ou autrement, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Expoſant, & de tous dépens, dommages & interêts ; à la charge que ces Preſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois

mois de la datte d'icelles ; que l'Impreſſion de ces Livres ſera faite dans notre Roïaume & non ailleurs ; & que l'Impetrant ſe conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725. Et qu'avant de les expoſer en vente, les Manuſcrits ou Imprimés qui auront ſervi de copie à l'impreſſion deſdits Livres, ſeront remis dans le même état où les Approbations y auront été données, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin ; & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin ; le tout à peine de nullité des Preſentes : Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Expoſant ou ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie deſdites Preſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin deſdits Livres, ſoit tenuë pour dûëment ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & feaux Conſeillers & Secretaires, foi ſoit ajoûtée comme à l'original ; Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent, de faire pour l'execution d'icelles, tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires : CAR tel eſt notre plaiſir. DONNE' à Paris le trente-uniéme jour du mois d'Aouſt, l'an de grace mil ſept cent trente-trois, & de notre Regne le dix-huitiéme. Par le Roi en ſon Conſeil. *Signé*, SAINSON. Et ſcellé du grand Sceau de cire jaune.

Regiſtré ſur le Regiſtre VIII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 437. *Folio* 466. *conformément aux anciens Reglemens, confirmés par celui du* 28 *Fevrier* 1723. *A Paris ce premier Fevrier* 1733.

Signé, G. MARTIN, Syndic.

LE

LE COMTE DE NEUILLI.

COMÉDIE HÉROÏQUE.

A

ACTEURS.

LE COMTE DE NEUILLI.

LA MARQUISE.

LE MARQUIS, fils de la Marquiſe.

LEONORE, cruë fille de la Marquiſe.

LUCIE.

NELTON, Confident du Comte de Neuilli.

La Scene eſt à Paris dans l'Hôtel de la Marquiſe.



LE COMTE DE NEUILLI.

COMÉDIE HÉROÏQUE.

****

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

NELTON, LUCIE.

LUCIE.

PEut-on sçavoir ici quel sujet vous attire?

NELTON.

Faites-moi, s'il vous plaît, la grace de me dire
Si Madame bientôt reviendra de la Cour.

LUCIE.

Monſieur, ce matin même on attend ſon retour.

NELTON.

Milord Neuilli pour elle eſt pénétré d'eſtime.
Du Comte de Suſſex ce Seigneur fut l'intime:
Il ſçait qu'à ſa famille elle a ſervi d'appui,
Il eſt impatient de la voir aujourd'hui;
Brûlant de l'aſſûrer de ſa reconnoiſſance
Il eſt déja venu deux fois dans ſon abſence.

LUCIE.

Vous venez de la part du Comte de Neuilli!
Et vous appartenez à cet homme accompli?

NELTON.

J'ai ce bonheur, Madame.

LUCIE.

Ah! pour vous quelle gloire!
La renommée ici nous a fait ſon hiſtoire;
Et dans tous ſes récits nous l'a peint ſi parfait
Que je m'eſtime heureuſe avec juſte ſujet
D'avoir reçu le jour aux lieux qui l'ont vû naître.

NELTON.

La renommée eſt juſte à l'égard de mon maître;
Elle ne peut jamais trop vanter ſes vertus;
Et quoiqu'elle en publie, elles ſont au-deſſus.
Paris des Etrangers fut de tout tems l'aſile:
Milord, pour les aider, a choiſi cette Ville.

Sa patrie eſt par-tout où ſon cœur généreux
Peut verſer en ſecret ſes dons aux malheureux :
Sa vie eſt un tiſſu d'actions héroïques ;
Pere de ſes vaſſaux, & de ſes domeſtiques,
Il ſoulage leur peine, il prévient leurs beſoins,
Et le plus miſerable obtient ſes premiers ſoins.

LUCIE.

Quels traits !

NELTON.

Des gens de bien c'eſt le parfait modele.
Il eſt maître auſſi bon, qu'il eſt ami fidele.

LUCIE.

C'eſt tout dire en un mot. On nous a raconté
Que pour Milord Suſſex il avoit tout quitté.

NELTON.

Pour ſuivre cet ami qu'avoit proſcrit l'envie,
Il a plus fait encore, il a riſqué ſa vie ;
Et, par un rare exemple, il a ſacrifié
Repos, grandeur, fortune aux droits de l'amitié.
D'autres par plus d'exploits ont brillé dans la guerre :
Mais ſouvent ces guerriers, qui ravageant la terre,
Ne ſe font admirer que par des traits ſanglans,
Doivent toute leur gloire à des vices brillans.
Quoiqu'elle ait moins d'éclat, la ſienne eſt plus ſolide,

Et ſi la probité, ſi la vertu rigide
Font ſeules le grand homme aux yeux de la raiſon,
Perſonne plus que lui n'eſt digne de ce nom.

LUCIE.

Il eſt beau d'obtenir un éloge ſemblable;
Et voilà le portrait du Héros véritable.
Mais la jeune Marquiſe a mal paſſé la nuit,
Près d'elle en ce moment l'amitié me conduit;
D'un devoir ſi preſſant il faut que je m'acquite;
Et vous m'excuſerez, Monſieur, ſi je vous quitte. (*Lucie rentre.*)

SCENE II.

NELTON *ſeul.*

DAns ce jour, malgré moi, je forme ſur Milord
Un ſoupçon que j'étouffe & qui renaît plus fort.
De ſon ame avec ſoin il me cache le trouble.
Sa triſteſſe eſt plus grande & ſon ennui redouble;
Mais tous deux ont changé de forme dans ces lieux,
Et depuis quatre jours que j'obſerve ſes yeux,
Je les trouve chargés d'une langueur ſecrette,

Qui ſemble de ſon cœur annoncer la défaite.
Il exhale ſouvent des ſoupirs à demi,
Non tels qu'il les pouſſoit pour la mort d'un ami.
Il gemit à preſent, mais c'eſt d'un ton plus tendre,
Et ſa plainte tout haut n'oſe ſe faire entendre.
La difference frappe à travers tout détour,
Et l'amitié ſoupire autrement que l'amour.
Ce dernier a vaincu ſa longue réſiſtance,
Et pour le mieux ſoumettre, il l'attendoit en France.
Mais je le vois paroître, & je l'entends gémir,
Mon doute à ſon aſpect ne fait que s'affermir.

SCENE III.

LE COMTE, NELTON *ſe tenant éloigné.*

LE COMTE *ſans voir Nelton.*

QUels tranſports inconnus ! & quel combat terrible !
A l'amour juſqu'ici mon cœur inacceſſible
Avoit ſenti les traits de la ſeule amitié.
Par quel charme fatal s'eſt-il donc oublié ?

Quand je fuis un Païs funeſte à l'innocence ;
Indigné contre lui, quand je n'aborde en France,
Que pour y regretter par un deüil éternel
Un ami condamné ſans être criminel :
Que je viens conſacrer mes douleurs les plu fortes
Dans des lieux où ſa femme & ſa fille ſont mortes;
Aux ſoins que je leur dois, mettant le dernier ſceau,
Quand je viens de mes pleurs arroſer leur tombeau :
Que la vertu paiſible eſt mon ſeul exercice,
Et que j'arrive ici, pour voir leur protectrice.
Dans ce même ſalon un objet enchanteur
Paroît, lance un regard, & ſubjugue mon cœur.
Des écueils de l'amour j'ai ſauvé ma jeuneſſe ;
J'attends, pour m'y briſer, l'âge de la ſageſſe,
Et d'une folle ardeur je me vois aſſailli !
O ciel ! eſt-il poſſible ? & ſuis-je bien Neuilli ?
Je combats vainement ; ma raiſon eſt vaincuë :
L'amour regne en tiran dans mon ame éperduë ;
Il y verſe l'oubli des devoirs les plus forts,
Et, juſqu'à l'amitié, tout cede à ſes tranſports.
Je perds depuis trois jours tout le ſoin de ma gloire,
Et les noms les plus chers ſortent de ma mémoire.

NELTON *à part.*

Mon ſoupçon étoit juſte, & le Comte a parlé,
Le ſecret de ſes feux m'eſt enfin dévoilé.

LE COMTE.

O ! Comte de Suſſex ! ô ! cendre reverée !
Tu gemis de l'yvreſſe où mon ame eſt livrée.
Du tort qu'elle te fait ne ſois pas offenſé.
En dépit de moi-même, helas ! j'y ſuis forcé :
Si mes feux dans mon cœur ont ſur toi l'avantage,
La raiſon venge bien cette injuſte partage.
Ah ! qu'il eût mieux valu terminer mon deſtin,
Noblement avec toi, les armes à la main ;
Et couronnant par-là notre tendreſſe illuſtre,
Emporter chez les morts ma gloire en tout ſon luſtre,
Que d'aller te ſurvivre, & conſerver le jour,
Pour fléchir aujourd'hui ſous le joug de l'amour,
Et perdre, par l'affront d'un inſtant de foibleſſe,
L'honneur que m'avoient fait quarante ans de ſageſſe.

NELTON.

Il aigrit ſa douleur en voulant la cacher,
Partons.... mais le reſpect m'empêche d'approcher.

LE COMTE.

Puiſque je ne puis vaincre une ardeur qui m'entraîne,
Ma raiſon ſur mes ſens ſe rendant ſouveraine,
Lui fera du devoir ſubir la juſte loi,
Et la ſçaura du moins rendre digne de moi :
Mais doit-elle éclater ? ou doit-elle ſe taire ?
(appercevant Nelton)
Le conſeil d'un ami me ſeroit neceſſaire ;
Nelton s'offre à ma vûë;incertain dans mes vœux,
Je n'oſe , & je voudrois lui confier mes feux.

NELTON.

Si je romps le ſilence, excuſez mon audace ,
A mon attachement vous devez faire grace ;
Depuis votre arrivée en ce lieu deſiré ,
A de nouveaux chagrins vous paroiſſez livré :
Je vois à tout moment que votre main me cache
Des pleurs que malgré vous la douleur vous arrache ,
De vos tourmens ſecrets, je me ſens déchirer !

LE COMTE.

Helas !

NELTON.

Je vous entens encore ſoupirer !
Oſez vous confier à mon zele ſincere,
Vos peines . . . .

LE COMTE.

Je n'ai pas de confidence à faire.

NELTON.

Cette faveur ſans doute eſt trop grande pour nous;
Et le ſort m'a placé trop au-deſſous de vous
Pour meriter l'honneur de votre confidence.

LE COMTE.

Vous faites éclater un ſoupçon qui m'offenſe,
Nelton, vous le devez bannir de votre eſprit:
La vertu ſur le mien a ſeule du credit.

NELTON.

Ah! s'il eſt vrai, Monſieur, ceſſez de vous défendre,
Daignez juſques à moi, daignez enfin deſcendre,
Et ſongez que Nelton dans l'honneur affermi
Eſt votre ſerviteur, & de plus, votre ami.
Oüi, votre ami, Monſieur, pardonnez-moi ce terme,
J'en ſens toute la force, & ſçai ce qu'il renferme,
Tout auſſi-bien qu'aux grands il convient aux petits;
La nobleſſe du cœur en fait ſeule le prix,
Celle du rang ſans l'autre eſt peu recommandable;
On doit moins honorer de ce nom reſpectable,
Un noble vicieux qui penſe baſſement,

Qu'un ſerviteur fidele & plein de ſentiment ;
A le prendre avec vous, c'eſt ce qui m'encourage,
Mon cœur dont je ſuis ſûr, m'enhardit davantage;
Nul par ſon zele ardent, ſon reſpect & ſa foi,
De le porter, Monſieur, n'eſt plus digne que moi;
Vous l'avez illuſtré beaucoup plus que perſonne,
Par ce titre ſi beau que mon ardeur me donne,
Et qui peut tout ſur vous, dites-moi vos ſecrets ?
Vos douleurs en ſeront bien moins vives après ;
Votre interêt lui ſeul me porte ....

LE COMTE.

Tu me charmes !
Je ne balance plus, & je te rends les armes ;
Mon eſtime t'eſt dûë ; & tu penſes ſi bien,
Qu'à tes yeux déſormais je ne dois cacher rien :
A ta fidelité je dois ma confidence;
Et puiſqu'elle m'oblige à rompre le ſilence,
Contre un attrait vainqueur en vain j'ai réſiſté,
Depuis trois jours ici l'amour m'a ſurmonté.

NELTON.

La beauté qui vous plaît, peut-elle être connuë?
Et ces lieux ....

LE COMTE.

La Marquiſe eſt-elle revenuë ?

NELTON.

Monſieur, elle n'eſt pas encore de retour.

LE COMTE.

Et sa fille, Nelton ?

NELTON.

Chez elle il n'est pas jour.

LE COMTE.

Leonore ! vers vous un doux penchant m'appelle !

NELTON.

Vous l'aimez ?

LE COMTE.

Je l'adore.

NELTON.

Hé, Monsieur, le sçait-elle?

LE COMTE.

Non, ton maître novice à pousser des soupirs,
Ignore l'art flateur d'exprimer ses desirs;
Et, d'un amant soumis, je rougis à mon âge
De venir faire ici le triste apprentissage:
Je vais du ridicule affronter le danger,
Sur tout dans un Pays où je suis étranger,
Le centre des bons airs, où l'agrément preside,
Où la mode gouverne & le dehors décide.
Un rien choque à Paris, l'œil d'un sexe charmant,
Qui se rend à la grace & non au sentiment:
Il faut être enjoüé, pour lui paroître aimable,

Et si l'on ne badine, on n'est pas agréable,
Vieilli dans la douleur ! puis-je plaire à present ?
Je sçais être fidele & non pas amusant :
Des François séducteurs, je n'ai pas le merite;
Mais quand j'en aurois l'art, j'en fuirois la conduite;
Je serois à ce prix honteux d'avoir vaincu,
Et l'amour est un monstre où manque la vertu.

NELTON.

Chassez de votre cœur, la crainte qui l'agite;
Rien ne sçauroit ternir l'éclat du vrai merite,
On le respecte à Londre, on l'admire à Paris,
Et, plus fort que la mode, il brille en tout Païs.

LE COMTE.

Il faut d'autres attraits pour vaincre une maîtresse;
Un triomphe si doux, n'est dû qu'à la jeunesse.

NELTON.

Leonore, Monsieur pense trop sagement,
Pour croire que son cœur préfere aveuglement
Un brillant passager au merite solide.
On dit qu'en tous ses pas, la sagesse la guide;
Faites parler les feux dont vous êtes épris,
Pour être rebutés, ils sont d'un trop grand prix.

LE COMTE.

Tes discours séduisans ont beau flater mon ame,

Je ne puis me résoudre à declarer ma flâme,
Et mon cœur malheureux est contraint de nourrir
Un feu qu'il ne peut vaincre, & n'ose découvrir.

NELTON.

Ah! je tremble pour vous de cette violence.
Voulez-vous donc mourir d'un si cruel silence,
Quand par un mot, Monsieur, vous pouvez être heureux?

LE COMTE.

Non, je ne ferai point cet aveu dangereux,
Ma gloire m'est trop chere, & c'est la compromettre.

NELTON.

Dans cette extrêmité, daignez donc me permettre
D'employer tous mes soins, & de parler pour vous.
Je fais de votre bien mon bonheur le plus doux;
Et Nelton vous répond, si vous voulez l'en croire,
De servir votre amour, sans risquer votre gloire;
Elle m'est précieuse autant qu'à vous.

LE COMTE.

Je crains...

NELTON.

C'est à tort. Rassurez vos esprits incertains.

LE COMTE.

Ton zele est si pressant, qu'il faut que je lui cede:
Je sens que mon ardeur a besoin de ton aide.
Va, puisque tu le veux, tu peux agir pour moi;
Je connois ta sagesse, & je me livre à toi.

(*il sort.*)

SCENE IV.

NELTON *seul.*

POur un maître si grand mon ame s'interesse;
Et je veux dans ce jour couronner sa tendresse.
Recourons à Lucie, employons son appui,
Elle estime le Comte, & fera tout pour lui:
Elle a de la naissance, elle est sage & discrette;
Leonore a pour elle une amitié parfaite.
Je ne puis mieux choisir. Je vais... Mais la voici.

SCENE V.

NELTON, LUCIE.

LUCIE.

POur saluer Milord, je reparois ici;
Mais je ne le vois pas. NELTON.

NELTON.

Il ſort dans l'inſtant même.

LUCIE.

Je n'ai que ce jour ſeul. Mon regret eſt extrême.

NELTON.

Comment?

LUCIE.

Je pars demain pour entrer au couvent,
Et je voulois, Monſieur, le voir auparavant;
J'y dois ſuivre les pas de la jeune Marquiſe:
Elle y va pour toujours.

NELTON.

Ciel! quelle eſt ma ſurpriſe?
Ce revers pour Milord doit me faire trembler.

LUCIE.

Dites, pourquoi?

NELTON.

Je crains.... mais non, je dois parler.
Son interêt preſſant veut qu'à votre prudence,
Je découvre, Madame, un ſecret d'importance
Qui doit être aux regards voilé ſoigneuſement,
Et qui va vous remplir d'un juſte étonnement.
Sçachez que ce Héros, dont l'ame ſans foibleſſe
Avoit juſqu'à ce jour méconnu la tendreſſe,
Et que l'amitié ſeule avoit fait ſoupirer;
Sçachez, d'un feu brûlant qu'il ſe ſent devorer,

Et que, pour ſon malheur, l'aimable Leonore ;
Votre jeune Marquiſe eſt l'objet qu'il adore.

LUCIE.

Veillai-je en ce moment, & l'ai-je bien oüi?
Le Comte, dites-vous, aime Leonore ?

NELTON.

Oüi.

Un inſtant a fait naître une flâme ſi vive ;
Mais pour la déclarer, ſa bouche eſt trop craintive,
Et je croïois, par vous, pouvoir le rendre heureux.
Jugez de ma douleur dans ce revers affreux ;
Jugez en même-tems, quelle atteinte mortelle,
Va porter à ſon cœur cette triſte nouvelle.

LUCIE.

Quelle fatalité ! je le plains aujourdhui,
Ses grandes qualités m'intereſſent pour lui ;
Je voudrois que l'Himen pût l'unir avec elle,
Tous deux y trouveroient leur gloire mutuelle.
Je ſouhaite ce nœud pour leur commun bonheur,
Et d'y contribuer je me ferois honneur.
Leur vertu forme entre-eux une chaîne ſecrete,
Et s'il eſt accompli, Leonore eſt parfaite.

NELTON.

Ah ! puiſqu'il eſt ainſi, parlez en ſa faveur ;
Mais ménagez ſa gloire en ſervant ſon ardeur,

S'il ne peut être heureux, qu'à jamais on ignore
L'ardente paſſion qu'il ſent pour Leonore.

LUCIE.

Sans l'expoſer en rien, mes ſoins ſçauront agir,
Et ſon front d'un refus n'aura point à rougir.
A couronner ſes vœux plus d'un motif me porte.

NELTON.

Et quelle autre raiſon?

LUCIE.

Une raiſon très-forte.
Le repos du Marquis, & le ſoin de ſes jours.

NELTON.

De ſon frere? Daignez m'expliquer ce diſcours!

LUCIE.

Puiſqu'il faut, à mon tour, que je vous le revele,
Le Marquis ne reſpire & ne vit que par elle,
Il ne peut un moment s'éloigner de ſa ſœur;
S'il ſçavoit ſon deſſein, il mourroit de douleur;
Et je dois l'empêcher pour lui ſauver la vie,
Je cours y travailler.

NELTON.

Hâtez-vous, je vous prie.

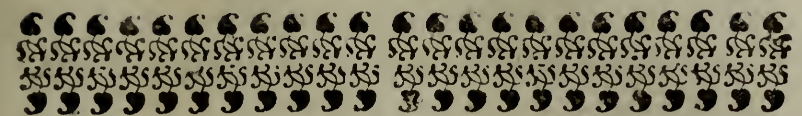
LUCIE.

Allez, & du ſuccès repoſez-vous ſur moi:
Il va ſuivre bien-tôt l'eſpoir que j'en conçoi;
Leonore du Comte a reçû la viſite,

Son eſprit eſt déja frappé de ſon merite ;
Avec beaucoup d'éloge elle m'en a parlé.
Par l'eſtime aiſément un cœur eſt ébranlé,
Et je croirai ſervir la France & l'Angleterre ;
Si je puis par mes ſoins faire voir à la terre,
Uni d'un même ſort, ce que toutes les deux
Ont produit de plus rare, & de plus vertueux.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LA MARQUISE, *seule.*

LEonore choisit l'état de la retraite.
Sa beauté, sa douceur, font que je la regrette.
De ma fille elle occupe & merite le rang,
Mais elle ne l'est pas, & sort d'un autre sang;
Quoique dans ma maison elle soit étrangere,
Presqu'autant que mon fils, je sens qu'elle m'est chere.
Son sort est un secret ignoré dans ces lieux.
Lucie entre, je dois le cacher à ses yeux.

SCENE II.

LA MARQUISE, LUCIE.

LA MARQUISE.

DE voir Milord Neuilli je suis impatiente;
Mais des pas que j'ai faits, j'ai lieu d'être contente.

Je dois encore agir pour hâter le ſuccès
D'un projet important où tendent mes ſouhaits.

LUCIE.

Quel eſt donc ce projet ?

LA MARQUISE.

Un très-grand mariage.
C'eſt en ſecret pour lui que j'ai fait mon voyage ;
Son ſecours peut lui ſeul empêcher de tomber,
Ma maiſon affoiblie, & prête à ſuccomber
Sous le poids des emprunts & des dettes immenſes,
Où du rang que je tiens me forcent les dépenſes.
Pour briller au dehors, on épuiſe ſes biens,
Et les malheurs d'autrui m'éclairent ſur les miens.
Je vois avec effroi tant de nobles celebres,
Qui de l'éclat du jour paſſent dans les tenebres,
Et diſparus ſoudain ne laiſſent après eux
Que le bruit de leur chute & des débris honteux.
Pour fuir un tel revers, mes ſoins & ma prudence,
D'une riche heritiere ont brigué l'alliance ;
Pour l'unir à mon fils, tout eſt preſque arrêté.

LUCIE.

Madame, ſur ce nœud l'avez-vous conſulté?

LA MARQUISE.

Je n'ai pas eu le tems : mais mon fils eſt trop ſage
Pour ne pas conſentir à ſon propre avantage.

Je dois à ce ſujet ce ſoir l'entretenir.
Gardez-vous de rien dire & de le prévenir.
(*Elle ſort.*)

SCENE III.

LUCIE *ſeule.*

SA noble ambition eſt digne de loüange,
Cependant Leonore & ſa langueur étrange,
Ne ceſſent un moment d'agiter mon eſprit ;
Je mets tout en uſage, & rien ne l'en guerit.

SCENE IV.

LUCIE, NELTON.

NELTON.

MAdame, pardonnez au zele qui m'entraîne,
L'interêt de mon maître en ce lieu me ramene :
Sur le ſort de ſa flâme, inquiet & troublé,
Je reviens pour ſçavoir ſi vous avez parlé.
Une ſi belle ardeur, ſera-t'elle écoutée ?

LUCIE.

Tantôt d'un faux eſpoir mon ame s'eſt flattée ;

Et le deſtin du Comte eſt des plus malheureux;
Le cœur de Leonore eſt contraire à ſes feux.

NELTON.

Qu'entens-je ?

LUCIE.

Elle a pour lui la plus parfaite eſtime ;
Et ſent tout le reſpect que ſon merite imprime.
Mais l'Himen eſt pour elle un lien odieux,
Et la retraite ſeule eſt aimable à ſes yeux.

NELTON.

Je gemis de ce coup, il accable mon ame !
Je comptois l'informer du ſuccès de ſa flâme ;
Je ſuis bien éloigné de ce flateur eſpoir,
Je n'ai que des malheurs à lui faire ſçavoir !
Il a reçû des Cieux l'ame la plus ſenſible,
Quelle épreuve pour elle ! & quel ſupplice horrible !
Le ſort de ce grand homme eſt digne de pitié ;
L'amour ne lui prépare, ainſi que l'amitié,
Pour prix de ſes vertus que des peines cruelles.
Il eſt toujours en bute à des rigueurs nouvelles :
Vieilli par la fatigue, uſé par la douleur,
Il ne ſurvivra pas à ce dernier malheur.
A le ſuivre, s'il meurt, mon ame ſera prompte ;
Je ne puis être heureux que du bonheur du Comte ;

Mais Leonore eſt-elle inflexible à tel point
Qu'on ne puiſſe eſperer ?...

LUCIE.

Ne vous en flattez point,
Elle a pris pour le monde une haine mortelle,
Et l'air qu'elle y reſpire eſt un poiſon pour elle;
Il porte chaque jour atteinte à ſa ſanté:
Sa retraite devient une neceſſité.

NELTON.

Qui peut cauſer en elle un dégout ſi terrible?

LUCIE.

Je ne ſçai; mais il faut qu'il ſoit bien invincible,
Puiſque ſon frere même, & leur tendre union,
Sont moins forts dans ſon cœur que cette aver-
ſion.
Mais on vient. C'eſt lui-même.

NELTON.

Adieu, je me retire;
Et vais joindre Milord que je fremis d'inſtruire.
(*Il ſort.*)



SCENE V.

LE MARQUIS, LUCIE.

LE MARQUIS.

AH! de grace, Lucie, éclairciſſez-mon cœur;
Depuis hier au ſoir, je n'ai pû voir ma ſœur:
Que fait-elle ? Parlez.

LUCIE.

Mais, ſa triſteſſe augmente,
Et je trouve aujourd'hui ſa ſanté languiſſante.

LE MARQUIS.

Qu'entens-je! ce diſcours m'allarme vivement:
Pourquoi n'eſt-elle pas dans ſon appartement ?

LUCIE.

Pour vaincre ſon ennui, ſans doute elle eſt ſortie.

LE MARQUIS.

Je crains les noirs effets de ſa melancolie.

LUCIE.

Son mal ne ſera rien; r'animez votre eſpoir.

LE MARQUIS.

Pour m'en bien aſſurer je brûle de la voir.
Depuis ſept où huit jours, je la trouve changée,
Et dans la rêverie elle eſt toujours plongée:

Mais elle eſt votre amie, & vous ouvre ſon cœur ;
Quelle peine l'occupe, & cauſe ſa langueur ?
Vous ſçavez à ſon ſort combien je m'intereſſe,
Et que ſes moindres maux allarment ma tendreſ-
ſe :
Ne me cachez donc plus ce qui peut l'affliger;
Je ne veux le ſçavoir que pour le partager.

LUCIE.

Sans aucun fondement vous avez cette idée :
Si de quelque chagrin elle étoit obſedée,
Son cœur de vous l'apprendre eût-il pû s'empê-
cher ?

LE MARQUIS.

Il en eſt qu'à ſoi même on voudroit ſe cacher!

LUCIE.

Un ſouci paſſager peut troubler ſon viſage,
Les plut beaux jours, Monſieur, ne ſont pas ſans
nuage.

LE MARQUIS.

Je ne reconnois point ma ſœur à ce portrait;
La raiſon la conduit dans tout ce qu'elle fait :
Mais je ſuis trop long-tems privé de ſa preſence.
Etre une heure loin d'elle, eſt une longue abſence;
Les momens où je ſuis éloigné de ſes pas,
Sont des inſtans perdus, où mon cœur ne vit pas ;
Et je vole....

LUCIE.

Elle vient, & je vous laiſſe enſemble.

LE MARQUIS.

Sa triſteſſe m'allarme, & près d'elle je tremble.

(*Lucie ſort.*)

SCENE VI.

LE MARQUIS, LEONORE *plongée dans la rêverie.*

LEONORE *ſe trouvant vis-à-vis le Marquis.*

AH! mon frere, c'eſt vous!

LE MARQUIS.

Qu'avez-vous donc, ma ſœur,
D'où naît ſur votre front cette ſombre pâleur?

LEONORE.

Mon frere, ce n'eſt rien.

LE MARQUIS.

Vous avez beau le taire,
L'état où je vous vois m'aſſure le contraire.
Qu'eſt-ce qui vous afflige? Eh, quoi! ma ſœur, eh quoi!
Votre ame dans ce jour a des ſecrets pour moi?
D'un pareil procedé que faut-il que je penſe?

LEONORE.

Diſſipez vos fraïeurs.

LE MARQUIS.

Rompez donc ce ſilence,
Ne deſeſperez pas un frere malheureux.
Au nom de l'amitié qui nous unit tous deux,
Dévoilez-moi votre ame & calmez mes allarmes:
Vous pouſſez des ſoupirs, & vous verſez des larmes,
Leonore!

LEONORE.

Fuyons!

LE MARQUIS.

Je ne vous quitte pas
Que vous ne m'appreniez....

LEONORE.

N'arrêtez point mes pas.
Laiſſez-moi. Je ne puis, ni ne dois vous inſtruire.
Tâchez de m'oublier. Ce mot doit vous ſuffire.

LE MARQUIS.

Quel diſcours ſurprenant! Ma ſœur, expliquez-vous?

LEONORE.

Je crains de vous porter de trop ſenſibles coups.
Adieu. Je dois vous fuir par pitié pour vous-même.

LE MARQUIS.

Non, ma sœur parlera s'il est vrai qu'elle m'aime.
Son silence est pour moi plus affreux que la mort.

LEONORE.

Où me reduisez-vous?

LE MARQUIS.

J'exige cet effort.

LEONORE.

Puisque vous me forcez, mon frere, à vous le dire;
Du monde, pour jamais, demain je me retire.

LE MARQUIS.

Qu'entends-je! A ce dessein, qui vous porte aujourd'hui?

LEONORE.

C'est le dégoût mortel que j'ai conçu pour lui;
Chaque pas que j'y fais me montre un précipice;
Chaque instant que j'y passe ajoûte à mon supplice;
Votre sœur plus long-tems ne peut y respirer,
Et mon unique peine est de me separer
D'une mere que j'aime, & d'un frere si tendre.
Je voulois de ces lieux partir sans vous l'apprendre.
D'un adieu si cruel qui déchire mon cœur,

Je voulois à tous deux épargner la douleur ;
Je ſentois le danger d'une telle entrevûë,
Et, pour la détourner, j'évitois votre vûë.
Je vous ai rencontré, je n'ai pû réſiſter ;
Et même, en ces inſtans, je me ſens arrêter
Par un charme puiſſant qui près de vous me lie,
Et combat ma raiſon qui veut que je vous fuie.

LE MARQUIS.

Je demeure immobile à cet affreux diſcours !
Vous allez me quitter, ma ſœur, & pour toujours !
Pour la derniere fois je parle à Leonore.
Je ne reverrai plus une ſœur que j'adore.
Une retraite auſtere, & des murs odieux
Vont d'un voile éternel la cacher à mes yeux :
Et ce qui met le comble à ma douleur extrême,
C'eſt cette même ſœur qui forme, d'elle-même,
Ce barbare deſſein qui doit nous déſunir ;
Et de notre amitié perdant le ſouvenir,
Elle oſe prononcer un Arrêt qui me tuë :
Mais vous voulez en vain vous ſouſtraire à ma vûë,
Vous ne partirez point ; &, d'un pareil projet
Mon juſte deſeſpoir empêchera l'effet.

LEONORE.

Arrêtez ! Je fremis ! Que prétendez-vous faire ?

Pour notre bien commun ma fuite eſt neceſſaire.

LE MARQUIS.

Neceſſaire! grand Dieu! quand ma mort la ſuivra:
Quoi! pour un vain dégoût qu'un inſtant détruira,
Vouloir vous arracher à tout ce qui vous aime;
A de fauſſes terreurs vous immoler vous-même:
M'abandonner, enfin, ſans eſpoir de retour,
Moi, qui loin de ma ſœur, ne puis paſſer un jour;
Qui ſupporte à regret ſa plus legere abſence,
Et qui dans elle ſeule ai mis ma confiance.

LEONORE.

Croyez qu'à ces douceurs je m'arrache à regret.
J'en gemis comme vous; mais, au choix que j'ai fait,
Votre interêt m'engage & mon repos m'oblige,
L'état de ma maiſon en même tems l'exige.
Mon frere doit lui ſeul en être le ſoûtien,
Et j'aime à l'enrichir aux dépens de mon bien.

LE MARQUIS.

C'eſt faire à ma tendreſſe une cruelle offenſe.
Pour moi le plus grand bien, ah! c'eſt votre preſence.
Il n'en eſt point ſans lui que je puiſſe goûter;
Et de mon propre ſang je voudrois l'acheter.

Tout

Tout plaiſir ſans ce bien, toute paix m'eſt ravie,
Et vouloir me l'ôter, c'eſt m'arracher la vie.
La générosité que vous me faites voir
Prouve que l'amitié ſur vous eſt ſans pouvoir.
Je ne vous ſuis plus cher, & votre ame inhumaine.....

LEONORE.

Ah ! vous me l'êtes trop ! C'eſt ce qui fait ma peine.

LE MARQUIS.

C'eſt manquer d'amitié que d'en craindre l'excès.

LEONORE.

De la vôtre je dois redouter les attraits.

LE MARQUIS.

Eh ! pourquoi donc, ma ſœur, apprehender ſes charmes ?
Mon amitié peut-elle exciter vos allarmes ?
Un tel attachement eſt-il donc défendu ?
En quoi peut-il choquer la ſevere vertu ?
Le ſang l'a dans mon ame imprimé dès l'enfance,
Et tous mes ſoins pour vous reſpirent l'innocence.
Eſtre toujours enſemble, & ſe complaire en tout,
N'avoir qu'un ſentiment, qu'un eſprit, & qu'un goût ;

Par mille doux égards se prouver sa tendresse ;
Et sur les moindres voeux se prévenir sans cesse;
Tel est le noeud flatteur qui m'unit avec vous :
Devez-vous un moment craindre un lien si doux ?
Ne vous opposez plus à ma juste demande,
Ma soeur, ne partez pas, la rigueur est trop grande ;
Laissez-moi seulement vivre où vous demeurez :
Que je partage au moins l'air que vous respirez.
Cet espoir peut lui seul faire naître ma joye,
Et je suis trop heureux, pourvû que je vous voye.

LEONORE.

Ah ! ce même discours qui doit m'épouvanter,
Précipite ma fuite, au lieu de l'arrêter.
Il a beau déguiser le poison qu'il renferme,
Dans son juste dessein mon coeur demeure ferme.
D'un penchant séducteur défions-nous tous deux.
Le crime qui se voile est le plus dangereux.

LE MARQUIS.

Que dites-vous, ma soeur ? & quelle étrange crainte?...

LEONORE.

Dans le trouble mortel dont mon ame eſt atteinte,
Je pars, & ne dois plus vous voir, ni vous parler.
Mon cœur même, mon cœur craint de ſe démêler.
Il ſent des mouvemens, dont à peine il eſt maître,
Et je ferme les yeux de peur de me connoître.

LE MARQUIS.

Quel horrible ſoupçon vient noircir votre eſprit?
Ah! j'en ſuis effraïé, j'en demeure interdit.
Quoi! mon trop d'amitié ſeroit-il condamnable?
Sans m'en être apperçû. Dieu! Serois-je coupable?

LEONORE.

Le doute ſur ce point ſuffit pour nous quitter.
Domptez des ſentimens....

LE MARQUIS.

Eh! puis-je les dompter?

LEONORE.

Oui, de les étouffer, vous aurez l'avantage,
Si de luter contre eux vous avez le courage.
On ſoumet les deſirs qui ſont bien combattus,
Et les vices détruits ſe changent en vertus.
Qu'en un ſi grand péril votre force ſe montre,

Et jusqu'à mon départ, évitez ma rencontre.
Elle rendroit ma peine & mon trouble plus forts.

LE MARQUIS.

Qu'exigez-vous de moi?

LEONORE.

Faites-vous ces efforts;
Appellez, comme moi, la raison à votre aide,
Et songez qu'à nos maux il n'est que ce remede.

LE MARQUIS.

Vous le voulez : eh bien ! je vous imiterai;
Mais le coup est mortel, & j'y succomberai.

LEONORE.

Prenez soin de vos jours, pour consoler ma mere.
Tout vous l'ordonne.

LE MARQUIS.

Adieu, ma sœur.

LEONORE.

Adieu, mon frere.

LE MARQUIS.

Pour ne plus nous rejoindre, il faut nous séparer.

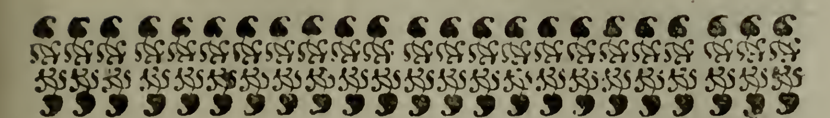
LEONORE.

Je vais sortir du monde.

LE MARQUIS.

Et je vais expirer!

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE, NELTON.

LE COMTE.

LEonore nous quitte, ô, Ciel! eſt-il poſſible?

NELTON.

Oüi, Monſieur.

LE COMTE.

Ah! quel coup pour mon ame ſenſible!

NELTON.

Vous m'en voïez ici comme vous abbatu:
Votre eſprit a beſoin de toute ſa vertu.

LE COMTE.

Aurois-je dû m'attendre au revers qui m'accable?
Et peut-on éprouver un ſort plus déplorable?
C'étoit peu qu'un ami plongé dans le malheur,
Pendant vingt ans entiers eût nourri ma douleur;
C'étoit peu, dans l'exil, & loin de ma Patrie,
D'avoir traîné pour lui la moitié de ma vie;
Les maux de l'amitié n'étoient pas aſſez forts,

Il falloit que l'amour y joignît ſes transports !
J'avois bravé ſes coups au plus fort de l'orage,
Il m'attendoit au port, pour exercer ſa rage;
Mes ans de ſa fureur n'ont pû me garantir,
Pour combler les tourmens qu'il me fait reſſentir,
Il me rend dans ces lieux épris d'une maîtreſſe,
Qu'un obſtacle invincible enleve à ma tendreſſe;
Un moment à mes yeux il offre ſes attraits,
Pour embraſer mon ame, & m'en priver après.
Ce plaiſir eſt payé d'une abſence éternelle,
Et ſa vertu me rend ſa perte plus cruelle.
Mais parle : N'eſt-il plus d'eſpoir pour mon amour?

NELTON.

Non, rien ne peut la vaincre; elle part ſans retour.

LE COMTE.

C'en eſt fait, pour jamais je vais perdre ſa vûë:
De qui ſçais-tu, Nelton, ce départ qui me tuë?

NELTON.

Monſieur, tantôt Lucie a ſçû m'en informer.
Elle-même qui vient peut vous le confirmer.

LE COMTE.

Va ſçavoir ſi je puis parler à la Marquiſe.

NELTON.

A vos ordres, Monſieur, j'obéïs ſans remiſe.

(*Nelton ſort*)

SCENE II.

LE COMTE, LUCIE.

LE COMTE.

CRoirai-je dans ce jour un bruit qui ſe répand ?
Leonore, dit-on, entre dans un Convent.

LUCIE.

Il eſt vrai. Vous voyez ſa Compagne fidele,
Et moi-même demain je m'y rends avec elle.

LE COMTE.

Ma ſurpriſe redouble ! Eſt-ce bien pour toujours ?

LUCIE.

Oüi, nous allons, Monſieur, y conſacrer nos jours.
Le deſſein en eſt pris.

LE COMTE.

Quel projet eſt le vôtre ?
Sa mere y conſent ?

LUCIE.

Oüi.

LE COMTE.

Mais pourquoi l'une & l'autre,

Pourquoi quitter le monde ? Eh! l'air en eſt ſi doux ;
Quand on eſt belle, aimable, & faite comme vous.
D'une jeune beauté qu'il éleve ſans ceſſe,
Le monde eſt idolâtre, elle en eſt la Déeſſe.
Pour elle il fait brûler l'encens le plus flatteur,
Il enchaîne à ſes pas le plaiſir ſéducteur ;
Pour la mieux amuſer, ſes efforts le varient,
Et comme ſes déſirs, ſes jeux ſe multiplient.
Toutes deux preferer une auſtere priſon!

LUCIE.

Elle y va par penchant, & j'y vais par raiſon :
Avec plus de beautés, avec plus de richeſſe,
Elle court pour jamais enterrer ſa jeuneſſe.
Son ſacrifice eſt grand beaucoup plus que le mien;
Le monde eſt fait pour elle, & moi, je n'y perds rien.
Sans rang dans l'Univers, je m'y vois étrangere,
Et n'ai d'autre ſoûtien que celui de ſa mere.
J'ai beau devoir le jour à de nobles Parens,
C'eſt un titre onereux qui rend mes maux plus grands.
La naiſſance ſans bien eſt un poids dans la vie,
Loin de nous élever, elle nous humilie.

LE COMTE.

Vos charmes, votre ſort, & vos perils preſſans
Deviennent les objets les plus intereſſans;
Vous me faites trembler, puiſqu'il faut vous le dire;
Et le nouvel état que vous voulez élire,
Exige des devoirs, veut des dons ſi parfaits,
Qu'il eſt, pour le remplir, peu d'eſprits qui ſoient faits.
L'amour du changement, un caprice frivole,
Un chagrin paſſager, font ſouvent qu'on s'immole;
On croit dans cet aſile aſſûrer ſon repos,
Et ſouvent on y trouve un ſurcroît à ſes maux.
D'abord les paſſions pour quelque tems ſommeillent,
Mais leurs feux aſſoupis tout à coup ſe reveillent;
L'image des douceurs que l'on vient de quitter,
La fougue des déſirs qu'on ne peut contenter,
Sont autant de bourreaux qui déchirent une ame,
Et portent le remords ſans éteindre la flâme.
Le déſeſpoir ſurvient, le ſéjour de la paix
Devient celui du trouble & des mortels regrets,
Et du goût des plaiſirs ſentant la violence,
Dans le ſein des vertus on perd ſon innocence.
Prête à faire un tel pas, ne précipitez rien,

Sentez-en le danger, & consultez-vous bien.

LUCIE.

Monsieur, je l'avoüerai, ce tableau m'épouvante,
Et, si près du peril, je suis toute tremblante.

LE COMTE.

Vos malheurs sont pour moi les titres les plus
doux;
Ce sont autant de nœuds qui m'attachent à vous;
Votre païs, d'ailleurs, m'a donné la naissance,
C'est un nouveau lien qui nous unit en France;
J'y serai votre appui, n'ayez aucun effroi,
Et de votre bonheur reposez-vous sur moi.

LUCIE.

Pour exprimer l'excès de ma reconnoissance,
Monsieur, en ces instans je n'ai que mon silence.

LE COMTE.

Leonore devroit elle-même sentir
Tout le danger d'un choix que suit le repentir;
Le Ciel ne l'a formée avec tant de merite
Que pour faire l'honneur du monde qu'elle quit-
te:
Pour elle il est des cœurs qui n'épargneroient
rien,
Dans son bonheur unique ils mettroient tout leur
bien.

LUCIE.

C'eſt ce qu'à tout moment ma bouche lui repete.
Et parmi tant de cœurs que ſon ame rejette,
Il en eſt un ſur-tout dont j'ai vanté le prix ;
J'ai peint l'amour parfait dont je le ſçais épris ;
Il n'eſt point de vertus qu'il n'ait en appanage,
Et la fidelité ſur-tout eſt ſon partage.

LE COMTE.

Eh! quel eſt donc ce cœur que vous priſez ſi fort ?
De grace répondez.

LUCIE.

C'eſt le vôtre, Milord.

LE COMTE.

Ah ! Nelton vous a dit le ſecret de mon ame.

LUCIE.

Il me l'a confié pour ſervir votre flâme ;
Il vouloit avec moi rendre heureux vos deſtins,
Le ſecret de vos feux eſt en de ſûres mains.
Il eſt pour votre amour une reſſource encore,
La Marquiſe, Monſieur, peut tout ſur Leonore ;
Son reſpect pour ſa mere, appuïé de mes ſoins,
Peut rompre ce projet, ou le ſuſpendre au moins.
Oſez rout eſperer, pourvû qu'elle differe ;
Elle a pour vos vertus une eſtime ſincere,
Si l'on peut la réſoudre à choiſir un époux,
Soïez ſûr que ſon choix inclinera vers vous.

Parlez à la Marquiſe, & comptez ſur Lucie.

SCENE III.

LE COMTE, LUCIE, NELTON.

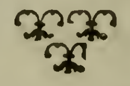
NELTON.

MOnſieur, vos pas ſont vains, & Madame
eſt ſortie.

LE COMTE *à Lucie.*

(*à part.*)

Adieu. Si mon ardeur n'éclate dans ce jour,
Sa fille part demain, je la perds ſans retour.
De parler au plutôt cette raiſon me preſſe;
Dans un ſi grand peril déclarons ma tendreſſe.
Demandons Leonore; il le faut ſans sarder,
Et quand l'amour craint tout, il doit tout hazarder.



SCENE IV.

LUCIE *ſeule.*

JE déplore ſon ſort, & je plains Leonore,
Chaque moment accroît, l'ennui qui la dévore;
Depuis l'inſtant fatal qu'elle a vû le Marquis,
Une morne triſteſſe accable ſes eſprits.
Son état m'épouvante, & ſa peine me touche;
Les ſanglots étouffés expirent dans ſa bouche,
Aucun mot échapé ne ſe mêle avec eux;
Sa douleur eſt muete, & ſon ſilence affreux.
J'ai beau la conjurer d'éclaircir mes allarmes,
Au lieu de me répondre, elle cache ſes larmes:
Dans le fond de ſon cœur je ne puis penetrer.
Si ſa mere ſçavoit.... Mais je la vois rentrer.

(*Elle ſort.*)



SCENE V.

LA MARQUISE, LEONORE.

LA MARQUISE.

LEonore, approchez, il eſt tems que mes mains
Ecartent le rideau qui voile vos deſtins.
Du monde pour toujours vous allez diſparoître;
Dans cet inſtant fatal vous devez vous connoître.
Pour vous faire un état digne de vos ayeux,
J'ai caché ce ſecret aux regards curieux:
Mais quand vous quittez tout, je ne dois plus rien taire.
Faiſant briller pour vous tout l'amour d'une mere,
J'ai ſur votre perſonne épuiſé mes bontés;
Et malgré tant de ſoins que vous m'avez coûtés,
Vous êtes étrangere, & n'êtes point ma fille.

LEONORE.

Qu'entens-je!

LA MARQUISE.

Un coup du ſort vous mit dans ma famille.
Londre eſt votre patrie, & non pas ce ſéjour.
Le Comte de Suſſex vous y donna le jour.
Accuſé fauſſement par une brigue lâche,
Il vit ſon nom flétri d'une éternelle tache.
On proſcrivit ſa tête, on confiſqua ſes biens,
Et l'aveugle fureur dégrada tous les ſiens.
Aux noirs traits de l'envie injuſtement en priſe,
Ce malheureux Seigneur ſe ſauva dans Veniſe.
Le fidelle Neüilli ſuivit lui ſeul ſes pas,
Et le Comte perit au milieu des combats.
Son épouſe avec vous porta ſes pleurs en France.
Je la vis: ſon air noble annonçoit ſa naiſſance.
Elle vous reſſembloit. Son malheur me toucha;
La plus forte amitié d'abord nous attacha:
Mais le chagrin bien-tôt finit ſa triſte vie,
Et le ciel me priva de cette illuſtre amie.
La Comteſſe en mourant (j'ai peine à retenir
Les larmes que m'arrache un ſi dur ſouvenir)
Vous remit dans mes mains, en vous baignant de larmes,
Et me recommanda votre enfance & vos charmes.
Je lui jurai pour vous un amour maternel,

Et j'ai rempli depuis ce ſerment ſolemnel.
Mon fils n'étoit pas né. Je n'avois en partage
Qu'une fille pour lors à peu près de votre âge.
Pour comble de malheurs, je la perdis, hélas!
Le jour que votre mere expira dans mes bras.
Ma douleur profita de cette circonſtance;
Et renfermant en vous toute mon eſperance,
Je vous mis en ſa place, & changeai votre ſort.
De Miledi Suſſex en publiant la mort,
Je fis en même tems répandre la nouvelle,
Que ſa fille la nuit étoit morte après elle.
Depuis ce même jour vous occupez ſon rang,
Ma tendreſſe eſt égale à la force du ſang;
Et le nœud qui vous tient liée à ma famille,
Ne ſeroit pas plus fort quand vous ſeriez ma fille.
Gardez un nom ſi doux; J'aime à le proferer,
Et même, en ce moment qui va nous ſéparer,
Et mettre à nous revoir un obſtacle invincible;
J'éprouve les combats d'une mere ſenſible.
Je ſouffre en vous parlant les plus vives douleurs,
Et je ne puis vous voir, ſans répandre des pleurs.

LEONORE.

Madame en ces inſtants les plus grands de ma vie,
Je demeure affligée, étonnée, attendrie.
Tant de ſecrets nouveaux que j'apprens à la fois,
M'ont

M'ont presque dérobé l'usage de la voix.
Mon ame & tous mes sens qu'ils viennent d'interdire,
Succombent sous ce poids, & n'y sçauroient suffire.
Trop de trouble accompagne un sort si peu commun,
Et j'ai trop de devoirs pour en remplir aucun.
Je dois pleurer la mort, & les malheurs d'un pere,
Et je dois regretter la perte d'une mere.
Je dois remercier votre cœur généreux
De tout ce qu'il a fait pour moi comme pour eux.
Je dois en même tems gemir au fond de l'ame
De tout perdre aujourd'hui jusqu'au bonheur, Madame,
Que je croyois avoir de vous appartenir.
Le ciel par plus de coups pouvoit-il me punir!
Dans ce comble de maux, tout ce qui me console,
Vous m'avez ordonné, quelle douce parole!
De conserver toujours jusqu'aux derniers soupirs
Le nom de votre fille où tendent mes desirs.
Ah! si je ne tiens pas à vous par la naissance,
J'y tiens par les bienfaits & la reconnoissance;
Et pour un cœur bien né je sens par mon transport

Qu'il n'eſt point de lien plus puiſſant, ni plus
fort.
Je ſens, dans ces momens que je ſuis éclairée,
Qu'il accroît le reſpect dont m'avoit pénétrée
La croyance où j'étois de vous devoir le jour.
Ayant plus fait pour moi, je vous dois plus
d'amour.
Vos bontés, ſi de vous j'avois reçu la vie,
Avec plus de ſplendeur, ne m'auroient pas
nourrie;
Et quelque ardeur qu'elle ait, ma tendreſſe ja-
mais
Ne ſçauroit égaler vos ſoins & vos bienfaits.

LA MARQUISE.

Par là, vous ajoutez à mon regret ſincere,
Et vous meritez trop que je ſois votre mere.
J'en garderai toujours les tendres ſentimens.
Adieu, votre préſence augmente mes tourmens.
Tenez votre ſecret dans un profond ſilence,
Et de vos fiers tirans redoutez la puiſſance.



SCENE VIII.

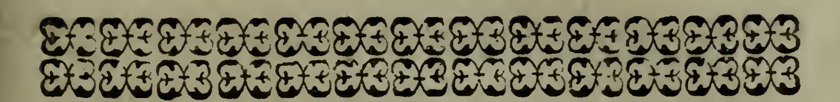
LEONORE *ſeule.*

REſpirons ! De ſon fils je ne ſuis pas la ſœur,
Et je ſens ſucceder la joye à la douleur.
Je puis l'aimer ſans crime, & je puis le lui dire.
Quelle douceur ! déja je brûle de l'inſtruire.
Mon frere ! en l'apprenant quel ſera ton tranſport !
O, ciel ! un jour plus tard, ſi j'euſſe appris mon ſort,
J'allois lier mes vœux d'une chaine éternelle.
Je ne puis y ſonger ſans une horreur mortelle.
O, vous ! jeunes beautés qu'un amour malheureux
Pouſſe à franchir trop vîte un pas ſi dangereux,
Tremblez ; que mon exemple aujourd'hui vous arrêt
Et craignez les regrets qu'un tel choix vous apprête.
Attendez le moment. Tout changera pour vous ;
Et du ſein de l'orage, il naît un tems plus doux :
Mais je ne ſonge pas que d'un bien qu'il ignore,

Je devrois informer un amant qui m'adore:
J'y vole. Son état a beſoin de ſecours.
Chaque inſtant que je perds met en danger ſes jours.

Fin du troiſiéme Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LA MARQUISE, LUCIE.

LA MARQUISE.

JE ne vois pas mon fils. Quel charme ailleurs l'attire.
De ſon heureux Hymen il eſt tems de l'inſtruire.
Il doit ſans differer lui-même y conſentir.
Les momens nous ſont chers. Qu'on aille l'avertir.

LUCIE.

Je cours pour ſatisfaire à votre impatience:
Mais, Madame, voilà le Comte qui s'avance.

SCENE II.

LE COMTE, LA MARQUISE.

LE COMTE.

MAdame, je vous vois, & mon cœur tranſporté
Goûte enfin un bonheur que j'ai tant ſouhaité.
Du Comte de Suſſex l'ami fidele & tendre
Brûloit de s'acquitter du devoir qu'il doit rendre
Au généreux appui de ſa triſte maiſon.
Vos bontés ont tout fait en faveur de ſon nom.
Vous avez dans l'exil protegé ſa famille,
Et comblé de vos dons ſon épouſe & ſa fille.
Pénétré de leur ſort, je viens pour les pleurer,
Pour honorer leur cendre & pour vous admirer.

LA MARQUISE.

J'aurois voulu du ſort reparer l'injuſtice,
Et vous élevez trop un ſi foible ſervice.
Je lui dois dans ce jour l'honneur que je reçoi.
Ce bonheur eſt ſi grand.....

LE COMTE.

Il eſt plus grand pour moi.
Trop ſûr que la Comteſſe, & ſa fille après elle,
Ont rejoint mon ami dans la nuit éternelle;
Je puis préſentement, après avoir rendu
A leurs mânes cheris tout ce qui leur eſt dû;
Je puis agir pour moi près de leur protectrice,
Sans que leur voix s'en plaigne, & leur ombre en gemiſſe.
Je ſuis venu d'abord voir en vous leur appui.
Un interêt nouveau me conduit aujourd'hui.
Je vous ſuis attaché par la plus forte eſtime;
Je voudrois l'être encor par un nœud plus intime.
Pardonnez, mais mon cœur ne ſçauroit reculer.
Il n'a que cet inſtant, Madame, pour parler;
Un couvent doit demain enfermer Leonore....
Et ce mot échappé vous dit que je l'adore.
Ma flâme vous ſurprend: dans l'eſpace d'un jour,
Au ſein de la douleur, je ſuccombe à l'amour.
Mais contre la beauté, que peut notre ſageſſe?
Il m'eſt doux, quand je ſuis ſoumis à la tendreſſe,
De voir que votre fille eſt du moins mon vainqueur.
C'étoit à votre ſang que je devois mon cœur.

LA MARQUISE.

Monſieur, le noble aveu d'une flâme ſi belle

Flatte trop Leonore, & moi-même avec elle;
Elle ne peut attendre un plus heureux destin.
Puisqu'il faut l'avoüer, je sens un vrai chagrin
Qu'elle ait pour la retraite un penchant invincible.
Je tremble que ce goût ne la rende inflexible;
Et, quelque glorieux que soit un tel lien,
La raison me défend de la gêner en rien.

LE COMTE.

De l'exiger moi-même, ah! je suis incapable.
Si vers la solitude un attrait veritable
Entraîne constamment son esprit retiré;
Malgré la vive ardeur dont je suis dévoré,
J'inclinerai toujours vers le parti qu'elle aime.
Son bonheur m'est cent fois plus cher que le mien même.
J'aspire au nom d'époux, & non pas de tiran;
Et de la liberté je suis trop partisan.
Tout ce que je demande est, par un esprit sage,
De retarder encor pour son propre avantage.
Peut-être son penchant n'est qu'un goût passager
Qu'un moment a produit, qu'un instant peut changer.
S'il est tel que je dis, souffrez que j'en profite.

LA MARQUISE.

C'est le moins que je doive à votre vrai merite,
Je veux bien differer, & personne que vous

De mon consentement ne sera son époux ;
Vous avez sur son cœur plus de droit que tout autre,
Et je m'applaudirois d'unir son sort au vôtre.

LE COMTE.

Qu'une telle assurance a pour moi de douceur!

LA MARQUISE.

Mais ce n'est pas assez de ce discours flateur,
Il faut d'un autre prix payer ce que vous êtes;
Votre estime pour moi, vos qualités parfaites,
Votre nom, en un mot, tout me fait une loi,
De confier ici, Monsieur, à votre foi,
Un secret important, qui vous comblant de joïe,
Va vous....

SCENE III.

LE COMTE, LA MARQUISE, LUCIE.

LUCIE.

AH! dans le trouble où mon ame est en proye...

LA MARQUISE *à Lucie.*

Quel est donc le sujet d'un tel saisissement?

LUCIE.

Madame, votre fils ſe meurt dans ce moment.
Rien ne peut diſſiper ſa foibleſſe cruelle,
Et ſon front eſt couvert d'une pâleur mortelle.

LA MARQUISE.

Je vole à ſon ſecours, & ſuccombe à ce trait.
Adieu, Comte, tantôt vous ſçaurez mon ſecret.
(*Elle ſort avec Lucie.*)

SCENE IV.

LE COMTE *ſeul.*

Ce coup eſt accablant; pour elle j'en ſoûpire:
Mais quel eſt le ſecret qu'elle vouloit me dire?
Regarde-t-il Suſſex, ou touche-t'il mes feux?
S'il les favoriſoit que je ſerois heureux!
(*Il ſort.*)



SCENE V.

LE MARQUIS, LEONORE.

LEONORE.

MOn frere, rappellez votre ame évanouïe ;
Venez, & que d'un mot je vous ſauve la vie.

LE MARQUIS.

Non. Laiſſez-moi mourir.

LEONORE.

Quittez ce noir deſſein,
Tout vous invite à vivre, apprenez le deſtin....

LE MARQUIS.

Quand vous m'allez quitter, vous voulez que je vive!

LEONORE.

Je ne vous quitte plus, & ma joïe eſt ſi vive....
Mon frere, écoutez-moi, ſongeons à profiter
Du moment où mon cœur peut la faire éclater.

LE MARQUIS.

Non, je n'écoute rien. Quand mon ame eſt mourante,
Vous montrez à mes yeux une joïe offençante ;
Cruelle!

LEONORE.

Je n'en eus jamais tant de ſujet.

LE MARQUIS.

Ah ! peux-tu me percer d'un plus ſenſible trait ?
Eſt-ce d'abandonner un frere qui t'adore,
Et contraint de cacher le feu qui le devore ?

LEONORE.

Des tranſports que je fais éclater devant vous,
Ah ! la ſource eſt plus pure, & le motif plus doux !
Rien ne condamne plus notre juſte tendreſſe :
Donnez un libre cours à l'amour qui vous preſſe.

LE MARQUIS.

Que dites-vous ?

LEONORE.

Je dis que tout doit vous calmer.
Vous n'êtes pas mon frere, & vous pouvez m'aimer.

LE MARQUIS.

Je ne ſuis pas ſon frere. O Ciel ! puis-je le croire ?

LEONORE.

Non vous ne l'êtes pas, pour mon bien, pour ma gloire.
Je n'ai pas vû le jour dans ce climat heureux.
Du Comte de Neuilli c'eſt l'ami ſi fameux,
Le Comte de Suſſex dont je tiens la naiſſance,

Et ce ſont ſes malheurs qui m'ont conduit en France.
Votre mere elle-même aujourd'hui m'a tout dit.

LE MARQUIS.

Arrêtez! menagez ce paſſage ſubit
De l'extrême douleur à la joïe exceſſive.
Il donne une ſecouſſe & ſi prompte & ſi vive
A mes ſens ébranlés, qu'ils vont ſe déſunir,
Et je crains d'expirer d'un excès de plaiſir.
Vous n'êtes pas ma ſœur, ma chere Leonore!

LEONORE.

Non, je ne la ſuis pas.

LE MARQUIS.

Ah! repetez-le encore.
D'un bonheur ſi parfait qu'il n'oſoit eſperer,
Mon cœur, mon tendre cœur ne peut trop s'aſſurer.
Ce titre qui faiſoit ma peine & ma contrainte,
Je puis le prononcer ſans rougeur & ſans crainte!

LEONORE.

O! mon frere!

LE MARQUIS.

O! ma ſœur! Que ce nom a d'appas,
A preſent que je ſçai que vous ne l'êtes pas!
Joüiſſons de concert de la douceur extrême,
De nous dire, ma ſœur, mon frere, je vous aime.

Proferons mille fois tous deux des mots ſi doux ;
Et ne changeons ces noms que pour celui d'époux.

LEONORE.

Oüi, j'aime à les redire, & j'aime à les entendre ;
Nous les avons portés dès l'âge le plus tendre :
Sous des titres ſi chers déguiſant ſon vrai nom,
L'Amour a dans nos cœurs prévenu la raiſon
Avant qu'elle regnât il étoit notre maître,
Et je brûlois pour vous avant de me connoître :
Si l'on m'avoit, dès-lors, révelé mes deſtins,
Qu'on nous eût épargné de trouble, & de chagrins !
Sûrs de nos ſentimens & de notre innocence,
Avec quelle douceur, avec quelle aſſurance,
Nous nous fuſſions livrés à nos trendres tranſports ;
Que d'inſtans au plaiſir ont volé les remords !
Grand Dieu ! je m'étonnois qu'une flâme ſi pure
Pût offenſer tes loix, & bleſſer la nature ;
Et, démentant la voix de ces remords cruels,
Nos feux étoient trop beaux pour être criminels.

LE MARQUIS.

Nous ſommes détrompés d'une erreur ſi fatale,
Quel heureux changement ! Il n'eſt rien qui l'égale ;

Le bien qui nous arrive eſt à ſon plus haut point,
Et de le repeter je ne me laſſe point:
Oüi, l'Amour pour nous ſeuls a fait un tel miracle;
Nous pouvons nous aimer, & nous voir ſans obſtacle.
Comme moi, ſentez-vous, après tant de tourmens,
Sentez-vous la douceur d'un retour ſi charmant?
Songez-vous que les nœuds d'un flateur himenée
Vont à tous vos momens unir ma deſtinée?

LEONORE.

J'y ſonge avec tranſport: mais, dans ce même jour,
Si le pas que j'ai fait nuiſoit à notre amour,
S'il formoit un obſtacle au bonheur où j'aſpire?

LE MARQUIS.

Quelle crainte eſt la vôtre? Et qu'oſez-vous me dire?
Par un trait de vertu vous avez fait ce pas;
Il vous eſt glorieux, & ne vous force pas.
Ma mere me cherit, vous en êtes aimée,
De nos feux mutuels elle ſera charmée:
Vos graces, vos vertus, votre rang qu'elle ſçait,
Sa tendreſſe pour vous, & tout ce qu'elle a fait,
Vous répondent trop bien de l'aveu de ſon ame;

Et je jure à vos pieds par l'ardeur qui m'enflâme,
Par cette chere main qui peut me rendre heureux,
De ne ſouffrir jamais qu'on forme d'autres noeuds.
Je jure qu'il n'eſt point d'effort, ni de puiſſance,
Qui puiſſent déſormais ébranler ma conſtance;
Et qu'en dépit du ſort, je tiendrai mon ſerment.

SCENE VI.

LE MARQUIS, LEONORE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

JE cherche en vain mon fils. Mais quel étonnement!
Mon fils, que faites-vous aux pieds de Leonore?

LE MARQUIS.

Mon coeur qui la connoît, lui jure qu'il l'adore,
Madame; & dans ce jour il oſe ſe flatter
Qu'approuvant le tranſport qu'il a fait éclater,
Vous voudrez....

LA MARQUISE.

Levez-vous. Que votre ame modere
L'ardeur

L'ardeur de ce transport qui surprend votre mere.
Leonore, j'ai lieu de me plaindre de vous.
Vous avez, méritant mon trop juste courroux,
Contre mes volontés & contre ma priere,
Révelé des secrets que vous auriez dû taire,
Et qui peuvent troubler l'ordre de ma maison.

LEONORE.

Madame, pardonnez ; je l'ai dû par raison :
Pour sauver votre fils d'une perte prochaine,
Si je n'avois parlé, sa mort étoit certaine.

LA MARQUISE.

Ç'en est assez. Rentrez dans votre appartement.



SCENE VI.

LA MARQUISE, LE MARQUIS,

LE MARQUIS.

Je ne ſçai que penſer d'un pareil traitement.

LA MARQUISE.

Avec douleur, mon fils, je dois ici vous dire
Qu'au choix de votre cœur je ne ſçaurois ſouſcrire.

LE MARQUIS.

Ciel ! A tant de rigueur qui peut donc vous porter ?

LA MARQUISE.

Des obſtacles puiſſans qu'on ne peut ſurmonter,
Et puiſqu'il faut, mon fils, que je vous en inſtruiſe,
Au Comte de Neuilli Leonore eſt promiſe.

LE MARQUIS.

Quoi ! Ma mere, aux dépens de mes vœux les plus doux...

LA MARQUISE.

D'une riche heritiere elle a fait choix pour vous.

LE MARQUIS.

Sans l'aveu de mon cœur! qui vous y détermine?

LA MARQUISE.

L'état de ma maiſon qui touche à ſa ruine,

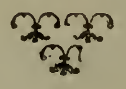
LE MARQUIS.

Non, vous ne le ſçauriez rétablir à ce prix,
Puiſqu'il en couteroit le jour à votre fils.
Je ſens pour Leonore une ſi vive flâme,
Qu'elle anime mon ſang, qu'elle tient à mon ame.
Rien ne peut l'en ôter. Jugez de mon ardeur,
Puiſque je l'adorois, en la croyant ma ſœur.
Craignez pour moi l'état d'où je ſors tout à l'heure;
Si vous nous ſeparez, il faudra que je meure.
Il n'eſt que deux partis, décidez de mon ſort;
Donnez-moi Leonore, ou donnez-moi la mort.

LA MARQUISE.

C'eſt un premier tranſport, j'excuſe ſa foibleſſe.
Le tems le calmera, mon fils, & je vous laiſſe.

(*Elle ſort.*)



SCENE VIII.

LE MARQUIS *seul.*

NOn, le tems ne fera qu'augmenter ma fureur,
Que ne me laissoit-on mourir dans mon erreur ?
Quand je croyois brûler d'une ardeur criminelle,
La mort à mes regards étoit bien moins cruelle,
Que la perte d'un bien que je me suis promis,
Et qui m'est enlevé quand il devient permis.

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, LEONORE.

LE MARQUIS.

Repondez, Leonore, à mon impatience,
Parlez, ne laiſſez pas mon eſprit en balance,
Avez vous de ma mere adouci les rigueurs ?
Et puis-je me flatter ....

LEONORE.

Jugez-en par mes pleurs.
Ils n'ont pû la changer, ſon ame eſt inflexible,
D'autant plus qu'à nos maux elle paroît ſenſible,
Qu'elle combat nos vœux par effort de raiſon;
Et que j'ai contre moi le bien de ſa maiſon.

LE MARQUIS.

Pour faire mon bonheur & ſon propre avantage,
Eh quoi, n'avez-vous pas tous les dons en partage ?
C'eſt l'amour mutuel, c'eſt l'accord des humeurs,
Qui ſeuls du mariage aſſurent les douceurs.
Le perfide interêt, l'affreuſe politique,
Enfantent le divorce & le feu domeſtique,

Ils ne forment des nœuds qu'afin d'en abuſer,
Et n'uniſſent les cœurs que pour les diviſer.
Ma mere, pour les croire eſt aujourd'hui cruelle;
Et moi, pour mon repos je dois être rebelle.
Venez, plus d'un parent dont je ſuis adoré,
Vous offrira contre elle un aſile aſſuré,
Là nous pourrons lier...

LEONORE.

O, Ciel! Quelle entrepriſe!
Qui? Moi, me dérober des bras de la Marquiſe!
Suivant de vos eſprits l'aveugle paſſion,
Cauſer & partager votre rebellion!
Moi, payer d'un tel prix ſes bienfaits, ſa tendreſſe!
Que juſqu'au déshonneur je porte ma foibleſſe!
Et m'oubliant ainſi... Non, ne l'eſperez pas.
Vous me verriez plûtôt affronter le trépas.
Tout mon bonheur dépend de me voir votre
épouſe,
Mais je ſuis à tel point de mon devoir jalouſe,
Qu'en dépit de ma flâme, & malgré votre feu,
Je ne la deviendrai que de ſon propre aveu.
Autant que votre amour votre eſtime m'eſt
chere;
Et ſi je vous croïois, je perdrois la derniere.

LE MARQUIS.

Que prétendez-vous donc?

LEONORE.

Réprimer votre ardeur;
Votre gloire l'exige ainſi que mon honneur,
Pour vous-même je dois me conſerver ſans tache;
Et ſi j'oſois tenter une fuite ſi lâche,
Le pas déshonorant que je ferois pour vous,
Satisfaiſant l'amant, feroit rougir l'époux.

LE MARQUIS.

La fuite, quel que ſoit le préjugé ſevere,
Ne fait jamais rougir, quand elle eſt neceſſaire,
L'Hymen....

LEONORE.

Non. D'un tel nœud je ſens trop le danger;
Et ſans fremiſſement je ne puis y ſonger.
Si nous formions tous deux cette chaîne coupable,
Votre mere armeroit ſon pouvoir redoutable,
Perdant de votre épouſe & le titre & les droits,
Je ſerois malheureuſe, & blâmée à la fois.
Leonore de vous ſe verroit ſéparée,
Et pour comble d'horreur, vivroit deshonorée.
Non, vous brûlez pour moi d'un trop parfait amour,
Pour vouloir m'expoſer à cet affreux retour.
Par le deſtin cruel ſi je ſuis maltraitée,
J'ai du moins la douceur de me voir reſpectée,

Et c'eſt toujours un bien de pouvoir dans mon ſort,
Soûpirer ſans reproche & pleurer ſans remord.

LE MARQUIS.

Mais ſi vous demeurez dans ce ſéjour funeſte,
On prépare pour vous un nœud que je déteſte,
Le Comte de Neuilli va m'enlever ma ſœur,
Et de tous ſes appas ſe voir le poſſeſſeur.

LEONORE.

Raſſurez-vous, jamais je ne ſerai ſa femme,
Rien ne doit, rien ne peut y contraindre mon ame;
De la Marquiſe en tout je revere la loi:
Mais je ſçai que ma main ne dépend que de moi.
Vous poſſedez mon cœur, je regne ſur le vôtre,
Mon devoir me défend d'en épouſer un autre;
Rien ne peut ébranler un cœur comme le mien,
Quand il a la raiſon & l'honneur pour ſoutien,
Je Jure d'être à vous, ou de n'être à perſonne,
Ma tendreſſe le veut, ma gloire me l'ordonne,
Toutes deux à mon cœur parlent également,
Et fiez-vous à lui de remplir mon ſerment.

LE MARQUIS.

Je vais revoir ma mere, &, ſûr de vôtre flâme,
Faire un derniere effort pour déſarmer ſon ame.
Adieu. Si mes ſoûpirs ſont encor ſuperflus,

Mon cœur déſeſperé ne ſe contraindra plus,
Des plus grandes fureurs il deviendra capable,
Et pour vous obtenir, croira tout pardonnable.

SCENE II.

LEONORE *ſeule.*

VIt-on jamais Amans plus malheureux que nous ?
Et peut-on être en bute à de plus rudes coups ?
A peine délivrés du poids honteux du crime,
Nous voïons tout s'armer contre un feu legitime ;
Mais le Comte paroît, je ſens à ſon aſpect,
Un mouvement mêlé de crainte & de reſpect.

SCENE III.

LE COMTE, LEONORE.

LE COMTE.

MAdame, en ce moment, je doute ſi je veille ;
Le bruit le plus flatteur a frappé mon oreille.
On dit que par l'effet d'un heureux changement,
Le monde ne perd plus ſon plus grand ornement
On ajoute, & j'attens votre aveu pour le croire,
Que d'y fixer vos pas je dois avoir la gloire,

Et qu'au gré de mes vœux, le plus beau des liens
Doit enchaîner, ce ſoir, vos jours avec les miens.
Vous me voyez ſurpris de ce bonheur inſigne,
D'autant plus que mes ſoins n'ont pû m'en rendre digne,
Qu'à vos yeux mon amour a paru s'oublier,
Et n'a pas conſulté votre cœur le premier.

LEONORE.

Il eſt vrai, la Marquiſe ordonne cette fête;
Mais, Monſieur....

LE COMTE.

Achevez, quel trouble vous arrête?
O, Ciel! Je vois des pleurs qui coulent de vos yeux.
Aurois-je le malheur de vous être odieux?
Et m'auroit-on flatté d'une fauſſe eſperance?
Parlez, à vos deſirs feroit-on violence?
Daignez me dévoiler vos ſentimens ſecrets,
Je prendrai leur parti contre mes interêts.
De l'Hymen que j'attens dépend mon bien ſuprême:
Mais, Madame, je veux le tenir de vous-même.
De ma felicité j'aurois trop à rougir,
S'il devoit à votre ame en coûter un ſoupir.
J'aime mieux voir cent fois mon attente déçûë,
Et mourir du regret de vous avoir perduë,

Que de vous posseder par des liens contraints,
Qui sans joindre nos cœurs, uniroient nos destins.

LEONORE.

Ce discours m'enhardit à rompre le silence,
Et vous meritez trop toute ma confiance,
Un homme tel que vous, fait ma regle aujourd'hui,
Et veut des procedés aussi nobles que lui.
Personne plus que moi ne vous est redevable;
Et, par plus d'un endroit, vous m'êtes respectable.
Ce qui fait ma douleur, tout mon sang répandu
Ne sçauroit m'acquiter de ce qui vous est dû.
Rendre vos jours heureux est ma plus forte envie,
Pour un bonheur si doux je donnerois ma vie;
Et cependant, tel est mon sort infortuné,
Que malgré mes efforts, mon esprit entraîné,
Ne sçauroit procurer votre bien qu'il souhaite.
Ce bien rendroit ma joye, & ma gloire parfaite:
Mais il m'est interdit même par mon devoir;
Ce qui doit l'assurer, n'est plus en mon pouvoir.
Un autre par malheur, un autre a ma tendresse,
Par effort de vertu je vous dis ma foiblesse;
Et cet aveu si rare & si cruel pour nous,
Vous prouve jusqu'où va mon estime pour vous.

LE COMTE.

De ce coup imprévû ; je fremis, je ſoupire,
Et, dans le même-tems, mon eſprit vous admire ;
Mais, Madame, achevez de me percer le cœur,
Et dites-moi le nom de votre heureux vainqueur.

SCENE IV.

LE COMTE, LEONORE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Comte, il n'eſt plus de frein à l'ardeur qui m'entraîne,
Et dans mon déſeſpoir je me poſſede à peine.
Connoiſſez un rival à ce boüillant tranſport ;
Votre Hymen qu'on prépare eſt l'arrêt de ma mort.
Nous nous aimons tous deux dès l'âge le plus tendre,
Et l'on m'arrachera ....

LE COMTE.

Dieu ! Que viens-je d'entendre ?
Il aime Leonore, & j'en fremis d'horreur.
Son frere !

LEONORE.

Il ne l'eſt pas.

LE COMTE.

Vous n'êtes pas ſa ſœur?

Et qui donc êtes-vous? Répondez.

LEONORE.

Je ſuis née

D'une race auſſi noble, & plus infortunée.

LE COMTE.

Parlez : rien n'eſt égal au trouble que je ſens.

Quel eſt votre Païs?

LEONORE.

Londres.

LE COMTE.

Et vos parens,

Reſpirent-ils encore?

LEONORE.

Non, je n'ai plus de mere;

Et vous étiez l'ami de mon malheureux pere.

LE COMTE.

Du Comte de Suſſex, ah! vous êtes le ſang.

LEONORE.

Oüi, que dans votre cœur je reprenne ſon rang.

LE COMTE.

D'un ami tant pleuré j'embraſſe donc la fille,

Elle que je croïois morte avec ſa famille,

Et dans un même objet qui fixe mes esprits,
L'amour & l'amitié se trouvent réünis ;
Ce que le premier perd, l'autre ici le retrouve,
Et rien n'est comparable à tout ce que j'éprouve.
Je ne puis m'empêcher de gemir comme amant,
Et je suis comme ami dans le ravissement.
La joïe & la douleur, la pitié, la surprise
A des transports divers mettent mon cœur en prise,
Et forment un état incertain & confus,
Où l'ame est partagée, & ne se connoît plus.

LEONORE.

Que l'amitié, Monsieur, demeure la maîtresse ;
D'une fille pour vous j'ai toute la tendresse.
D'un pere en ma faveur prenez les sentimens,
Et laissez-vous toucher par mes gemissemens.
Il ne me reste plus de parens dans le monde;
Ce n'est que sur vous seul que mon espoir se fonde.
La Marquise devient insensible aujourd'hui ;
Et mon malheur est sûr, si je n'ai votre appui.

LE MARQUIS.

Ce spectacle touchant rend mon ame interdite,
Et je sens à mon tour la pitié qui m'agite,
Fortune! Contre moi falloit-il susciter
Un rival que je dois & plaindre, & respecter?

LE COMTE.

Je ne puis ſoutenir une attaque ſi vive,
Du Comte en même-tems j'entends la voix plaintive;
Je l'entends dans mon cœur me repeter tout bas,
Ces mots qu'il profera, mourant entre mes bras.
Cher Neuilli, me dit il, la mort m'eſt favorable,
Ma femme avec ma fille eſt tout ce qui m'accable,
Leur deſtin malheureux eſt digne de pitié.
Elles n'ont pour tout bien que ta ſeule amitié.
A ma fille ſur tout ton aide eſt neceſſaire,
Daigne la ſecourir, & lui ſervir de pere.
Je vous en ſervirai: J'en ai fait le ſerment,
Et je vais le remplir dans ce même moment.
J'ouvre les yeux. L'amour n'eſt pas fait pour mon âge,
La ſolide amitié doit être mon partage.
C'en eſt fait. Dans mon ame elle reprend ſes droits,
Et pour la ſignaler, je rentre ſous ſes loix.

SCENE DERNIERE.

LE COMTE, LE MARQUIS. LEONORE, LA MARQUISE.

LE COMTE.

DU Comte de Suffex la fille m'eft connuë,
Madame, & mon amour expire à cette vûë.
Un fentiment plus jufte, un foin plus genereux
M'occupent maintenant, & me parlent pour eux.
Ils s'aiment d'une ardeur parfaite & mutuelle,
Je rougirois de rompre une union fi belle ;
Loin de les traverfer, je dois les foûtenir.
Ils font faits l'un pour l'autre, & daignez les unir.
Beauté, vertu, naiffance, elle a tout en partage,
La fortune, il eft vrai, n'eft pas fon appanage ;
Mais ma vive amitié, pour hâter ce lien,
L'adopte pour ma fille, & lui donne mon bien.
Un veritable ami doit tenir lieu de pere.
Et c'eft votre deftin d'être toujours fa mere.

LA MARQUISE.

Je me fens attendrir de tout ce que je voi,
Monfieur, & votre exemple eft une loi pour moi.

(à Leonore.)

(*à Leonore.*)

Pour la ſeconde fois entrez dans ma famille.

LEONORE.

Madame, qu'il m'eſt doux de reſter votre fille!

LE MARQUIS.

Ah, ma mere! ah, Monſieur! j'ai trop peu d'une voix,
Pour vous remercier du bien que je vous dois.

FIN.

LIVRES ET PIECES DE THEATRE

Imprimés, & qui ſe vendent à Paris chez PRAULT pere, Quay de Gêvres, au Paradis.

De Monſieur DE BEAUCHAMPS.

RECherches ſur les Théatres de France, depuis 1161. juſqu'en 1735. in-8°. 3. vol. *ou* en 1. vol. in-4°. gr. pap.

De Monſieur MAUPOINT,

Bibliotheque des Théatres, in-8°.

De Monſieur DE BOISSY.

Oeuvres de Théatre, in-8°. quatre volumes.

Les deux premiers volumes du Théatre François, contiennent,

Tome I.
- La Rivale d'elle-même, Comedie.
- L'Impatient, Comedie.
- Le Babillard, Comedie.
- Admete & Alceſte, Tragedie, *Hollande.*

Tome II.
- Le François à Londres, Comedie.
- L'Impertinent malgré lui, Comedie.
- Le Badinage, Comedie, *Hollande.*

Les deux derniers volumes du Théatre Italien, contiennent,

Tome I.
- Le Triomphe de l'Interêt, Comedie, *Holl.*
- Le Je ne ſçai quoi, Comedie.
- La Critique, Comedie, avec le Prologue de l'Auteur ſuperſtitieux.
- La Vie eſt un ſonge, Comedie héroïque.

Tome II.
- Les Etrennes, *ou* la Bagatelle, Comedie; avec les nouvelles Prédictions.
- La ſurpriſe de la Haîne, Comedie.
- Apologie du Siecle, *ou* Momus corrigé, Com.
- Les Billets doux, Comedie.

Toutes ces Pieces ſe vendent auſſi ſeparément.

Les Amours anonimes, & le Comte de Neuilli, Comédies du même Auteur, *ſe vendent ſeparément des Oeuvres de Théatre.*

De Monſieur DESTOUCHES, *de l'Academie Françoiſe.*

Oeuvres de Théatre, in-12. trois vol. avec des corrections, des changemens, & des augmentations conſiderables à toutes ſes Comedies.

Tome I.	Le Curieux impertinent. L'Ingrat. L'Irreſolu. Le Mediſant.
Tome II.	Le triple Mariage. L'Obſtacle imprévû. Le Philoſophe marié. L'Envieux, *ſous preſſe.*
Tome III.	La fauſſe Agnès, *ſous preſſe.* Les Philoſophes amoureux. Le Glorieux. Le Tambour nocturne, *ſous preſſe.*

Toutes ces Pieces ſe vendent ſeparément.

De Monſieur DE MARIVAUX.

Nouvelles Oeuvres de Théatre, in-12. trois volumes.

Les deux premiers Volumes contiennent les Pieces du Theatre François.

Tome I.	Annibal, Tragedie. Le Dénoument imprévu, Comedie. L'Iſle de la Raiſon.
Tome II.	La ſeconde ſurpriſe de l'Amour. La réünion des Amours. Les Sermens indiſcrets.

Le troiſiéme Tome contient les Pieces du Theatre Italien.

Tome III.	L'Iſle des Eſclaves. Le triomphe de l'Amour. L'Ecole des Meres. L'heureux Stratagême.

Toutes ces Pieces ſe vendent ſeparément.

De M. DE R***.

Les caprices de l'Amour, Comedie.
La Dupe de soi-même, Comedie.

Ces deux Pieces se trouvent à la fin de chaque partie du Livre intitulé, La Veuve en puissance de Mari, in-12. 2. vol.

De Monsieur BRUEYS.

L'Avocat Patelin, Comedie, in-12.
L'Opiniâtre, in-12.
Le Sot toujours sot, in-12.

De Madame DURAND.

Les Comedies en Proverbes.
Elles se trouvent dans le Livre intitulé, Voyage de Campagne, in 12. 2. vol.

De Monsieur RICCOBONI.

Ode prononcée à l'ouverture du Théatre Italien, en l'année 1733. in-8°.
Compliment prononcé à la clôture du même Théatre, en 1734. in-8°.

De Monsieur ROMAGNESI.

Compliment prononcé par Mademoiselle Silvia & par lui-même, pour la clôture du Théatre Italien, en 1733.

De differens Auteurs.

L'Amante retrouvée, Opera comique, *de M. Niveau.* in-12.
L'après-dînée des Dames, Piece en trois actes, in-12. *Nantes.*
Le Caprice & la Ressource, Prologue, in-12.
Le Complaisant, Comedie, avec la Musique, in-12.
Le Prologue & les Entrées des Ballets de l'Hercule amoureux, Opera. *Cette Piece se trouve dans le Livre intitulé,* Lettres historiques sur les Spectacles de Paris, in-12.
Le Procès des Sens, Comedie *de M. Fuselier.* in-8°.
Le triomphe des Melophilettes, in-8°. *Hollande.*

LA ★★★★,

COMEDIE ANONYME

De *Monsieur* DE BOISSY,

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens, le 17. Août 1737.

Nouvelle Edition revûë & corrigée.

Le prix est de trente sols.



A PARIS,

Chez PRAULT pere, Quay de Gêvres, au Paradis.

M. DCC. XLII.

Avec Approbation, & Privilége du Roy.

LA ★★★★,

COMEDIE ANONYME.

ACTEURS.

ACTEURS DU PROLOGUE.

Mademoiſelle CATINE.

Monſieur ROMAGNESI.

ACTEURS DE LA COMEDIE.

LA MARQUISE.

DAMON, ſuivante, ſous le nom de MARTON.

LEANDRE, autre ſuivante, ſous le nom de FINETTE.

LE BARON, oncle de la Marquiſe.

LA COMTESSE, mere de Léandre.

ARLEQUIN.

Madame NISON, coëffeuſe.

La ſcéne eſt à la campagne, chez la Marquiſe.



PROLOGUE.

SCÈNE PREMIERE.

Mlle. CATINE, Mr. ROMAGNESI.

M. ROMAGNESI.

MAIS ſongez donc, Mademoiſelle,
Que nous ne ſommes plus ici dans le foyer.

Mlle. CATINE.

Je vous ſuivrai par tout, rien ne peut m'effrayer.

M. ROMAGNESI.

En face du public, oſez-vous . . . .

Mlle. CATINE.

Bagatelle.
C'eſt lui que j'établis juge de la querelle.

M. ROMAGNESI.

Sans que vous le nommiez, il ſaura nous juger.

Mlle. CATINE.

Hé bien, en ma faveur, j'attens donc qu'il prononce.
Meſſieurs, quelle eſt votre réponſe ?

M. ROMAGNESI.

Quoi, ſans l'inſtruire ! Y ſongez-vous ?
Malgré l'attrait du ſexe, il eſt juge équitable.
Il ne ſuffit pas d'être aimable.

Mlle. CATINE.

Lorſqu'il naît entre nous une diſcuſſion,
Il doit juger d'abord, & par proviſion.

M. ROMAGNESI.

S'il s'agiſſoit de vos talens, ſans doute,
Vous l'emporteriez ſur le champ ;
Mais il eſt queſtion d'un point tout différent.
Avant de vous juger, ſouffrez qu'il nous écoute.

Mlle. CATINE.

Epargnons nous de vains diſcours ;
Sans avoir écouté, l'on juge tous les jours.

M. ROMAGNESI.

Mais ce n'eſt point ici qu'on ſuit cette méthode.

Mlle. CATINE.

Hé bien, s'il faut parler, faiſons-nous un effort.
Que dites-vous, Meſſieurs, de la nouvelle mode
D'une piéce ſans titre ? Hem. Que l'auteur a tort.
Vous le voyez.

M. ROMAGNESI.

Fort bien.

Mlle. CATINE.

Il eſt très-condamnable.
Ces Meſſieurs ont raiſon. Que veut dire aujourd'hui
Ce *La* myſtérieux, ce *La* ſi pitoyable,
Qui, de quatre étoiles ſuivi,
Frappe, & choque les yeux du lecteur raiſonnable ?
Mais a-t-on vû jamais une affiche ſemblable ?
Elle n'a pas le ſens commun.

M. ROMAGNESI.

Rien n'eſt plus ſimple ; à tort votre dépit la blâme.
Quand on craint de nommer quelqu'un,
N'eſt-il pas vrai qu'on met, Monſieur, ou bien, Madame,
Avec des étoiles au bout ?

Mlle. CATINE.

On le pratique ainſi, quoique contre mon goût.

M. ROMAGNESI.

Hé bien, l'auteur qui craint de nommer ſon ouvrage ;
Pour en cacher le titre, a ſuivi cet uſage.

Mlle. CATINE.

Hé pourquoi le cacher ? Ces myſtéres ſont ſots.
Que l'auteur eſt puſillanime !
Rien n'eſt pis, à mon ſens, qu'une piéce anonym
Qu'on lit furtivement, qu'on apprend à huis clos ;
Je lui refuſe mon eſtime.
Le ſecret qu'on affecte, & l'annonce qu'on tâit ;
L'affiche même qu'on ſupprime,
Ou que l'on maſque, qui pis eſt,
Bleſſent le droit, ſont contre l'intérêt
De notre juge légitime ;
Et cet abus devient un crime.
Savez-vous que c'eſt dérober
Au public qui s'en voit l'arbitre,
Le plaiſir innocent de la faire tomber,
En liſant ſeulement le titre ?

M. ROMAGNESI.

C'eſt un autre motif qui fait agir l'auteur.

Mlle. CATINE.

Quel eſt cet auteur ? Car je penſe
Qu'il doit être, du moins, de notre connoiſſance.
Son nom ?

M. ROMAGNESI.

C'eſt un ſecret.

Mlle. CATINE.

Encore autre fadeur,
Sans doute, il veut avoir l'honneur
Sans rien riſquer, d'attirer l'indulgence
Du bénévole ſpectateur;
Mais je ſouhaite de bon cœur
Qu'il ſente plûtôt ſa vengéance.
L'*incognitò* révolte mes eſprits.
Sans détour ma bouche s'exprime;
A tous égards je le proſcris;
Et, s'il me vient jamais un amant anonyme,
Il peut compter ſur mon mépris.

M. ROMAGNESI.

Vous vous trompez; le charme du myſtére
Lui deviendra favorable, au contraire,
Et votre eſprit alors lui prêtera,
En vous l'offrant ſous une douce image,
Plus de mérite qu'il n'aura;
Et, dans le même tems, il vous dérobera
La moitié des défauts qui ſeront ſon partage.

Mlle. CATINE.

Non, je croirai plûtôt ſon mérite imparfait,
Si-tôt qu'à découvert il n'oſera paroître.
J'ai le goût délicat ſur un pareil ſujet;
Pour juger ſainement je veux voir & connoître.

M. ROMAGNESI.

Vous penſez bien, en fait d'amour.
Revenons à l'auteur de la piéce du jour.

Mlle. CATINE.

Sa conduite, Monſieur, me bleſſe plus j'y penſe.

M. ROMAGNESI.

Mais, ſe cacher, eſt un trait de prudence.

Mlle. CATINE.

Je lui pardonnerois de nous taire ſon nom;
Mais celui de la piéce? Non.

M. ROMAGNESI.

Sa ſageſſe, par là, mérite qu'on la loue.

Mlle. CATINE.

Voyons un peu, le fait eſt curieux.

M. ROMAGNESI.

Ne conviendrez-vous pas qu'au public, en ces lieux,
Tout ouvrage eſt ſoumis?

Mlle. CATINE.

Oh! Vraiment, je l'avoue.

M. ROMAGNESI.

Que lui ſeul démêlant le vrai d'avec le faux,
En connoît les beautés, en voit tous les défauts;
Et que tout doit paſſer par ſa juſte critique?

Mlle. CATINE.

J'en conviens hautement, & c'eſt ſans politique,
Car rien n'échappe à ſon eſprit:
Qui diroit le contraire, en auroit... Il ſuffit.
Vous l'entendez, Meſſieurs.

M. ROMAGNESI.

Vous prévenez le Juge;
Mais ſa juſtice eſt mon refuge:
C'eſt donc au public ſeul, qui met à chaque écrit
Sa valeur juſte, & ſon prix véritable,
A lui donner un titre convenable.
Tout autre riſque à ſe tromper de nom.

Mlle. CATINE.

Le bel emploi pour le parterre!

M. ROMAGNESI.

Bon !

S'il trouve la piéce jolie,
Il la nommera ſans façon ;
Son titre ſera même une heureuſe ſaillie.

Mlle. CATINE.

Mais a-t-on jamais pris de tels arrangemens ?

M. ROMAGNESI.

On auroit dû les prendre de tout temps.
La charge eſt aux auteurs nuiſible autant que vaine ;
Leur eſprit échauffé, qui toujours ſe prévient,
N'a pas, de leur ouvrage, une idée aſſez ſaine,
Pour impoſer le vrai nom qui convient.
Sur les droits du public ces Meſſieurs entreprennent ;
C'eſt un orgueil extrême ; &, de là vient,
Que tous les jours ils s'y méprennent.
S'ils s'en rapportoient tous à ſes ſeuls ſentimens,
La Comédie auroit dans ſes affiches,
Moins de titres extravagans.
La plûpart ſont tirés, vagues, faux, ou poſtiches,
Et l'on fait choix des plus brillans,
Pour parer les fonds les moins riches.

Mlle. CATINE.

Non, vains diſcours, je n'y puis plus tenir,
Et du myſtére enfin, je déchire les voiles.
Meſſieurs, gardez-vous de venir
A cette piéce aux quatre étoiles....
Apprenez qu'on la joue en dépit des acteurs ;
Contre la régle on l'a reçûe ;
Elle n'a pas même été lûe
Devant notre Sénat, juge né des auteurs.
Scaramouche ne l'a point vûe,

Et le Docteur ne l'a point entendue ;
Mais ce qui doit le plus vous offenser,
Pour peu que je vous intéresse,
Dans le Ballet on me force à danser,
Sans m'avoir dit un mot du sujet de la piéce.
Messieurs, jugez après cela,
Si vous devez la trouver bonne ?
Malgré l'auteur, & Monsieur, que voilà,
Je vous la recommande, & je vous l'abandonne.
On va la jouer, sifflez la.

SCENE II.

M. ROMAGNESI *seul, au parterre.*

N'En faites rien, je vous supplie.
L'auteur, Messieurs, par ma voix vous en prie.
Ce qu'on vient de vous dire, a lieu de l'alarmer.
Croyez que s'il n'a point intitulé sa piéce,
Il l'a fait par respect, non par fausse finesse.
De ses vrais sentimens je dois vous informer.
Il ne veut ni flatter, ni feindre, ni surprendre ;
C'est un hommage dû, qu'il veut simplement rendre :
Ou plûtôt un abus qu'il prétend réformer.
Aujourd'hui, pour vous-même, il ose réclamer
Votre autorité souveraine ;
Et, si d'avoir un nom, l'ouvrage vaut la peine ;
Ce soin vous appartient. On a beau déclamer,

Le titre eſt de votre domaine;
Et, qui juge la piéce, a droit de la nommer.

Fin du Prologue.





LA ★★★★,

COMEDIE ANONYME.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MARTON.



QUE ma condition eſt heureuſe & charmante !
J'adore la Marquiſe, & je ſuis ſa ſuivante.
Je la vois, je la ſers ſous le nom de Marton.
Je ſerois moins heureux ſous celui de Damon.
Son cœur qui craint mon ſexe, & qui fuit notre hommage,
Auprès d'elle m'a fait jouer ce perſonnage.
Par mon déguiſement ſes regards ſont déçus,
Et, grace à ſon erreur, mes ſoins ſont bien reçus.

Sur ſes femmes déja j'obtiens la préférence ;
Pour avoir avec moi pris un ton d'inſolence,
Dorine, hier matin, a reçu ſon congé.
On eſt ſûr d'avoir plû, quand on eſt protégé.
Me voilà ſeul en droit d'avoir ſa confiance,
Et, ce premier ſuccès, flatte mon eſpérance.
Ma jeuneſſe aide encore à mieux tromper les yeux.
Tout ce qui m'embarraſſe, & m'alarme en ces lieux,
Il faudra qu'à préſent je coëffe ma maîtreſſe ;
Et ma main, en ce genre, eſt d'une maladreſſe....
Arlequin vient, ſilence.

SCENE II.

MARTON, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

AH! Te voilà, Marton?

MARTON.

Je vous prie, entre nous, point de comparaiſon ;
Un ton ſi familier me révolte, & me bleſſe.

ARLEQUIN.

Peſte de la bégueule! Elle fait la Princeſſe ;
Et je me ſens pour elle un fond d'averſion,
Que ne ſçauroit bien rendre aucune expreſſion.
C'eſt un je ne ſçai quoi qui me paſſe moi-même.
Chaque moment ajoute à ma fureur extrême.

J'ai peine en la voyant à modérer mon feu ;
Et je l'étranglerois quand je ſonge, morbleu,
Que pour cette pimbêche on a chaſſé Dorine,
Dorine dont j'aimois l'humeur douce & badine,
Qui rioit, folâtroit, & ne tracaſſoit point :
C'étoit ce qu'on appelle une fille en tout point.
Je ne ſçai qui me tient, dans l'ardeur qui m'emporte,
Que mon poing....

MARTON *lui ſaiſiſſant la main.*

Doucement.

ARLEQUIN.

Tu dieu ! Quelle main forte !
Ne nous y jouons point, je perdrois à ce jeu ;
Il vaut mieux prudemment nous éloigner un peu.
Préſentement je puis lui dire des injures,
Je ſuis près de la porte. Adieu, des créatures
La plus ſotte à mes yeux. Adieu, maſque, laidron.
Madame vient, je rentre & file doux.

SCENE III.

LA MARQUISE, MARTON.

LA MARQUISE.

MArton.

MARTON.

Madame.

LA MARQUISE.

Vous allez avoir une compagne.

MARTON.

Ah! Madame, j'y perds bien plus que je n'y gagne.

LA MARQUISE.

Vous aurez moins de peine.

MARTON.

En ai-je auprès de vous ?
Tous les ſoins que je prens me ſont flatteurs & doux.
Madame, franchement, puiſqu'il faut vous le dire,
Moi ſeule vous ſervir eſt ce que je déſire;
Mon zéle eſt aſſez fort, & je tremble d'effroi,
Que celle qui viendra ne plaiſe plus que moi.
Plus que vous ne penſez je vous ſuis attachée;
Mon inclination par reſpect eſt cachée,
Elle ſeule me fait craindre un ſi grand malheur:
Si la choſe arrivoit j'en mourrois de douleur.

LA MARQUISE.

Ne craignez rien, toujours vous me verrez la même;
Et vos profits . . . .

MARTON.

Marton ſans intérêt vous aime.
Pardonnez-moi ce mot, il eſt libre entre nous;
Mais il peut rendre ſeul ce que je ſens pour vous.

LA MARQUISE.

Approchez ce fauteüil, Marton; à ma toilette,
Comme je dois ſortir, il faut que je me mette:
Vîte, allons, coëffez-moi ſans perdre un ſeul moment.

MARTON *à part.*

C'eſt l'inſtant que je crains, & le friſſon me prend!

LA MARQUISE.

Mais prenez donc ce peigne. O ciel! Qu'elle eſt novice!

Il ſaut que je lui montre.

MARTON *à part.*

Ah! Je ſuis au ſupplice!

LA MARQUISE.

Mon rouge, mes rubans.

MARTON *bas.*

Le cruel embarras!

LA MARQUISE.

Mais c'eſt là ma pomade, & vous n'y ſongez pas.

MARTON.

Pardon, je ſuis diſtraite.

LA MARQUISE.

Elle eſt d'un gauche extrême;
Et j'aurai plûtôt fait de me coëffer moi-même.

MARTON.

Madame, c'eſt l'effet d'un zéle trop ardent,
Pour vouloir trop bien faire, on fait plus mal ſouvent.

SCENE IV.

LA MARQUISE, MARTON, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

NIſon, votre coëffeuſe, attend dans l'anti-chambre,
Madame, & vous améne une femme de chambre.

LA MARQUISE.

Qu'elle entre.

SCENE V.

LA MARQUISE MARTON, Madame NISON, FINETTE, ARLEQUIN.

Madame NISON *à la Marquise.*

VOus voyez, Madame, un vrai trésor;
C'est un sujet unique, il vaut son pésant d'or.

LA MARQUISE.

Comment la nommez-vous ?

FINETTE.

Je m'appelle Finette,
Madame.

LA MARQUISE.

Je la trouve & séante & bien faite,
Son air prévient.

FINETTE.

Madame a bien de la bonté.
Je ne mérite pas....

ARLEQUIN.

Oh! C'est la vérité.

MARTON *à part.*

Sa taille est assez gauche, & sa mine empruntée.

Madame

Madame NISON.

Elle eſt un peu timide.

ARLEQUIN.

Ou plûtôt effrontée.

LA MARQUISE.

Quel âge a-t-elle bien ?

FINETTE.

Madame, vingt-deux ans.

Madame NISON.

Elle eſt jeune, jolie, & ſage en même temps.
Je répons de ſes mœurs, je connois ſa famille;
Et, comme elle, Madame, on ne voit point de fille;
Exempte des défauts où ſon ſexe eſt enclin,
Elle a l'art de ſe taire, & n'a point de couſin.
Vous aurez ſur ſon ame une entiére puiſſance;
Pour les hommes elle a beaucoup d'indifférence.

LA MARQUISE.

Voilà ce que je veux. Les hommes ſont trompeurs;
Et l'on doit redouter leurs piéges ſéducteurs;
A mes femmes ſur tout je défens la fleurette,
Et je ne veux chez moi d'amour ni d'amourette;
Me plaire uniquement doit être leur emploi;
Je prétens que l'on m'aime, & qu'on n'aime que moi.

FINETTE.

C'eſt dans cet eſprit ſeul que je viens chez Madame.

LA MARQUISE.

Je ſuis fort difficile, & je ſçai qu'on m'en blâme.
Demandez à Marton, toutes mes volontés
Sont des loix.

MARTON.

Vos rigueurs ſont même des bontés;
Et rien, quand on vous ſert, ne doit être pénible.

FINETTE.

Je ſens que pour Madame on feroit l'impoſſible.

ARLEQUIN.

Que de tatillonnage! Et moi, morbleu, je ſens
Qu'il eſt dur de ſervir, qui gêne trop ſes gens.

LA MARQUISE.

Je prétens que l'on ſoit exacte & ſédentaire.

Madame NISON.

Elle ne ſort jamais, c'eſt une ſolitaire.

LA MARQUISE.

Eſt-elle bien fidéle?

FINETTE.

Ah! C'eſt ma qualité.

Madame NISON.

Oui, je ſuis caution de ſa fidélité,
Elle eſt faite pour rendre une maîtreſſe heureuſe.

ARLEQUIN.

La bonne caution, qu'une dame coëffeuſe?

LA MARQUISE *à Finette.*

Vos talens?

FINETTE.

Mais je crois poſſéder ceux qu'il faut;
Et l'on n'a qu'à me mettre à l'épreuve au plûtôt.

Madame NISON.

Oui, Finette, Madame, & cela ſans louange,
Brode comme une fée, & friſe comme un ange,
Elle arrange une tête, oh! mieux que moi cent fois.
Rien n'égale, en un mot, l'adreſſe de ſes doigts.
Mais c'eſt peu de ces dons, elle en a d'agréables;
Aux ſolides talens, elle joint les aimables,
Elle ſçait la muſique & danſe joliment;
Elle touche avec goût du claveſſin.

LA MARQUISE.

Comment !

ARLEQUIN.

Du fifre & du tambour.

LA MARQUISE *à Finette.*

C'est aujourd'hui ma fête,
Vos talens paroîtront dans les jeux qu'on apprête.

(à Marton.)

Ma fille retouchez à ces deux boucles-ci ;
Mais allez doucement.

MARTON.

N'aïez aucun souci.

LA MARQUISE.

Vous me blessez l'oreille, elle a beaucoup de zéle,
Mais je ne connois rien de si mal adroit qu'elle.

MARTON.

Il faut me pardonner. D'aujourd'hui seulement,
J'ay l'honneur d'approcher de madame.

FINETTE *à Marton.*

(à la Marquise.) Un moment,
Permettez que j'y touche.

Madame NISON.

Allez, laissez-la faire.

LA MARQUISE.

Comment ! C'est à charmer, elle a la main légere.

Madame NISON.

Que vous avois-je dit ?

FINETTE.

J'en viendrai mieux à bout,
Quand j'aurai, de madame, étudié le goût.

MARTON.

Finette a du bonheur.

LA MARQUISE.
Encore plus d'adreſſe.
MARTON.
Le nouveau plaît toujours.
LA MARQUISE.
La replique me bleſſe.
(*à Finette.*)
Mes gens ſont bien payés, on doit vous l'avoir dit.
FINETTE.
L'honneur de vous ſervir, Madame, me ſuffit.
LA MARQUISE.
Elle a des ſentimens, & ce zéle m'enchante.
FINETTE.
Oui, quoique je ne ſois qu'une ſimple ſuivante,
Je préfére la gloire à l'appas de l'argent,
Et l'amour de Madame au profit le plus grand.
LA MARQUISE.
Elle eſt vraiment polie.
MARTON.
Et dans tout approuvée.
Madame NISON.
Ses parens ont du monde, & l'ont bien élevée.
LA MARQUISE.
Je la garde.
Madame NISON.
Il ſuffit, plus vous la connoîtrez,
Madame, j'en ſuis ſûre, & plus vous l'aimerez.
Elle gagne à l'uſer, vous en ſerez contente;
C'eſt vous en dire aſſez. Je ſuis votre ſervante. (*elle ſort.*)
ARLEQUIN.
Pour moi, je me retire aſſez mal ſatisfait,
Dans le goût de Marton, c'eſt encore un ſujet.

SCENE VI.

LA MARQUISE, MARTON, FINETTE.

LA MARQUISE.

Ecoutez, toutes deux, ſoyez bonnes amies;
Vous me ſervirez mieux quand vous ſerez unies.

SCENE VII.

LA MARQUISE, LE BARON, MARTON, FINETTE.

LE BARON.

Bon jour, ma niéce. Hé bien, comment vous trouvez-vous
De l'air de la campagne?

LA MARQUISE.

Il me paroît fort doux;
Et pour moi ce ſéjour eſt des plus agréables.

LE BARON.

Tant mieux. Vous avez là deux ſuivantes aimables.

LA MARQUISE.

N'eſt-il pas vrai, Monſieur, qu'elles ſentent leur bien ?

MARTON & FINETTE *faiſant la révérence.*

Monſieur, vous vous moquez.

LE BARON *à la Marquiſe.*

Non; changeons d'entretien.
Je viens pour vous parler d'affaire ſérieuſe.

SCENE VIII.

LE BARON, LA MARQUISE.

LE BARON.

LA douceur du veuvage eſt pour vous trop flatteuſe,
La raiſon vous défend d'y vivre plus long-temps.
J'attens un héritier, vous n'avez point d'enfans,
Notre nom va s'éteindre, & ſa gloire m'eſt chére,
Je prétens de mes biens vous faire légataire.
Mais par un prompt hymen il faut le mériter.
Faites un choix, ma niéce, & ſans plus héſiter,
Votre propre intérêt preſſe ce mariage,
Ma conſolation ſera votre avantage.

LA MARQUISE.

Mon oncle, mon deſſein, & mon premier déſir
Eſt de vous plaire en tout, & de vous obéïr;
Mais vous me demandez un effort trop pénible,

Je ſens pour l'hymenée une haine invincible ;
Et je ne veux pas être, en contraignant mes vœux,
Une ſeconde fois victime de ſes nœuds.

LE BARON.

Vous choiſirez vous-même, & votre réſiſtance....

LA MARQUISE.

Ce choix eſt ſi trompeur, & mon indifférence
Eſt égale d'ailleurs pour tous les hommes.

LE BARON.

Bon.

LA MARQUISE.

Monſieur, je vous dis vrai, ſoit caprice, ou raiſon,
Je n'ai nul goût pour eux.

LE BARON.

Vous n'êtes pas croyable,
Ou c'eſt un ridicule, un travers effroyable.

LA MARQUISE.

Mais je ſuis faite ainſi.

LE BARON.

Mais, s'il eſt vrai, tant pis.
Pour trancher la diſpute, il n'eſt que deux partis.
D'un époux au plûtôt vous ferez choix, Madame ;
Ou bien je prendrai, moi, dans huit jours une femme.
Pour ſoutenir mon nom, je dois tout employer ;
Et de vous, ou de moi, je veux un héritier.
Penſez-y bien, Adieu.

SCENE IX.

LA MARQUISE *seule.*

L'Alternative eſt dure,
Et je ne ſçai que faire en cette conjoncture.

SCENE X.

LA MARQUISE, FINETTE.

FINETTE.

MAdame en ce moment n'appelle-t-elle pas ?

LA MARQUISE

(*à part.*)

Non. Je ne fus jamais dans un tel embarras.

FINETTE.

Madame paroît triſte, on lit ſur ſon viſage ....

LA MARQUISE.

Non, ce n'eſt rien.

FINETTE.

Je n'oſe en dire davantage :
Je vois que par reſpect je dois me retirer.

LA MARQUISE.

Vous ne me gênez point : Vous pouvez demeurer,
J'ai pour me diſſiper beſoin de compagnie.

FINETTE.

Mon bonheur ſera grand, ſi je vous déſennuie.

LA MARQUISE.

Votre air m'eſt revenu dès les premiers inſtans.
Quelle eſt votre naiſſance, & qui ſont vos parens ?

FINETTE.

Mon pere étoit ſorti d'une noble origine ;
Mais il eſt mort, Madame, & je ſuis orpheline.
Pour comble de malheur il ne m'a laiſſé rien,
Qu'un nom dur à porter, quand il eſt ſans ſoutien.

LA MARQUISE.

La pauvre enfant ! Quel ſort ! Elle attendrit mon ame.

FINETTE.

Une tante ſans bien, mais très-honnête femme ;
D'élever mon enfance ayant ſeule pris ſoin,
M'a montré la vertu, même au ſein du beſoin.
J'ai tâché d'hériter du fond de ſa ſageſſe,
Tréſor que je préfére à toute la richeſſe.
Le monde tend envain des appas ſéducteurs,
La véritable eſtime eſt dûe aux bonnes mœurs.
La vertu, quoique pauvre, eſt ſeule reſpectable,
Et le vice opulent eſt toujours mépriſable.

LA MARQUISE.

Voilà des ſentimens qui gagnent tout ſur moi,
Et chaque inſtant accroît le goût que j'ai pour toi.
Je t'aime, en même temps, & je te conſidére :
Je vois que tu n'es pas une fille ordinaire.

FINETTE.

Ah ! Madame, aimez-moi, c'eſt tout ce que je veux ;

Et ce qui pourra ſeul rendre mon ſort heureux.

LA MARQUISE.

Je m'intéreſſe à toi ... Vous pouvez tout attendre ...

FINETTE.

Vous diſiez mieux d'abord ; & pourquoi vous reprendre ?

LA MARQUISE.

Il m'arrive fort peu de tutoyer mes gens.

FINETTE.

Tant pis, ils vous ſont donc, Madame, indifférens.

LA MARQUISE.

Vous, ou toi, ne dit rien.

FINETTE.

Grande eſt la différence ;
L'un, marque la froideur, l'autre, la confiance,
Sur tout d'une maîtreſſe il prouve l'amitié,
A toute heure il eſt doux d'en être tutoyé ;
Et je ſens un plaiſir qui tranſporte mon ame,
Lorſque j'ai le bonheur de l'être par Madame.

LA MARQUISE.

Plus je l'écoute, & plus ſon diſcours me ravit ;
En elle on trouve tout, ſentiment, goût, eſprit.

FINETTE *à part.*

Bon, je prens auprès d'elle.

LA MARQUISE.

O, ma chere Finette !
Pour ne pas t'accorder ce que ton cœur ſouhaite,
Tu ſçais le demander trop agréablement.

FINETTE.

Honorez de ce bien Finette uniquement ;
Daignez la diſtinguer par là de tous les vôtres :
Gardez le toi, pour elle, & le vous, pour les autres.

LA MARQUISE.

Dans les grandes maiſons tu dois avoir ſervi ;
Tes façons, tes diſcours, tout me le témoigne.

FINETTE.

Oui,
Les Dames du grand monde ont formé ma jeuneſſe,
Mon ſervice a ſouvent mérité leur tendreſſe :
Mais malgré leurs bontés, je n'ai jamais ſenti
Ce que mon cœur pour vous ſent dans ce moment-ci ;
C'eſt un zéle ſi fort qu'il ne peut ſe comprendre,
Et je n'ai point de mot qui puiſſe bien le rendre.

LA MARQUISE.

Je n'en ai point auſſi qui puiſſe t'exprimer
A quel point ce diſcours a l'art de me charmer.
Finette, s'il eſt vrai, comme tu le confeſſes,
Que ton cœur me préfére à tes autres maîtreſſes,
Le mien peut t'aſſurer, ſans nul déguiſement,
Que ma bonté répond à ton attachement ;
Et je n'ai près de moi jamais eu de ſuivante,
Dont le zéle empreſſé, dont l'attache conſtante,
M'ait inſpiré l'eſtime & les vifs ſentimens,
Que tes ſoins ont fait naître en ſi peu de momens.
Tel eſt l'effet ſubit que produit le mérite ;
Il perce en un inſtant, & ſon pouvoir excite,
Dans quelque rang qu'il ſoit, la juſte attention ;
Il ſçait faire oublier toute diſtinction.
D'abord l'eſprit reſſent ſa douce violence,
Et ſon premier abord obtient la confiance.

FINETTE.

Si j'obtenois la vôtre, ah! Quel bonheur pour moi!

LA MARQUISE.

Je ne puis m'en défendre ; & trop ſûre de toi,

Il n'eſt rien déſormais que je ne te confie,
Je veux te regarder comme une tendre amie.

FINETTE.

Ce titre eſt trop flatteur.

LA MARQUISE.

Oui, mon cœur t'attendoit,
Et je benis le ciel du préſent qu'il m'a fait.

FINETTE.

Vous me comblez de gloire, & l'heureuſe Finette,
Ne ſent plus le malheur de l'état de ſoubrette.

LA MARQUISE.

Chaque état a ſa peine, & moi-même je ſens
Que les rangs diſtingués ſont les plus mécontens.

FINETTE.

Qu'entens-je? Par ces mots vous m'étonnez, Madame;
Quelque chagrin ſecret troubleroit il votre ame?

LA MARQUISE.

Oui, je ne dois avoir rien de caché pour toi.
On veut gêner mon cœur; mon oncle, malgré moi,
Veut ſans plus différer que je me remarie,
Et qu'à ſa volonté mon goût ſe ſacrifie:
C'eſt ainſi que l'orgueil immole avec éclat
A l'appui d'un vain nom, celles de mon état.

FINETTE.

Force-t-il votre choix?

LA MARQUISE.

Non, j'en ſuis la maîtreſſe.

FINETTE.

Je m'étonne, en ce cas, du trouble qui vous preſſe.
Eh quoi! L'hymen eſt-il un ſi grand mal pour vous?
Ce nœud peut être aimable avec un jeune époux.

LA MARQUISE.

Pour goûter ſes douceurs mon ame n'eſt point née :
Les cœurs indifférens doivent fuir l'hymenée.
Le mien eſt de ce nombre, & je dois pour jamais
Reſter dans le veuvage où je trouve la paix.

FINETTE.

Votre cœur (pardonnez ma demande à mon zéle)
Eſt-il exactement inſenſible & rebelle ?
Il faut que de lui-même il ſoit bien aſſuré :
Jamais aucun objet ne l'a-t-il éfleuré ?

LA MARQUISE.

Mais un pereil diſcours m'embarraſſe & m'étonne.

FINETTE.

C'eſt pour votre repos que je vous queſtionne.

LA MARQUISE.

Puiſqu'il faut de mon cœur te montrer les replis,
J'avouerai qu'un ſeul homme a ſur mes ſens ſurpris,
Fait une impreſſion vive, mais paſſagere.
Je n'ai gardé de lui qu'une image légere :
C'eſt un jeune inconnu que je n'ai vû qu'au bal
Sous l'habit d'eſpagnol.

FINETTE *à part.*

O ! bonheur ſans égal !
C'eſt moi dont elle parle.

LA MARQUISE.

Il me dit cent folies,
Je ne pus m'empêcher d'applaudir ſes ſaillies.
Je le vis démaſqué, Finette, & tu parois
En avoir un faux air à t'obſerver de près.

FINETTE.

A dire vrai, la choſe eſt très-particuliére.

LA MARQUISE.

Ce rapport à mes yeux te rend encore plus chere.
Ma bouche t'en dit trop, tu vois que je rougis,
Et tu dois me blâmer.

FINETTE.

Non, je vous applaudis.

SCENE XI.

LA MARQUISE, FINETTE, MARTON.

MARTON *à part.*

POur Finette en ſecret ma haine eſt violente;
Elle eſt avec Lucinde, & mon dépit augmente.
Ecoutons leurs diſcours.

LA MARQUISE *à Finette.*

Dans le cours d'un inſtant,
Je dévoile (quel eſt ſur moi ton aſcendant!)
Je dévoile à tes yeux mon ame toute entiere,
Cette ame juſqu'ici ſi cachée & ſi fiere,
Preſque ſans nul effort, je te confie à toi,
Ce que jamais Marton n'auroit appris de moi.

MARTON *à part.*

Ciel! Qu'eſt-ce que j'entens? Je ſuis hors de moi-même.

FINETTE.

Elle mérite moins cette faveur extrême:

Mais la voilà qui vient par un ſoin mal-adroit;
Troubler notre entretien dans le plus bel endroit.

MARTON *à part.*

Dévorons le dépit dont mon ame eſt preſſée.

LA MARQUISE.

Approchez-vous, Marton; je ſuis embarraſſée
Sur le déguiſement que je prendrai ce ſoir.
Dites-moi votre avis, je voudrois le ſçavoir;
Me conſeilleriez-vous d'en prendre un de caprice?

MARTON.

Quelque déguiſement que votre goût choiſiſſe,
Vous l'embellirez plus qu'il ne vous parera.

FINETTE.

Je ſuis du ſentiment de Marton en cela.

LA MARQUISE.

Il me vient dans l'eſprit d'être en Vénitienne.
Je change de penſée, il faut que je m'en tienne
A l'habit que j'avois au bal, où je danſai
Avec cet Eſpagnol qui faiſoit l'empreſſé:
D'en faire tout l'éclat j'eus avec lui la gloire;
Nous obtînmes tous deux l'honneur de la victoire.

MARTON.

Un maſque qui danſa long-tems en Pantalon,
Méritoit beaucoup mieux vos éloges, dit-on.

FINETTE *riant.*

En Pantalon? Ah! Ah!

MARTON.

Qu'y trouvez-vous à dire?

FINETTE.

Mais j'y trouve....

MARTON.

Achevez.

FINETTE.
Pantalon me fait rire.
MARTON.
Sur ce déguisement pourquoi vous récrier ?
FINETTE.
C'est qu'il est ridicule autant que singulier.
MARTON.
Mais celui d'Espagnol....
FINETTE.
Est plus galant, je pense;
Il faut que Pantalon soit de sa connoissance.
MARTON.
Et l'Espagnol, sans doute, est fort de vos amis.
FINETTE.
Il est d'un meilleur goût.
MARTON.
Je suis d'un autre avis.
FINETTE.
J'ai pour les Pantalons une haine infinie.
MARTON.
J'ai pour les Espagnols la même antipathie.
FINETTE.
Madame les préfére, & cela me suffit.
LA MARQUISE.
Leur querelle est plaisante, elle me divertit.
MARTON.
Finette sur Marton n'auroit pas l'avantage,
Si son cœur n'étoit pas sûr de votre suffrage.
LA MARQUISE.
Revenons à la fête, & laissons ce débat.
Pour augmenter du bal & la joye & l'éclat,
Il me vient une idée; il faudra l'une & l'autre
Vous

Vous déguiser ce soir.

FINETTE.

Mon goût sera le vôtre.

MARTON.

Comment nous travestir?

LA MARQUISE.

En hommes toutes deux.
Toi, tu seras, Finette, un fripon dangereux,
Et Marton est de taille à bien remplir ce rôle.

FINETTE.

Pour moi, je le jouerai sans peur qu'on me contrôle.

MARTON.

Je suis, sous cet habit, moi, sûre de mon fait;
Je compte réparer le tort qu'elle me fait;
Et malgré tout l'espoir dont se flatte son ame,
Gagner en cavalier ce que je perds en femme.

FINETTE.

Nous verrons.

MARTON.

A ce soir.

LA MARQUISE.

Plaisant défi; j'en ris.
J'entre en mon cabinet pour écrire à Paris,
Je n'y suis qu'un moment, & vous viendrez ensuite
M'habiller tout-à-fait pour aller en visite.

(*elle rentre.*)

SCENE XII.

FINETTE, MARTON.

MARTON.

M'As-tu considerée assez à ton loisir?

FINETTE.

Mais j'admire ta taille, elle est faite à ravir.

MARTON.

Sçais-tu que ton entrée en ces lieux m'inquiete;
Et que tu pourrois bien....

FINETTE.

Mais Marton....

MARTON.

Mais Finette;

FINETTE.

Ton humeur est revêche, à ce qu'il me paroît.

MARTON.

Ton aspect me révolte.

FINETTE.

Et le tien me déplaît.

MARTON.

Ne m'aigris point, mon ame est des moins endurantes.

FINETTE.

Et moi, quand je m'y mets, je suis des plus méchantes.

MARTON.

Tu plais à ma maîtresse, & je dois t'en punir.

J'avois ſon amitié, tu viens me la ravir.

FINETTE.

Eſt-ce ma faute à moi, ſi je ſuis plus aimable ?

MARTON.

Par caprice plûtôt elle t'eſt favorable :
Mais palſembleu!...

FINETTE.

Ce geſte eſt aſſez cavalier ;

MARTON.

Et ton maintien, à toi, n'eſt pas moins ſingulier.
Je ne ſçai qui m'arrête .....

FINETTE.

Elle ſe met en garde !
Quelle fille ! Vraiment l'attitude eſt gaillarde.

MARTON.

Ne me replique plus, je ne plaiſante pas.

FINETTE.

Toi-même prens bien garde à ce que tu feras.

SCENE XIII.

LA MARQUISE, MARTON, FINETTE.

LA MARQUISE.

Mais quel bruit toutes deux eſt-ce donc que vous faites ?
Et que veut dire ici l'embarras où vous êtes ?

MARTON, *reprenant l'air modeste.*

Madame, ce n'est rien.

FINETTE.

Marton a commencé.

MARTON.

Contre elle j'ai l'esprit justement offensé.

LA MARQUISE.

Je veux qu'on vive en paix.

FINETTE.

Marton a des maniéres . . . .

MARTON.

Finette a des façons . . . .

FINETTE.

Qui ne conviennent guéres.

LA MARQUISE.

Suivez-moi l'une & l'autre, & venez m'habiller.
Je chasserai quiconque osera quereller.

MARTON.

Il m'est bien douloureux de voir . . . .

LA MARQUISE.

Plus de langage,
Toute ma confiance entre vous se partage :
Disputez-la, Marton, par vos soins redoublés,
Et non par la chaleur de vos sots démêlés.

(*elle rentre*)

(*Marton & Finette s'en allant, se menacent derriere leur maîtresse. La Marquise se retourne, & les fausses suivantes reprennent un maintien modeste.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

FINETTE, Madame NISON.

Madame NISON.

ON ne peut mieux remplir le rôle de ſuivante,
Et votre air tatillon me ſurprend & m'enchante.

FINETTE.

L'amour eſt un grand maître, heureux ceux qu'il conduit!
A bien jouer mon rôle, il m'a lui-même inſtruit.
Pour mieux cacher la feinte, & mieux tromper la vûe,
Mon âge eſt favorable, & ma taille eſt menue;
De mon emploi, d'ailleurs, j'ai l'eſprit, le talent;
Des ſuivantes au fond le mérite éminent,
Le grand art de coëffer, de tourner avec grace
Une boucle badine, & de mettre en leur place
Une mouche, un ruban, eſt juſtement celui
Que poſſedent le mieux les Marquis d'aujourd'hui.
Pour les ajuſtemens leur ſcience eſt parfaite,
Et le vrai petit maître eſt à demi ſoubrette.

Madame NISON.

Je vous ai par-deſſus donné quelques leçons,
Mais quel eſt votre but, Léandre? Raiſonnons.

FINETTE.

De gagner par degré le cœur de la Marquiſe.

Madame NISON.

Si vous réuſſiſſez, je ſerai très-ſurpriſe.
Quel peut être l'eſpoir que vous avez conçu?
Comme femme, il eſt vrai, vous avez déja plû,
Mais comme amant, Monſieur, la choſe eſt différente,
Et l'inconnu du bal eſt loin de cette attente.

FINETTE.

Sous l'habit d'Eſpagnol j'ai fait quelque progrès,
Mais qu'attendre après tout de ces foibles eſſais?
Rien, & l'impreſſion que j'ai faite ſur elle
Eſt foible, paſſagere & ſuperficielle.
C'eſt un trait qui n'a fait que gliſſer ſur ſon cœur;
Sa fierté doit plûtôt me remplir de frayeur;
Je ſuis épouvanté de ſon ſeul caractére.
N'importe, à force d'art, eſſayons de lui plaire.
J'ai commencé, je veux accomplir mon projet,
Ainſi ſonge au plûtôt à rendre mon billet.

Madame NISON.

Vous ſçavez qu'en adreſſe, il n'eſt rien qui m'égale.

FINETTE.

Et tu connois auſſi mon humeur libérale.

Madame NISON.

Au plus grand des dangers je m'expoſe pour vous;
De la Marquiſe ici j'affronte le courroux;
Votre mere d'ailleurs eſt d'une humeur ſévere.
Si jamais elle apprend....

FINETTE.

Hé! Laiſſe-là ma mere.
Tu feras beaucoup mieux de m'éclaircir un point.
Il s'agit de Marton, ne la connois-tu point?

Madame NISON.

De Marton, dites-vous? La chose est fort plaisante;
Je l'ay vûe autre part, la drôle de suivante!
Elle l'est comme vous, & sçachez que Marton
Ressemble trait pour trait au chevalier Damon.

FINETTE.

Qu'entens-je?

Madame NISON.

J'ai tantôt reconnu son visage.
Il a beau, de son mieux, jouer son personnage,
Mon œil qui le connoît n'y sçauroit être pris.
On voit le Chevalier à travers ses habits.
La Marquise se loue à bon droit de ses femmes:
Vivent les cavaliers pour bien servir les Dames.

FINETTE.

Du malheur que j'ai craint me voilà trop instruit.

Madame NISON.

Par le même chemin l'amour vous a conduit;
Il vient pareille idée à plus d'une personne:
Si vous le soupçonnez, croyez qu'il vous soupçonne.
Votre aspect l'a frappé. J'ai vû même, j'ai vû
Qu'avec un œil avide il vous a parcouru.
Son air disoit tout haut: je n'en suis pas la dupe;
J'apperçois un rival caché sous cette jupe.

FINETTE.

Je ne suis plus surpris de son jaloux transport,
Ni de sa brusquerie à mon premier abord.

Madame NISON.

La dispute étoit vive, & l'on vient de me dire
Qu'à toute la maison vous apprêtiez à rire.

FINETTE.

Nous ne dirons plus rien, l'ordre est trop rigoureux;

Madame nous a ſait déſenſe à toutes deux ;
D'avoir le moindre bruit & la moindre querelle ;
Sous peine de ſortir ſur le champ de chez elle.
Elle a pouſſé la choſe au point de nous forcer
D'oublier nos débats, & de nous embraſſer.

Madame NISON.

Si vous aviez ſuivi ſon penchant & le vôtre,
Vous vous feriez plûtôt étranglés l'un & l'autre.

FINETTE.

Oui, je l'euſſe étouffé voluptueuſement.
La paix coûte aux rivaux.

Madame NISON.

Et ne tient qu'un moment.

FINETTE.

Notre ame, par raiſon, doit être pacifique.

Madame NISON.

Oui, Monſieur, mais l'amour eſt mauvais politique ;
Un premier mouvement l'emporte & fait ſa loi.
Vous êtes vifs tous deux.

FINETTE.

Arlequin vient ; tais-toi.

SCENE II.

Madame NISON, FINETTE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

TOutes ces filles-là ſont de mauvaiſe emplette ;
Mais je vois la Niſon avec cette Finette.

FINETTE *à madame Nison.*

C'eſt un original, je veux m'en divertir.

Madame NISON.

Laiſſez, il eſt groſſier.

FINETTE.

Je ſçaurai le polir.
Viens, approche, Arlequin, & faiſons connoiſſance.
Tu me devois, au moins, faire la révérence.

ARLEQUIN.

Jamais je ne ſalue.

FINETTE.

Allons, ſois gracieux,
Et déride ton front.

ARLEQUIN.

Tu me rens ſérieux.

FINETTE.

D'un pareil compliment j'ai lieu d'être ſurpriſe;
Et, tu répons bien mal....

ARLEQUIN.

Veux-tu que je te diſe;
Je ne puis te ſouffrir. Je ſuis de bonne foi.

Madame NISON *à Finette.*

Je vous l'ai dit.

ARLEQUIN.

La choſe eſt plus forte que moi.

Madame NISON.

Le butord!

ARLEQUIN.

Taiſez-vous, ô! coëffeuſe du diable,
C'eſt vous qui produiſez cette engeance effroyable.

Madame NISON.

Tous les diſcours qu'il tient n'ont pas le ſens commun.

FINETTE.

Il eſt yvre, à coup ſûr.

ARLEQUIN.

Non, je te hais à jeun;
Et, plus je te regarde, ô! ſuivante baroque,
Plus j'ai d'antipathie, & plus ton air me choque.
Arlequin te déclare ici, qu'après Marton,
Il n'a jamais connu de plus grande guenon.

FINETTE.

Maraud! Par quel motif eſt-ce que je m'attire?..

ARLEQUIN.

Par un motif, morbleu, que je ne ſçaurois dire,
Mais que je ſens fort bien.

FINETTE.

Et pourquoi m'offenſer?

ARLEQUIN.

C'eſt afin de t'apprendre à venir m'agacer.

Madame NISON.

Une fille d'honneur!

ARLEQUIN.

D'une plaiſante eſpece.

Madame NISON.

C'eſt aſſez qu'elle ſoit le fait de ta maîtreſſe.

ARLEQUIN.

Elle n'eſt pas le mien du tout, mais point du tout.
Madame a ſes raiſons, Arlequin a ſon goût.
Je ſuis las de bâiller tout ſeul dans l'anti-chambre.

Madame NISON.

Je te plains!

ARLEQUIN.

Ma maîtreſſe a deux femmes de chambre;
Elle doit partager, &, dans la bonne foi,

En prendre une pour elle, & puis l'autre pour moi.
Mais, ſans me conſulter, on prend des créatures,
Dont l'air dégingandé découvre les allures.
Des mains d'une brodeuſe on reçoit la Marton,
Et Finette nous vient par madame Niſon.

Madame NISON.

Finiras-tu?

ARLEQUIN.

Non, non; avant que je déloge,
Laiſſez-moi, s'il vous plaît, achever votre éloge.
Illuſtre de nos jours, qui brillez dans Paris,
Le ſoutien des amans, & l'effroi des maris,
Qui du ſexe formant les galantes parures,
Sur le front de l'époux placez d'autres coëffures,
Et dont l'agile main, zeſte, gliſſe un poulet,
Auſſi légérement qu'elle friſe un toupet.

Madame NISON.

Un encens ſi flatteur bleſſe ma modeſtie,
Et tu me fais rougir. Je quitte la partie.

SCENE III.

ARLEQUIN, FINETTE.

ARLEQUIN.

ME voilà, de la maſque, heureuſement défait;
Si je l'étois de toi, je ſerois ſatisfait.

FINETTE.

Si tu crois m'affliger, ta bêtise est étrange ;
La satyre d'un sot tourne à notre louange :
Mon esprit est flatté, non choqué de tes traits ;
Et mon mérite est sûr, puisque je te déplais.

ARLEQUIN.

Pour une chambriére, ô, voilà du haut stile.
Arrive, voici l'autre, & pour le coup ma bile
Redouble de moitié.

SCENE IV.

ARLEQUIN, FINETTE, MARTON.

ARLEQUIN.

Je suis embarrassé.
De deux aversions mon cœur se sent pressé.
Voyons ce minois-ci, regardons ce visage ;
Je ne sçai qui des deux me déplaît davantage.
On ne sçauroit aimer qu'un objet fortement,
Mais on en peut haïr plusieurs également.
Rendons à toutes deux mon mépris manifeste :
Finette, je te hais ; Marton, je te déteste.

FINETTE.

Mais l'aveu qu'il nous fait est tout-à-fait galant.

MARTON.

Vous déplaire, Monſieur! Notre malheur eſt grand.

ARLEQUIN.

Il eſt vrai qu'à mes yeux vous êtes effroyables;
Mais il eſt un moyen de vous rendre agréables:
Je vais vous l'enſeigner. C'eſt de renouveller
La ſcéne de tantôt, & de vous quereller.
Allons, c'eſt, ſans tarder; que ces Dames combattent;
Pour moi, je ſuis charmé quand deux femmes ſe battent.

MARTON.

Mais coupons une oreille à cet animal-là.

FINETTE.

Madame à ſon retour pour nous le châtira.

MARTON.

Je vais, en attendant, lui donner trois nazardes.

ARLEQUIN.

Ah! Je vous prie un peu, voyez ces halebardes!
Si j'étois le plus fort; mais la peur me retient.

FINETTE.

Courons vîte, voilà Madame qui revient.

MARTON.

Oui, j'entens ſon caroſſe, & c'eſt elle, je vole.

SCENE V.

ARLEQUIN *ſeul.*

Vîte, gare, culbute, abattez-vous l'épaule,
Caſſez-vous une jambe, ou rompez-vous le cou,

Vous me ferez plaisir. Vit-on rien de plus fou ?
Sur ce siége, pour moi, je demeure tranquille.
Je prendrois, après tout, une peine inutile.
Je ne sçai point flatter, & médire des gens,
Ni faire encore moins ma cour à leurs dépens.
Si j'ai peu de vertu, je n'ai pas de grands vices :
Je suis brutal, bavard, mais exempt d'artifices.
Je les vois revenir avec empressement,
A Madame cédons la place poliment.

SCENE VI.

LA MARQUISE, FINETTE, MARTON.

FINETTE *lui présentant un fauteüil.*

DAns ce fauteüil, Madame, asseyez-vous de grace.

MARTON.

Daignez-vous reposer, vous devez être lasse.

LA MARQUISE.

Oui, je suis fatiguée, ennuyée à l'excès,
Et ce n'est que chez-moi que je trouve la paix.

FINETTE.

Demeurez-y toujours.

LA MARQUISE.

C'est ce que je veux faire ;
Les visites sur tout ont l'art de me déplaire.

L'usage les ordonne, & la gêne les suit,
La froideur les commence, & l'ennui les finit.
Il faut d'un vain dehors se rendre les esclaves;
A ses vrais sentimens imposer des entraves;
Aux caprices reçus immoler la raison;
Fléchir devant la mode, applaudir au jargon;
De cent originaux écouter les fadaises,
Affectant l'air aisé, n'oser prendre ses aises;
Au faux mérite seul prodiguer son encens,
Et faire le procès aux plus honnêtes gens,
Donner les préjugés pour vérités solides,
Et remplir l'entretien des discours les plus vuides.
Voilà ce qui se fait, voilà ce qu'on entend,
Dans les cercles polis du monde le plus grand.

MARTON.

Il est vrai que, du faux, il prend souvent la route.

FINETTE.

Et ce n'est bien souvent que du vent qu'on écoute.

LA MARQUISE.

Oui, mes cheres enfans, & sçachez qu'aujourd'hui,
J'en sens plus que jamais le clinquant & l'ennui.
Ma maison, chaque jour, me devient plus aimable,
Et vous contribuez à la rendre agréable:
Mon cœur trouve avec vous de la sincérité,
Beaucoup d'empressement, & de fidélité.

MARTON & FINETTE.

Madame....

LA MARQUISE.

Je l'avoue, un tel bonheur m'enchante;
De mes femmes jamais je ne fus si contente.
Vous allez l'une & l'autre au devant de mes vœux,
Et je n'en puis avoir qui me conviennent mieux.

FINETTE *lui baiſant la main.*

Permettez que mon cœur vous témoigne ma joie.

MARTON *la lui baiſant auſſi.*

Souffrez qu'en même temps la mienne ſe déploie.

LA MARQUISE.

Il eſt doux d'être aimée, & mon cœur eſt flatté.

MARTON.

Mon eſprit eſt ravi.

FINETTE.

Le mien eſt enchanté.

LA MARQUISE.

Dans ces lieux retirés leur innocent hommage,
Des vertus du vieux temps me retrace l'image.

MARTON.

Dans le fond de mon cœur elles logent encor.

FINETTE.

Dans ma fidélité vous voyez l'âge d'or.

LA MARQUISE.

Je ſens fortifier mon goût pour la retraite.

FINETTE.

J'y reſpire à préſent une douceur parfaite.

LA MARQUISE *à Marton.*

Ah! Doucement, Marton, vous me bleſſez le bras.

MARTON.

Finette en fait autant, & ne vous bleſſe pas.

LA MARQUISE.

Comment! Vous retombez dans votre jalouſie?
La paix, par ce poiſon, ſera bien-tôt bannie;
Avec elle déja le plaiſir diſparoît.

FINETTE.

Adieu le ſiécle d'or, celui de fer renaît.

LA MARQUISE.

Cette fille eſt étrange, & ſon humeur m'attriſte.

MARTON.

Le moyen, s'il vous plaît, que l'âge d'or ſubſiſte,
Quand Madame, entre nous, détruit l'égalité ?

LA MARQUISE.

Mon eſprit eſt exempt de partialité ;
Mais votre cœur jaloux, du moindre rien s'alarme ;
Et vient, de mon repos, traverſer tout le charme.
Finette eſt différente, & ſon attachement....

MARTON.

Je ſçai trop qu'à vos yeux elle a plus d'agrément.

LA MARQUISE.

Dites plus de douceur. Songez que pour me plaire ;
De toutes les vertus, c'eſt la plus néceſſaire ;
Elle doit, de mes gens, régler tous les dehors.
Allez, pour l'acquérir, faites tous vos efforts ;
Et ſurtout, attendez, pour paroître à ma vûë,
Que vous puiſſiez compter ſur plus de retenuë.
Toi, Finette, ſui moi.

(*Elle rentre avec Finette.*)

SCENE VII.

MARTON *ſeul.*

Finette a ſa faveur ;
Et la cruelle encor m'ordonne la douceur.

Non, non, l'amant jaloux n'en eſt pas ſuſceptible;
Ce n'eſt qu'à la fureur qu'il peut être ſenſible.
Mon dépit eſt fondé ſur le fatal ſoupçon,
Que depuis ce matin je forme avec raiſon.
Comme Marton, l'amour a traveſti Finette,
Et c'eſt de ſa façon qu'elle eſt ici ſoubrette.
D'un rival ſoupçonneux les yeux ſont clair-voyans,
Et percent à travers tous les déguiſemens.
Je prétens au plûtôt démêler l'artifice,
La Niſon en ces lieux en eſt l'introductrice;
Je la vois. Par la crainte arrachons ſon ſecret,
Et tâchons d'éclaircir mon ſoupçon tout-à-fait.

SCENE VIII.

Madame NISON, MARTON.

MARTON.

PArle. En cette maiſon oſes-tu bien paroître?
Si Madame ſçavoit, & venoit à connoître....

Madame NISON.

A connoître, quoi?

MARTON.

Quitte un vain déguiſement,
J'ai découvert ta ruſe, & tremble en ce moment.
J'admire de ton front l'audace ſurprenante:
Préſenter à Madame un homme pour ſuivante;
Sous des habits trompeurs, ſous un nom ſuppoſé,

Tu places auprès d'elle un amant déguisé !

Madame NISON.

Quel amant déguisé ?

MARTON.

C'est la fausse Finette,

Je sai de toutes deux, la manœuvre secrette.

Ce qui m'outre le plus, exposer mon honneur !

Me donner pour compagne un jeune suborneur !

Des filles comme moi....

Madame NISON.

Laissons ces badinages ;

Des filles comme vous sont des hommes peu sages.

MARTON.

Crains mon juste courroux.

Madame NISON.

Point de terme impoli ;

Si vous me connoissez, je vous connois aussi,

Damon ; je puis vous rendre alarme pour alarme ;

Si vous faites du bruit, je ferai du vacarme.

MARTON.

Elle me reconnoît !

Madame NISON.

Oui, parlez, séducteur ;

Osez-vous bien venir chez des femmes d'honneur,

Jouer honteusement le rôle que vous faites,

Endosser une juppe, arborer des cornettes,

Et prévenant Léandre en son hardi projet,

Condamner en nous deux ce que vous avez fait.

MARTON.

Frémi, dans la fureur qui posséde mon ame ;

Je m'en vais de ce pas dire tout à Madame.

Madame NISON.

Prenez garde, Monſieur, que vos ſens ſoient moins prompts.
Si vous nous découvrez, Nous vous démaſquerons.
Pour vous, comme pour nous, le péril eſt extrême.
Songez qu'en nous perdant vous vous perdez vous-même.

MARTON.

Où me vois-je réduit ? Ciel ! Faut-il me taire ?

Madame NISON.

Oui.
Le parti du ſilence eſt le meilleur parti.
L'intérêt d'un rival eſt aujourd'hui le vôtre.
Vous devez vous garder le ſecret l'un à l'autre.
Vaincre ſoigneuſement vos mouvemens jaloux;
Si vous vous diſputez, que ce ſoit entre vous
De prudence, de ſoins, d'empreſſement, de zéle;
Et ſoyez méſuré ſous un habit fémelle.

MARTON.

Puis-je l'être en voyant mon rival préféré ?
J'ai perdu tout crédit depuis qu'il eſt entré.

Madame NISON.

Bon! De la nouveauté, c'eſt qu'il a tout le charme;
Faut-il donc pour ſi peu que votre amour s'alarme ?
Connoiſſez mieux le cœur & l'eſprit feminin.
On le goûte aujourd'hui, vous plairez mieux demain.
Laiſſez d'un premier feu, laiſſez paſſer la flamme,
Et redoublez de ſoin pour regagner Madame.
A ſes regards ſur tout cachez votre dépit;
Auprès d'elle, Monſieur, c'eſt lui ſeul qui vous nuit.
On déplaît à coup ſûr, ſitôt que l'on ſe pique;
Il faut avec le ſexe agir de politique.

Paroiſſez mécontent vous le révolterez ;
Uſez de complaiſance, & vous le ſoumettrez.
Croïez-en mes conſeils ; j'ai l'ame bonne & ronde ;
Monſieur, & je voudrois obliger tout le monde.

MARTON.

Ce qu'elle me dit là, me paroît de bon ſens.
Faiſons-nous un effort, & maîtriſons nos ſens.
Ne déſeſperons pas de ma bonne fortune ;
Je veux te croire ; oublie . . . .

Madame NISON.

Oh ! je ſuis ſans rancune ;
Monſieur.

MARTON.

Adieu, je ſors frappé de tes raiſons ;
Et vais mettre au plûtôt à profit tes leçons.

SCENE IX.

Madame NISON *ſeule.*

J'Ai bien fait d'arrêter cette fougue indiſcrette,
Et tout étoit perdu. Mais on vient, c'eſt Finette.

SCENE X.

Madame NISON, FINETTE,

FINETTE *transportée.*

HAbit, habit charmant, présent cher & flatteur,
Puis-je trop vous baiser ? Vous enchantez mon cœur.

Madame NISON.

Monsieur, êtes-vous fou ? Quelle ardeur vous transporte ?

FINETTE.

La robe . . . .

Madame NISON.

Quelle robe ?

FINETTE.

Eh ! Celle que je porte.

Madame NISON.

Comment !

FINETTE.

D'un bien si doux laisse-moi donc jouir ;
Elle fait mon bonheur, elle fait mon plaisir.

Madame NISON.

Voilà pour une robe une amitié bien forte.

FINETTE.

Je l'adore.

Madame NISON.

Peut-on s'exprimer de la ſorte ?

FINETTE.

C'eſt la robe enchantée.

Madame NISON.

Elle a vraiment le don
De faire extravaguer.

FINETTE.

D'amour, chere Niſon.
Pour elle, avec ſujet, mon ame eſt tranſportée ;
C'eſt une robe enfin que Lucinde a portée.
Tout à l'heure elle vient de m'en faire préſent.
Juge ſi mes tranſports ſont fondés à préſent.
Faveur, pour un amant, nouvelle autant qu'extrême.
Qu'il eſt doux de porter l'habit de ce qu'on aime !

Madame NISON.

D'accord, mais cet habit eſt un don proprement
Qu'on fait à la ſuivante, & non pas à l'amant.

FINETTE.

N'importe ! C'eſt l'amant qui toujours en profite.

Madame NISON.

Tout à l'heure, Marton, que le dépit agite,
Vient de faire éclater des tranſports différens ;
Je viens d'en eſſuïer un affront des plus grands.
Vous m'avez attiré cette rude algarade ;
Sachez qu'elle eſt au fait de votre maſcarade.
Par bonheur ma prudence a calmé ſa fureur.
Monſieur, je vous exhorte à la même douceur.
Vous ſavez ce qu'il eſt, il ſait ce que vous êtes,
Et, pour cacher ici le rôle que vous faites,
Vous vous devez tous deux des égards mutuels.

FINETTE.

Ce contre-temps m'alarme, il est des plus cruels.
Mais as-tu fait tenir ma lettre à la Marquise ?

Madame NISON.

Non; est-elle seule ?

FINETTE.

Oui, va.

Madame NISON.

J'y cours sans remise;
Vous, Finette, songez à ménager Marton;
La voilà qui revient, & qui parle au Baron.

SCENE XI.

LE BARON, MARTON, FINETTE.

MARTON *au Baron.*

JE ne puis l'accepter, Monsieur, je vous rens grace.

LE BARON.

Mais peux-tu refuser une si bonne place ?

MARTON.

Je songe qu'à Finette elle conviendra mieux.
Proposez-lui, Monsieur, elle s'offre à vos yeux.

LE BARON.

Mais c'est toi qu'on demande.

MARTON.

Elle eſt d'attraits pourvûë;
On la préférera, ſi-tôt qu'on l'aura vûë.

LE BARON.

Finette, à ſon refus, dis-moi, voudrois-tu....

FINETTE.

Quoi?

LE BARON.

Tu vas en quatre mots l'apprendre, écoute-moi.
Une dame qui vint nous rendre hier viſite,
Femme de qui le rang égale le mérite,
Trouve à ſon gré Marton qu'elle a vûë en paſſant.
Elle en a fait parler ſur un ton fort preſſant.
Comme pour peu de temps, elle eſt à la campagne,
Et qu'elle doit ſe rendre aux états de Bretagne;
Elle ſouhaiteroit ardemment de l'avoir,
Et pour la demander, doit revenir ce ſoir.
C'eſt comme compagnie, & comme demoiſelle;
Comme amie, en un mot, qu'elle ſera près d'elle.

FINETTE.

Mais il doit... elle doit ſaiſir l'occaſion,
Et d'autres brigueroient cette condition.

MARTON.

Mais, puiſque vous trouvez la place ſi brillante;
Vous pouvez la remplir, j'en ſerai très-contente.

FINETTE.

C'eſt vous qu'on a choiſie, il ne me convient pas
De paſſer devant vous.

MARTON.

Je vous céde le pas.

LE BARON *à Marton.*

Tu n'as point de prétexte.

MARTON.

Envain Monſieur me preſſe,
Je ſuis trop fortement attachée à ſa niéce.

FINETTE.

J'ai la même raiſon pour ne pas la quitter.

LE BARON *à Marton*

D'autant plus volontiers tu devrois l'accepter,
Qu'au retour tu pourrois rentrer chez la Marquiſe.

MARTON.

Non, Monſieur. Quelle robe eſt-ce donc qu'elle a miſe ?

LE BARON.

Il n'eſt pas queſtion de robe ni d'habits ;
Il s'agit à préſent d'en croire mon avis.

MARTON.

C'eſt la robe qu'hier Madame avoit, c'eſt elle.

LE BARON.

Que diable! Laiſſons-là . . . .

MARTON.

Son audace eſt nouvelle.

LE BARON.

Mais je ne comprens rien à ſes digreſſions.

FINETTE.

Monſieur, elle eſt ſujette à des diſtractions.

MARTON.

Vous vous donnez les airs de vous parer, Finette,
Des robes de Madame ?

LE BARON.

Ah! Diſcours de ſoubrette.

MARTON.

Cela ne convient point. Je dois l'en avertir;
Et j'y vais de ce pas.

FINETTE.

Oh, vous pouvez partir.
Apprenez que je ſuis très en droit de la mettre
Madame dans ce jour veut bien me le permettre.

MARTON.

Le permettre ?

FINETTE.

Oui, je puis étaler ſon bienfait;
Cette robe eſt un don que ſa bonté m'a fait.

MARTON.

Un préſent de Madame ?

FINETTE.

Oui.

LE BARON.

Tu n'as rien à dire;

MARTON.

Rien à dire, Monſieur! C'eſt de quoi je ſoupire.
Comment! Depuis un jour qu'elle eſt dans la maiſon;
D'un magnifique habit Madame lui fait don ?
Et je l'en vois parée à notre préjudice.
Il m'eſt bien dur de voir une telle injuſtice.
De mes ſoins empreſſés, je reçois un beau prix.
La derniere venue obtient tous les profits.
Je n'en ai pas reçû la même réompenſe.
Je ſerois moins ſenſible à cette préférence,
Si j'avois moins de zéle & moins d'attachement.
Ce qui fait mon malheur, ce qui fait mon tourment;
Je ſens au fond du cœur, je ſens pour ma maîtreſſe
Un amour, mais ſi fort qu'il tient de la foibeſſe.
Ce cœur ne ſauroit voir, ſans en être irrité,
Paſſer en d'autres mains un bien qu'elle a porté.

LE BARON.
Un habit n'a jamais causé douleur égale ;
Et cette fille-là paroît originale.
(*à part.*)
Ceçi me détermine à la faire partir.
(*à Marton.*)
Mais n'en témoignons rien. Calme ton déplaisir,
Ne pleure pas, Marton, si ce présent te blesse,
A t'en faire un plus beau, j'obligerai ma niéce.
MARTON.
S'il ne vient d'elle-même, il me flattera peu.
LE BARON.
O! La plaisante fille! Adieu, Marton, adieu.

SCENE XII.

FINETTE, MARTON.

MARTON.

Ecoutez, parlons bas. Je n'ai qu'un mot à dire.
Léandre.
FINETTE.
Quoi? Damon.
MARTON.
Nos noms doivent suffire ;
Ils vous mettent au fait de mes transports jaloux.
Ne nous trahissons pas.

FINETTE.

Vous-même obſervez-vous.
L'habit que nous avons ſuſpend toutes querelles.

MARTON.

Le tien porte à mon cœur des atteintes cruelles ;
Et ſi préſentement je ne me modérois,
Dans mon juſte dépit, je le déchirerois.

FINETTE.

Fureur hors de ſaiſon. Pour vaincre une maîtreſſe ;
Sous ce déguiſement n'employons que l'adreſſe.
L'amour même nous fait un devoir d'être unis ;
Et met entre nous deux la victoire à ce prix.

MARTON.

Soit. Je me contraindrai pour ſupplanter Finette ;
Mais ſi je ſuis vaincu ſous l'habit de ſoubrette,
Léandre, nous verrons, en découvrant nos feux,
Si l'habit cavalier me ſera plus heureux.
Adieu.

FINETTE.

Je ſoutiendrai l'intérêt de ma flamme,
Et tâcherai de vaincre en homme comme en femme.

SCENE XIII.

FINETTE, *ſeule.*

MAis un ſoin plus preſſant m'occupe & me retient.
Lucinde doit avoir . . . Je l'apperçois qui vient.

Elle lit un billet, & c'est le mien, sans doute.
Voici l'instant critique, & mon cœur le redoute.

SCENE XIV.

LA MARQUISE, FINETTE.

LA MARQUISE. *tenant un billet à la main*

C'Est un aveu formel. Mais c'est presqu'un roman.
Dois-je m'en offenser? Non, plûtôt rions-en.
Finette, te voilà?

FINETTE.

Madame est occupée.

LA MARQUISE.

Je lisois une lettre.

FINETTE *à part.*

Elle en est peu frappée.

LA MARQUISE.

Tu ne devinerois jamais qui me l'écrit?
C'est l'inconnu du bal. Cela me réjouit.

FINETTE.

L'inconnu vous écrit?

LA MARQUISE.

Oui, tien, tu peux la lire.

FINETTE *après avoir lû.*

Mais ce billet n'est pas si plaisant qu'on peut dire.
Vous ne devriez pas le prendre si gaiment:

Il me paroît conçu très-sérieusement.
J'y prens trop d'intérêt pour que je vous le cache.

LA MARQUISE.

Mais si je n'en ris point, il faut que je m'en fâche.

FINETTE.

Non, Madame, la lettre est écrite d'un ton
Qui ne doit pas contre elle armer votre raison.

LA MARQUISE.

Il est vrai que le stile en est sage ; à tout prendre,
Il est en même tems, respectueux & tendre.

FINETTE.

De s'en fâcher, Madame auroit donc très-grand tort,
Le respect pour l'amour est un sûr passeport :
Mais comme dans sa force, & dans son étenduë,
Une ardeur sérieuse y paroît bien renduë,
Votre cœur ne doit pas, tout pesé mûrement,
En badiner non plus, comme il fait maintenant;
Je tiendrois un milieu.

LA MARQUISE.

J'entens, je dois me taire,
Finette, & c'est aussi ce que je prétens faire.

FINETTE.

Ce n'est pas là du tout le parti que j'entens ;
Et pour rompre le cours de tous les incidens,
Je répondrois, Madame, à sa lettre, au contraire,
En termes sérieux, mais pourtant sans colére.

LA MARQUISE.

Non, d'aucune façon, à de pareils billets,
Des femmes comme moi ne répondent jamais.

FINETTE.

Vous risquez beaucoup plus de garder le silence :
Il marque en son billet, l'affaire est d'importance,

Que s'il ne reçoit point de réponse de vous,
Lui-même il la viendra demander à genoux.
L'amour est imprudent, & la jeunesse est vive,
Vous devez empêcher que la chose n'arrive ;
Le moyen le plus sûr est d'écrire aujourd'hui.
Dans quelques sentimens que vous soyez pour lui,
Votre propre intérêt vous porte à l'en instruire,
Pour le congédier, ou bien pour le conduire.

LA MARQUISE.

Non, Finette, mon ame est ferme sur ce point;
Quoiqu'il puisse arriver, je ne répondrai point.
Un billet nous expose, & tire à conséquence:
Contre de tels aveux, il n'est que le silence.

FINETTE.

Celui qu'il vous a fait n'a rien que d'obligeant.

LA MARQUISE.

J'en conviens, son billet est plein de sentiment.

FINETTE.

Vous m'avez dit tantôt qu'à la figure aimable,
Il joignoit, qui plus est, un esprit agréable,
Et même qu'il avoit éfleuré votre cœur.

LA MARQUISE.

Il est vrai, tout en lui m'a paru séducteur;
Mais c'est un trait léger que la raison émousse.

FINETTE.

N'importe, je ferois une réponse douce.

LA MARQUISE.

Non, je n'en ferai rien.

FINETTE.

Pardon, j'ose insister,
Je sors de mon état pour vous représenter
Qu'une Dame aussi jeune, & du rang dont vous êtes,
Ne

Ne sauroit plus long-tems vivre comme vous faites.
L'état du mariage est pour vous un devoir;
Le grand éloignement que votre cœur fait voir,
Madame, aux yeux du monde est un défaut blâmable;
Si vous y persistiez, vous seriez condamnable:
L'usage souverain, la voix de la raison,
Un oncle qui vous presse, & de votre maison
La gloire & l'intérêt, joints à votre fortune,
Tout fait contre votre ame une ligue commune:
Choisissez un mari pour faire son bonheur;
Qu'un choix si délicat soit l'ouvrage du cœur.
Pour l'inconnu du bal, s'il parle, & se déclare,
Par un panchant secret si le ciel l'y prépare,
Si lui-même y répond, s'il est digne de vous,
Vous devez, sans rougir, le prendre pour époux.
C'est tout ce qui vous manque, & ce qu'on vous souhaite:
Mariez-vous, Madame, & vous serez parfaite.

LA MARQUISE.

Ce discours fait sur moi beaucoup d'impression;
Mais il ne peut changer ma résolution.
Je me suis dit envain cent fois la même chose;
Mon ame révoltée à ce lien s'oppose;
Et quand je me vaincrois, pourrois-je faire choix
D'un inconnu qu'au bal je n'ai vû qu'une fois?

FINETTE.

Vous savez sa naissance, il vient de vous l'écrire;
Son nom qu'il a signé doit seul vous en instruire.
S'il est vraiment Léandre, ainsi qu'il vous l'apprend,
Sa maison est connuë, & tient un rang brillant.
On peut s'en rapporter à mon discours sincére,
Et j'ai vingt fois été chez Madame sa mere.

LA MRQUISE.

Il paroît que ſon ſort t'intéreſſe aujourd'hui.

FINETTE.

Oui, puiſqu'il me reſſemble, allons : écrivez lui.

LA MARQUISE.

Ton zéle eſt trop preſſant, & je ne ſai que faire.

FINETTE.

Conſultez votre cœur, qu'il décide l'affaire.

LA MARQUISE.

Mais que puis-je, Finette, écrire à l'inconnu ?

FINETTE.

Vos ſentimens au vrai.

LA MARQUISE.

Mes ſentimens, dis-tu ?
Hé, ſont-ils décidés ? L'embarras eſt extrême.

FINETTE.

Mais il faut qu'ils le ſoient pour votre repos même ;
Faites pancher vers lui la balance un moment.

LA MARQUISE.

Non, non, je ne veux pas prendre d'engagement.

FINETTE.

Oh, puiſqu'il eſt ainſi, ſans plus long-temps attendre,
Madame, marquez lui qu'il n'a rien à prétendre.

LA MARQUISE.

Finette, c'eſt trop dire.

FINETTE.

Envain vous héſitez,
Il faut une réponſe aigre, ou bien douce ; optez.

LA MARQUISE.

Il ne la faut point tendre, encore moins trop dure.

FINETTE.

Faites-la ménagée.

LA MARQUISE.

Oui, dans la conjoncture
C'eſt celle qui convient.

FINETTE.

Madame, écrivez-la,
Vous avez ce qu'il faut ſur cette table là.

LA MARQUISE.

L'embarras me retient, & ma main s'y refuſe.

FINETTE.

Pour ôter tout prétexte, & toute vaine excuſe,
Pour vous je vais l'écrire. Allons, dictez-la moi.

LA MARQUISE.

Attens, je veux péſer chaque terme avec toi.

FINETTE.

Oui, vous ne devez pas du tout vous compromettre;

LA MARQUISE.

La ſageſſe avec art doit régner dans ma lettre;
Je veux, en détachant doucement ſes eſprits,
Lui marquer mon eſtime, & non pas mon mépris,
Lui donner des conſeils d'une façon polie.

FINETTE.

J'entens; c'eſt proprement une lettre d'amie.

LA MARQUISE.

Juſtement. Ma bonté ne veut pas l'affliger;
Ce jeune homme eſt aimable.

FINETTE.

Il faut le ménager;
J'approuve la douceur, bien loin que je la blâme.

(*a part.*)

Imitons de mon mieux l'écriture de femme.

LA MARQUISE *dicte.*

Je n'aurois jamais crû qu'un entretien au bal,

FINETTE.

Au bal.

LA MARQUISE.

Dût m'attirer, Monsieur, un billet tendre.

FINETTE.

Tendre.

LA MARQUISE.

Vous ignorez, & je dois vous l'apprendre;
Que d'un engagement, je suis le nœud fatal.

FINETTE.

Après.

LA MARQUISE.

Je ne prens point le ton fier & sévere,
Et la raison, plûtôt, m'inspire la douceur.

FINETTE.

Fort bien.

LA MARQUISE.

Comme j'ai lû votre aveu....

FINETTE.

Sans colere?

LA MARQUISE.

Il est trop fort.

FINETTE.

Non, non.

LA MARQUISE.

J'y répons....

FINETTE.

Sans aigreur?

LA MARQUISE.

(Elle dicte.)

Sans aigreur. C'est le mot. *Ne m'aimez point, Monsieur,*

FINETTE.

L'ordre me paroît dur, & je plains ſa tendreſſe.

LA MARQUISE *reprend.*

Ne m'aimez point, Monſieur. C'eſt moi qui vous en preſſe ;
L'amour eſt un écueil trop fatal au bonheur :
C'eſt un conſeil autant qu'une défenſe expr-ſſe.

(Elle s'interrompt.)

J'en dis trop. Effaçons tout ce commencement,
Il peut s'interpréter trop favorablement.

FINETTE.

Je n'obéïrai point. Daignez me le permettre ;
Loin d'ôter, vous devez ajoûter à la lettre.
Léandre eſt trop puni d'avoir l'excluſion.
Songez qu'il a beſoin de conſolation ;
Et joignez-y plûtôt quelque mot favorable,
Qui l'aide à ſupporter le malheur qui l'accable.

LA MARQUISE.

Je me rens. Tes diſcours m'attendriſſent pour lui.

FINETTE.

Tirez-le, tout au moins, de la foule.

LA MARQUISE.

Oui, pourſui.

(Elle dicte.)

J'ajoûte un mot, Monſieur, pour conſoler votre ame.
Des hommes que j'ai vûs, vous êtes le premier
Que j'ai ſçû diſtinguer.

FINETTE.

Mais dites-lui, Madame,
Quelque choſe, après tout, de plus particulier.
Diſtinguer, eſt un mot vague de ſa nature.

LA MARQUISE:

Que lui ſubſtituer ? Et par quelle tournure....

FINETTE.

Voici celle, à peu près, qui peut le remplacer:
Vous êtes le premier dont l'eſprit, la figure,
Et dont les ſentimens ont ſçû m'intéreſſer.
Eſt-ce-là votre idée ?

LA MARQUISE.

A peu près, je le penſe;
Mais ne le mets point.

FINETTE.

Bon !

LA MARQUISE.

Je t'en fais la défenſe.

FINETTE.

Mais vous avez pour lui quelque eſtime ?

LA MARQUISE.

Oui, vraiment;
Il eſt même le ſeul, le ſeul éxactement,
Que je voudrois choiſir pour ami véritable.

FINETTE.

Mais ce tempérament me paroît raiſonnable;
Je vais le lui marquer.

LA MARQUISE.

Finette, n'en fais rien.
Ce diſcours, entre nous, eſt bon pour l'entretien;
Mais il ne s'écrit point.

FINETTE.

Votre ame envain ſe cache.
Vous n'empêcherez pas, au fond, qu'il ne le ſache.
Signez le billet.

LA MARQUISE.

Non.

FINETTE *lui prenant la main pour l'engager à signer.*

Madame....

LA MARQUISE.

Arrête-toi.

FINETTE.

La chose est nécessaire, & je la prens sur moi.

LA MARQUISE *signant.*

Elle obtient tout. Prens soin de le faire remettre.

FINETTE.

Comptez que l'inconnu tient déja votre lettre.

LA MARQUISE.

Je reviens, & je crains d'en avoir trop dicté.
Reli-moi le billet.

FINETTE.

Le voilà cacheté.
Point de crainte; il est bien puisque j'en suis contente

LA MARQUISE.

Il faut, jusques au bout, que je sois complaisante.

SCENE XIV.

FINETTE *seule.*

DE son estime enfin, je tiens un sûr garant;
Désiré pour ami, j'espére comme amant.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

FINETTE, MARTON.

FINETTE.

QUEL heureux changement ! Marton paroît charmée.

MARTON.

Oui, ma gaité revient. Madame eſt déſarmée,
Mon repentir ſincére a fléchi ſa rigueur ;
Et, méritant ma grace, il me rend ſa faveur.

FINETTE.

Mais je vous félicite.

MARTON.

Et je vous remercie.
C'eſt grace à vos conſeils que je ſuis rétablie.

FINETTE.

Ils vous ont réuſſi ?

MARTON.

Par de-là mon eſpoir.
La douceur, près du ſexe, a vraiment tout pouvoir ;
On obtient tout par elle, & mon ame ravie,
Au don qu'on vous a fait ne porte plus d'envie.
Lucinde (ſans tranſport je ne puis y ſonger)
Vient, mais très-amplement, de m'en dédommager.

Sa bonté me ravit, & n'a point de pareille,
Elle m'a fait présent de ses boucles d'oreille,
M'a donné ce colier avec ce bracelet,
Où l'on voit en émail son portrait.

FINETTE.

Son portrait!

MARTON.

Oui, son portrait, Monsieur, celui de la Marquise.

FINETTE.

Qu'entens-je? Juste ciel!

MARTON *à part.*

Ce n'est qu'une dévise;
Je mens, pour alarmer encor plus ses esprits.

FINETTE.

Voyons un peu.

MARTON.

Non, non, cela n'est pas permis.

FINETTE.

Un semblable refus m'oblige à n'en rien croire.

MARTON.

Ce que vous en pensez n'ôte rien à ma gloire.

FINETTE.

Si la peur d'un éclat ne retenoit ma main,
Mon dépit, de ton bras, l'arracheroit soudain.

MARTON.

Fureur hors de saison. Pour vaincre une maîtresse,
Sous ce déguisement n'employons que l'adresse.
Le respect doit tenir nos transports enchaînés.
Profitez des conseils que vous m'avez donnés.

FINETTE.

Oui, j'ai tort doublement; ma crainte est mal fondée,
Tout me porte à bannir une jalouse idée;

Et jamais un rival ne doit en être crû.

MARTON.

Bien-tôt, par le ſuccès, vous ſerez convaincu.
L'heure du bal approche ; &, c'eſt juſtement elle
Qui rendra ma victoire entiére & plus réelle.
La Marquiſe s'attend de nous voir traveſtis,
Quand nous allons tous deux reprendre nos habits ;
Et ſes yeux vont juger plus ſainement, Léandre,
De notre vrai mérite, en croyant s'y méprendre.

FINETTE.

Cet orgueil me raſſûre au lieu de m'alarmer.
C'eſt un méchant vernis pour s'en faire eſtimer.
Il me promet le prix que mon cœur vous conteſte ;
Et je vous craindrois plus ſi vous étiez modeſte.

MARTON.

Mais, de l'être avec vous, je ſuis très-diſpenſé :
On paſſe un peu d'orgueil, quand il eſt bien placé.
Adieu. Damon rempli du doux ſoin qui l'occupe,
Court, pour vaincre en épée, abandonner ſa jupe.

FINETTE.

De cette vanité peut-être il rabattra.

SCENE II.

FINETTE, MARTON, LA COMTESSE.

MARTON *rencontrant la Comtesse au fond du théatre.*

QUe souhaite Madame ?

LA COMTESSE.

Ah ! Marton, vous voilà.
C'est pour vous que je viens.

FINETTE *à part.*

C'est ma mere ! Ah ! Je tremble.

LA COMTESSE.

Pour la Bretagne, il faut que nous partions ensemble.
La Marquise y consent, & mon cœur satisfait...

MARTON.

C'est vraiment trop d'honneur que Madame me fait.
Je n'en puis profiter.

LA COMTESSE.

D'où vient, Mademoiselle ?

MARTON.

Finette irra pour moi. Je vous laisse avec elle.
(elle sort en lui faisant la révérence.)

SCENE III.

LA COMTESSE, FINETTE.

FINETTE *à part.*

O Ciel! Je ſuis perdu. Par où fuir maintenant!

LA COMTESSE.

Ce bruſque procédé me paroît ſurprenant.
Parlons à ſa compagne; elle eſt aſſez bien faite.
Vous viendrez à ſa place; hem, n'eſt-ce pas Finette?
Vous ſerez avec moi ſur un pié des plus doux.
Mais répondez-moi donc. Pourquoi vous cachez-vous?

FINETTE.

Excuſez, on m'attend.

LA COMTESSE.

Ce ſon de voix me frappe.
Demeurez. Ce n'eſt pas ainſi que l'on m'échappe.
Que je vous voye en face. Ah! Ciel, c'eſt là mon fils.
Son trouble le décele à travers ſes habits.

FINETTE.

Me voilà confondu.

LA COMTESSE.

Quel indigne équipage!
Qui vous fait donc jouer ce honteux perſonnage?

FINETTE.

Ne devinez-vous pas?

LA COMTESSE.

Non vraiment.

FINETTE.

C'eſt l'amour;
C'eſt luì ſeul qui m'a fait ſoubrette en ce ſéjour :
Pour tromper & ſervir la Marquiſe que j'aime.

LA COMTESSE.

Deviez-vous employer un pareil ſtratagême?

FINETTE.

Ses charmes & ſon cœur armé d'un fier dédain
Doivent ſervir d'excuſe à ce hardi deſſein.

LA COMTESSE.

Eſt-il rien qui jamais puiſſe rendre excuſable
De votre paſſion la démarche coupable?
Auprès de la Marquiſe, hé! qui peut vous laver?
Vous l'aimez, dites-vous, & pour le lui prouver,
On vous voit, dans l'ardeur du feu qui vous entraîne;
Faire tout ce qu'il faut pour mériter ſa haine.
Elle reçoit de vous l'affront le plus cruel.
Que lui feroit de pis un ennemi mortel?
L'amour éclate-t-il, en expoſant l'amante?
En faiſant à ſa gloire une injure ſanglante?
Non, un feu véritable en tout ſuit le reſpect,
Et dans ſes moindres pas ſe montre circonſpect.
L'honneur de ce qu'on aime, eſt plus cher que la vie,
Et pour un bien ſi grand l'amant ſe ſacrifie.
L'ardeur qui vous poſſéde, eſt un feu ſuborneur,
Qui loin de le défendre, attaque cet honneur.
Vous égarant vous-même, il trompe une maîtreſſe;
Dans les derniers excès porte votre foibleſſe,
Vous fait jouer près d'elle un rôle extravagant,
Et vous rend ridicule, en la deshonorant.

FINETTE.

D'un trop juste remords ce discours me pénétre ;
La jeunesse étourdie ose tout se permettre.
Ma mere, pardonnez à mon aveuglement ;
Mon cœur n'en aime pas moins véritablement :
Il ne s'est égaré que pour être trop tendre,
Et le seul désespoir m'a fait tout entreprendre.
Je rougis de ma faute ; & pour la réparer,
Conduisez votre fils, & daignez l'éclairer.

LA COMTESSE.

Dans cette occasion je suis la moins blessée ;
Songez que la Marquise est la plus offensée.

FINETTE.

Vous même hâtez-vous de lui tout découvrir.

LA COMTESSE.

Je la révolterois, au lieu de la fléchir.

FINETTE.

Qui peut donc m'excuser près d'elle ?

LA COMTESSE.

Votre absence ;
Mon fils, avec le temps, aidé de la prudence.

FINETTE.

Où me renvoyez-vous ? Vous me glacez d'effroi.

LA COMTESSE.

Il faut que vous veniez en Bretagne avec moi ;
Mais sous un autre habit que celui de Finette.

FINETTE.

Quoi ! Madame, si-tôt quitter cette retraite !

LA COMTESSE.

Oui, suivez-moi sans bruit, mon fils, chaque moment
Que vous restez de plus dans cet appartement,
Est contre la Marquise une offense nouvelle.

FINETTE.

Il faut donc par respect que je m'éloigne d'elle.
Attendez, s'il vous plaît, je suis dans l'embarras,
Une réflexion retient ici mes pas.

LA COMTESSE.

Qui peut vous empêcher de partir tout à l'heure ?

FINETTE.

Marton.

LA COMTESSE.

Comment, Marton !

FINETTE.

Oui, Marton qui demeure.

LA COMTESSE.

Avec votre départ qu'a de commun Marton ?
Que vous importe ici qu'elle demeure ou non ?

FINETTE.

Madame, beaucoup plus que vous ne sauriez croire ;
De la Marquise même, & l'honneur, & la gloire
Y sont intéressés.

LA COMTESSE.

Intéressés ! En quoi ?

FINETTE.

Marton est en ces lieux suivante comme moi.

LA COMTESSE.

Comment donc ? Comme vous !

FINETTE.

Oui, Finette est Léandre,
Et Marton est Damon.

LA COMTESSE.

Ciel ! Que viens-je d'entendre ?
Marton que je voulois emmener aujourd'hui,
Marton est un amant travesti comme lui ?

Pour la Marquiſe, ô ciel! La fatale avanture!
Je la plains d'autant plus dans cette conjoncture,
Qu'ignorant le péril où la livre le ſort,
Dans la ſécurité ſa ſageſſe s'endort.
Ce nouvel incident redouble ma triſteſſe :
Dans ce dernier danger faut-il que je la laiſſe?

FINETTE.

Non, ma mere, au plûtôt il faut l'en avertir,
Dans cet effroi mortel je ne ſaurois partir.

LA COMTESSE.

Je m'y vois obligée, & j'y ſuis réſoluë :
Si la choſe éclatoit, elle ſeroit perduë.
Ne laiſſons point ſa gloire aux mains d'un étourdi;
Mais montrons-nous prudente autant qu'il eſt hardi.
Son oncle eſt le premier que je dois en inſtruire;
Repoſez-vous ſur moi du ſoin de tout conduire.
Sans perdre un ſeul inſtant je vais y travailler.
Vous, gardez le ſilence, & courez dépouiller
L'habillement honteux où je vous vois paroître;
Montrez-vous déſormais tel que vous devez être.

FINETTE.

Oui, je vais le quitter pour reprendre le mien,
Et le bal m'en procure un facile moyen.

SCENE IV.

FINETTE *ſeule.*

JE tombe dans l'effroi du ſein de l'eſpérance.
On vient; c'eſt Arlequin : Evitons ſa préſence:

SCENE

SCENE V.

ARLEQUIN *seul.*

IL faut que je me plaigne à monsieur le Baron;
Et pour le haranguer, je parcours la maison:
Mais vers moi, par bonheur, je le vois qui s'avance;

SCENE VI.

LE BARON, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

MOnseigneur, je parois devant votre excellence,
Et je viens à vos pieds, d'un air humble & soumis,
De toute la maison porter les justes cris.
Ces cris sont excités par deux femmes iniques;
Oui, je vous parle au nom de tous les domestiques,
Depuis le marmiton jusqu'au maître d'hôtel,
Tout se plaint, tout leur fait un procès criminel.
Finette avec Marton fait naître nos murmures;
Tout est bouleversé par ces deux créatures:
A Madame elles font leur cour à nos dépens.

Depuis que l'une & l'autre a mis le pied céans;
On n'entend que reproche, on n'entend que dispute;
A leur langue maligne on est toujours en bute :
C'est un cahos maudit, un enfer déchaîné.

LE BARON.

De tout ce que j'entens, je demeure étonné.

ARLEQUIN.

Le bien public m'oblige à les faire connoître.
Monsieur aime la paix, qu'il la fasse renaître.
Avant que de les voir nous étions tous unis;
Jamais le moindre mot ne troubloit le logis.
Faites mettre dehors ces deux pestes contraires,
Nos débats finiront, & nous vivrons en freres,
Vous nous entendrez tous exalter vos bontés,
Et nous prirons le ciel pour vos prosperités.

LE BARON.

Mais contre elles encor quels griefs sont les vôtres?

ARLEQUIN.

De brouiller les esprits les uns avec les autres;
De s'attirer le blâme & la haine de tous,
D'aigrir, par leurs rapports, Madame contre nous.
Elles lui font du tort, & joignent dans leur ame
Tous les défauts d'un homme au travers d'une femme.
On les entend tenir des discours cavaliers,
Et jurer bien souvent comme des grenadiers.
Méchantes avec art, & par goût rapporteuses;
Jalouses à l'excès, insolentes, flatteuses;
Se querellant toujours, aimant sur tout le vin,
Et gourmandes, Monsieur, presqu'autant qu'Arlequin.

LE BARON.

Cet éloge est parfait. Je vois venir ma niéce,
Et je vais lui parler.

ARLEQUIN.

J'ai dit, & je vous laisse.

SCENE VII.

LE BARON, LA MARQUISE.

LE BARON.

ARlequin vient ici dans ces mêmes instans,
De me faire une plainte au nom de tous vos gens,
Madame.

LA MARQUISE.

Contre qui ?

LE BARON.

Contre vos deux suivantes;
On se plaint qu'elles sont tracassiéres, méchantes,
Qu'elles portent le trouble au sein de la maison.

LA MARQUISE.

Mes gens ont très-grand tort, & parlent sans raison.
Mon oncle, j'ai tout lieu d'en être satisfaite;
L'une & l'autre est fidéle, & zélée, & discrette;
Elles prennent à cœur en tout mes intérêts,
Et ce sont là, pour moi, deux excellens sujets.

LE BARON.

Je n'insisterai pas là-dessus davantage.
Avez-vous réflechi sur votre mariage ?

LA MARQUISE.

Ne parlons maintenant que de nous réjouir;
Ce ſoir eſt deſtiné, Monſieur, pour le plaiſir.
Le bal eſt prêt, ſouffrez que mon ame contente
Se livre à la gaité d'une fête innocente.

LE BARON.

Soit, mais ce jour paſſé, tâchez d'y penſer mieux;
De la joye aujourd'hui, demain du ſérieux.

SCENE VIII.

LA MARQUISE *ſeule.*

DEmain du ſérieux! Le terme eſt un peu proche;
Je crains bien, malgré moi, d'attirer ſon reproche.
Cette réfléxion trouble mon enjoument:
Mais quel eſt ce jeune homme? Il entre hardiment.

SCENE IX.

LA MARQUISE, DAMON.

LA MARQUISE.

QUe demande Monſieur?

DAMON.

Madame la Marquiſe,
Madame.

LA MARQUISE.

Mais c'eſt moi.

DAMON.

Pardonnez ma ſurpriſe.

LA MARQUISE.

Votre nom, s'il vous plaît?

DAMON.

Le chevalier Marton.

LA MARQUISE.

C'eſt Marton elle-même, & le trait eſt fort bon.

DAMON.

Madame s'y méprend, je ſuis bien déguiſée.

LA MARQUISE.

Oui, le premier coup d'œil m'a d'abord abuſée.
Soyez le bien-venu, Monſieur le chevalier.

DAMON.

Madame, je ne ſçai ſi j'ai l'air cavalier;
Mais loin que cet habit m'embarraſſe & me péſe,
Je m'y trouve, en honneur, cent fois plus à mon aiſe,
Me ſiéd-t-il, Madame?

LA MARQUISE.

Oui, les yeux y ſont trompés.

DAMON.

Mes airs, mes mouvemens ſont-ils développés?
Cette jambe?

LA MARQUISE.

Pas mal.

DAMON.

Ma taille?

LA MARQUISE.

Mais bien faite.

DAMON.

Le maintien ?

LA MARQUISE.

Aſſez bon. Je voudrois voir Finette ;
Je ſuis ſûre qu'elle eſt en homme joliment.

DAMON.

Je doute qu'elle y ſoit plus naturellement.

LA MARQUISE.

Ah ! La voilà qui vient. Son air me juſtifie.

SCENE X.

LA MARQUISE, DAMON, LEANDRE.

LA MARQUISE *à Léandre.*

APproche, te voilà tout au mieux traveſtie.
(à part.)
Tourne-toi. Qu'elle eſt bien ! Je crois en cet inſtant,
Je crois voir l'inconnu, le rapport eſt frappant.
(haut.)
J'aime ce dehors ſage. Il augmente ſa grace.

DAMON.

Oh ! Pour moi, cet habit me donne de l'audace.

LEANDRE.

Dans moi tout au contraire il accroît le reſpect ;

Il me rend plus timide, & bien plus circonſpect.

LA MARQUISE.

Si le ciel t'avoit fait ce que tu repréſentes,
Finette, tes façons ſeroient trop ſéduiſantes.
Tu ſerois redoutable, & l'air reſpectueux,
Près d'une femme ſage, eſt le plus dangereux.

DAMON.

Le reſpect eſt fort bon, mais l'excès embarraſſe.
Qui ſçait s'en écarter obtient aiſément grace.
Le ſexe n'aime pas l'air neuf d'un écolier,
Il préfére un maintien gai, libre, cavalier.

LEANDRE.

Un certain enjoument convient à des ſuivantes;
Mais dans un homme il faut des façons plus décentes;
En préſence, ſur tout, de la dame qu'il ſert;
Trop heureux de la voir, & d'en être ſouffert.

LA MARQUISE.

Mais ſon ton perſuade, à peine j'y réſiſte.

DAMON.

Ce n'eſt pas un malheur pour paroître ſi triſte.

LEANDRE *ſoupirant.*

Je ſuis triſte, il eſt vrai; j'en ai plus d'un ſujet.

LA MARQUISE.

D'où vient donc?

LEANDRE.

A ſon bras je vois un bracelet
Qu'il tient de votre main. Pardonnez, ſi mon ame
Viole ce reſpect dont je parlois, Madame,
Mais je ne ſçaurois voir, ſans un dépit ſecret,
Son bras paré d'un don, où tient votre portrait.

LA MARQUISE.

Mon portrait!

DAMON.

Elle rêve, & c'eſt une deviſe.

LEANDRE.

Ce mot me déſabuſe, & je vois ma mépriſe.

LA MARQUISE.

C'eſt un vieux bracelet que j'ai tantôt quitté.

LEANDRE.

Eſt-il moins précieux? Madame l'a porté.
Mon chagrin délicat peut-être vous étonne;
Mais mon cœur ne reſſemble à celui de perſonne.
Et près d'une maîtreſſe auſſi belle que vous,
De la moindre faveur il ſe montre jaloux.

DAMON.

Mon ame n'eſt pas moins jalouſe & délicate.
Son zéle eſt exceſſif, permettez qu'il éclate.
Oui, telle eſt la vertu de cet habillement,
Qu'il donne plus de force à mon attachement.
En faveur de la fête, oubliez qui nous ſommes.
Suppoſez un moment que nous ſoyons deux hommes.
Prêtez-vous à la feinte.

LA MARQUISE.

Oui, ſoit, pour m'égayer.

DAMON.

Finette eſt le marquis, je ſuis le chevalier.
Nous venons tous les deux pour briguer votre eſtime.
Nous entrons. Votre aſpect à plaire nous anime;
Et dans la liberté que ce jour nous permet,
J'oſe donner l'eſſor à mon amour ſecret.
Je l'exprime d'abord par une révérence
Faite du coin de l'œil.

LEANDRE.

Et moi, par mon ſilence.

DAMON.

Le ſilence, à mon ſens, eſt un triſte entretien.
Que peut-on obtenir en ne demandant rien ?
Enſuite je vous dis, je ne puis plus, Madame,
Dérober à vos yeux le ſecret de mon ame.
Depuis deux mois entiers je tiens mes feux couverts.
Je brûle au fond du cœur, je vous vois, je vous ſers.
Mon ſervice déja vous étoit agréable.
Mais le Marquis paroît. Ce rival redoutable
Vient retarder ici le progrès de mes ſoins.
De vos bontés pour lui mes yeux ſont les témoins.
Et je ſuis tranſporté d'un mouvement de rage.

LA MARQUISE.

Là, doucement.

DAMON.

Pardon, cet aveu me ſoulage.

LA MARQUISE.

Elle s'échauffe trop, & ſes tranſports ſont fous.

DAMON.

Mais ſongez que je ſuis un amant, & jaloux.

LEANDRE.

Ce perſonnage là n'eſt jamais agréable.

LA MARQUISE.

Ce qu'elle vous dit là, Marton, eſt véritable ;
Et je le ſens.

LEANDRE.

Mon feu n'a pas moins de chaleur.
Mais je ſçai le cacher dans le fond de mon cœur.
Dans un premier aveu, dans un premier hommage,
L'amour éclate moins, & prend un ton plus ſage.
(*regardant tendrement la Marquiſe.*)
Un regard en dit plus, & ſans être bruyant.

LA MARQUISE.

Oui, Finette au conſeil joint l'exemple vraiment.
Examine-la bien, & prens-la pour modéle,
Elle s'agite moins, & tout exprime en elle.

DAMON.

J'ai pourtant un bon guide, & le cœur me conduit.

LA MARQUISE.

Pour bien perſuader, tiens, tu fais trop de bruit.
Le jeu muet toujours en fait bien plus entendre.
Je vois venir mon oncle, & je veux le ſurprendre.

SCENE XI.

LA MARQUISE, LE BARON, LA COMTESSE, LEANDRE, DAMON, ARLEQUIN.

LA MARQUISE *au Baron.*

Vous me voyez, Monſieur, en entretien ſecret
Avec deux cavaliers dangereux tout à fait.

LE BARON.

Beaucoup plus dangereux que votre eſprit ne penſe.
Et ſi je n'écoutois la voix de la prudence.....

LA MARQUISE.

Comment donc? Vous prenez la choſe au ſérieux.

LE BARON.

Jamais témérité....

LA MARQUISE.

Mon oncle, ouvrez les yeux;
Vous êtes dans l'erreur.

LE BARON.

Ah! La vôtre eſt extrême.

LA MARQUISE.

Calmez donc ce tranſport.

LE BARON.

Tremblez plûtôt vous même.

LA MARQUISE.

Mais je ris de vous voir alarmé ſans raiſon;
Ces deux cavaliers-là, ſont Finette & Marton.

LE BARON.

Marquiſe, connoiſſez le danger où vous êtes;
Ce ſont là deux amans traveſtis en ſoubrettes.

LA MARQUISE.

Mais vous n'y ſongez pas, Monſieur, abſolument,
La choſe eſt ridicule à penſer ſeulement.

LE BARON.

Elle n'eſt pas moins vraïe, & je dois vous apprendre
Que Marton eſt Damon.

LA COMTESSE.

Et Finette eſt Léandre.
Madame, c'eſt un fait ui n'eſt que trop réel.

LE BARON.

Oui, ma niéce.

LA MARQUISE.

Damon, Léandre! Juſte ciel!
Non, non, je n'en crois rien, cela ne peut pas être.

LA COMTESSE.

Mais Léandre eſt mon fils, & je dois le connoître.

LA MARQUISE.

Léandre est votre fils!

LE BARON.

Ce nom est convaincant.

LA MARQUISE.

Vous me percez le cœur tous deux en m'éclairant.
Leur crime est confirmé par leur profond silence.
(*à Léandre.*)
Quelle audace, Damon! Et vous quelle imprudence!

LEANDRE.

C'est un excès d'amour qui me rend criminel.

LA MARQUISE.

L'affront que je reçois n'en est pas moins mortel.
Où suis-je? Je frémis du péril qui m'assiége.
La vertu peut-elle être à couvert d'un tel piége?
Comptant sur ma sagesse, & de tout séducteur
Evitant avec soin le commerce trompeur,
Je dormois sans effroi, sûre de la victoire,
Quand j'avois, près de moi, l'ennemi de ma gloire;
Tout aidoit à sa ruse; &, pour me tromper mieux,
L'amour me le cachoit en l'offrant à mes yeux.

LE BARON.

L'avanture est perfide autant que singuliére;
Mais c'est votre conduite.

LA MARQUISE.

Est-elle irréguliére?

LE BARON.

Elle péche plûtôt par l'autre extrêmité;
Et vous avez fait voir trop de sévérité.
Votre humeur a jetté de trop vives alarmes
Dans le cœur des amans, qu'ont enflammé vos charmes:
Madame, ils n'ont osé paroître à découvert,

Ils ont employé l'art, & c'eſt ce qui vous perd.

LA MARQUISE.

Hé, pouvois-je prévoir, étoit-il vraiſemblable
Que leur amour prendroit cette route blâmable?

LE BARON.

Quoique vous puiſſiez dire, & malgré tous vos ſoins,
Votre gloire eſt bleſſée, & n'en ſouffre pas moins.
Je ne puis vous flatter; &, dans cette journée,
Pour rétablir ce tort, il n'eſt que l'hymenée.

LA COMTESSE.

Oui, ces nœuds ſont pour vous une néceſſité.
Il n'eſt plus de ſaiſon d'écouter la fierté.

LA MARQUISE.

Mais la choſe eſt injuſte; elle eſt dure & cruelle.
De l'audace d'autrui ma gloire dépend-elle?
Non, vous voulez envain effrayer mon eſprit,
Et, pour me raſſûrer, ma ſageſſe ſuffit.

LE BARON.

Elle ne ſuffit pas; & dans cette occurrence,
Songez que, contre vous, vous avez l'apparence.
Sur elle le public décide hautement,
Sans déſcendre jamais dans notre ſentiment.
Envain ſur ſa vertu votre ſexe s'appuie,
Jamais par cette voïe il ne ſe juſtifie.
Le préjugé l'emporte, & c'eſt l'opinion
Qui fait, ou qui détruit la réputation.

LA MARQUISE.

Vous comblez la douleur, dont mon ame eſt atteinte!

LE BARON.

Vous n'avancerez rien par une vaine plainte.
Prenez le ſeul parti qui peut tout réparer:
Faites un choix, Madame, & ſans plus différer.

LA COMTESSE.

S'il tomboit ſur mon fils, j'en ſerois trop flattée.

LE BARON.

Allons, le temps eſt cher.

LA MARQUISE.

Que je ſuis agitée!

LEANDRE.

Je me jette à vos pieds.

DAMON.

J'embraſſe vos genoux.

LEANDRE.

A mon vif repentir, Madame, rendez-vous.
Que je meure à vos yeux, ou que je vous fléchiſſe.

DAMON.

Et moi, Madame, & moi, que je vous attendriſſe.

LEANDRE.

Mon amour eſt extrême.

DAMON.

Et le mien, ſans égal.

LEANDRE.

Reconnoiſſez en moi, votre inconnu du bal;
Vous devez couronner ſon ardeur délicate.

DAMON.

Ah! Songez que Damon eſt le premier en date.

LA MARQUISE.

O, bizarre deſtin! Où réduis-tu mon cœur?

DAMON.

Un oui, de votre bouche.

LEANDRE.

Un mot en ma faveur.

LA MARQUISE.

Par des nœuds éternels faut-il que je me lie!

LE BARON.

Votre oncle vous en presse.

LA COMTESSE.

Et moi, je vous en prie.

LA MARQUISE.

Puisque le sort m'y force, & m'en fait une loi,
Puisque vous êtes tous déclarés contre moi,
Et que mon cœur pressé ne peut plus s'en défendre ;
Je vous donne ma main en ce moment, Léandre,
Et je vous donne à vous, Marton, votre congé.

DAMON.

Quel arrêt!

LEANDRE.

Quel bonheur!

SCENE DERNIERE.

LA MARQUISE, LE BARON, LA COMTESSE, LEANDRE, ARLEQUIN.

LE BARON *à la Marquise.*

Vous avez bien jugé;
Tous mes vœux sont remplis, contre mon espérance,
Livrons-nous à la joïe, & que le bal commence.
Je veux avec Madame y danser aujourd'hui.

LA COMTESSE.

La ſaute de Léandre eſt heureuſe pour lui.

ARLEQUIN.

Je vois clair à préſent ; voilà qui juſtifie
Mon goût ſûr pour le ſexe, & mon antipathie.
Ces ſoubrettes m'ont fait preſque tourner l'eſprit ;
Mais nous en choiſirons d'un meilleur acabit.

Fin de la Comédie.

DIVERTISSEMENT.

MARCHE.

UN MASQUE.

AMans déguiſez-vous auprès de vos maîtreſſes ;
L'amour eſt un vrai bal pour vous ;
Cachez de perfides tendreſſes
Sous le maſque trompeur des tranſports les plus doux ;
Et ne montrez vos jalouſes foibleſſes ,
Que lorſque vous ſerez époux.

On danſe

VAUDEVILLE.

VAUDEVILLE.

LE ridicule eſt le vrai lot
De l'homme d'eſprit & du ſot
Par le fond comme par la mine,
On a beau changer de vernis,
A Londre, à Veniſe, à Paris,
Tout eſt pagode de la Chine.

Le monde ne gît qu'en ſaluts;
Qu'en coups de tête ſuperflus.
Machinalement on s'incline.
On geſticule, on eſt forcé,
On ſe redreſſe, on eſt pincé.
Tout eſt pagode de la Chine.

La vieille qui ſe rajeunit,
La prude qui jamais ne rit,
La coquette folle & badine,
La laide qui ſe radoucit,
Et la belle qui s'applaudit;
Tout eſt pagode de la Chine.

Le poëte ronge ſes doigts,
L'avocat empoule ſa voix;
Le caiſſier étend ſa poitrine,
Le marquis lorgne en ſe carrant;
L'abbé diſcret en ſe cachant,
Tout eſt pagode de la Chine.

En public, pour être estimé,
Un vieux robin paroît gourmé.
Mais sa gravité n'est que mine.
Est-il chez lui ? Le bon vieillard
Rit, & jouë à Colin-Maillard;
Tout est pagode de la Chine.

Au parterre.

Pour la piéce je suis tremblant,
Et voici le fatal instant.
Messieurs, devant vous je m'incline.
Pour montrer qu'elle a réussi,
Imitez ce mouvement-ci *
Soyez pagodes de la Chine.

* *Un signe de tête qui marque l'approbation.*

FIN.

✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣

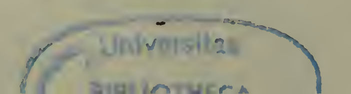
APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, une Comédie intitulée, *La **** Comédie Anonyme.* A Paris ce 5. Septembre 1737.

Signé, JOLLY.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra ; SALUT. Notre bien amé PIERRE PRAULT, Libraire & Imprimeur de nos Fermes & Droits, à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il ſouhaiteroit faire imprimer ou imprimer, & donner au Public, *Nouveau Recueil de Piécees du Théatre Italien ; le Diable boiteux ; Hiſtoire d'Oſman, premier du nom ; la Vérité triomphante de l'Erreur*, s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége ſur ce néceſſaires ; offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caractéres, ſuivant la feuille imprimée & attachée pour modéle ſous le Contre-ſcel des Préſentes. A ces cauſes, voulant favorablement traiter ledit Sieur Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes de faire imprimer ledit Ouvrage ci-deſſus ſpécifié, en un ou pluſieurs Volumes, conjointement ou ſéparément, & autant de fois que bon lui ſemblera ; & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de *neuf* années conſécutives, à compter du jour de la datte deſdites Préſentes. Faiſons défenſes à toutes ſortes de perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance; comme auſſi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire leſdits Livres ci-deſſus expoſés, en tout, ni en partie, ni d'en faire aucuns Extraits ſous quelque prétexte que ce ſoit d'augmentation ou de correction, changement de titre, ou autrement, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant ou de ceux qui auront droit de lui,



à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de ſix mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Expoſant, & de tous dépens, dommages & intérêts: A la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion deſdits Livres ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725. & qu'avant que de les expoſer en vente, le Manuſcrit ou Imprimé qui aura ſervi de Copie à l'impreſſion deſdits Livres, ſera remis dans le même état où les Approbations y auront été données, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur Dagueſſeau, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur Dagueſſeau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Préſentes: Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Expoſant ou ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie deſdites Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin deſdits Livres, ſoit tenuë pour dûëment ſignifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers & Sécretaires, foi ſoit ajoûtée comme à l'Original: Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant Clameur de Haro, Chartre Normande & Lettres à ce contraires. CAR tel eſt notre plaiſir. Donné à Verſailles le vingtiéme jour de Décembre, l'an de Grace mil ſept cens trente-ſept; & de notre Régne le vingt-troiſiéme. Par le Roy en ſon Conſeil. *Signé*, SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre IX. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 561. F°. 524. *conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du* 28. *Février* 1723. *A Paris le* 24. *Décembre* 1737. *Signé*, S. LANGLOIS, Syndic.


Universitas
BIBLIOTHECA

